This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

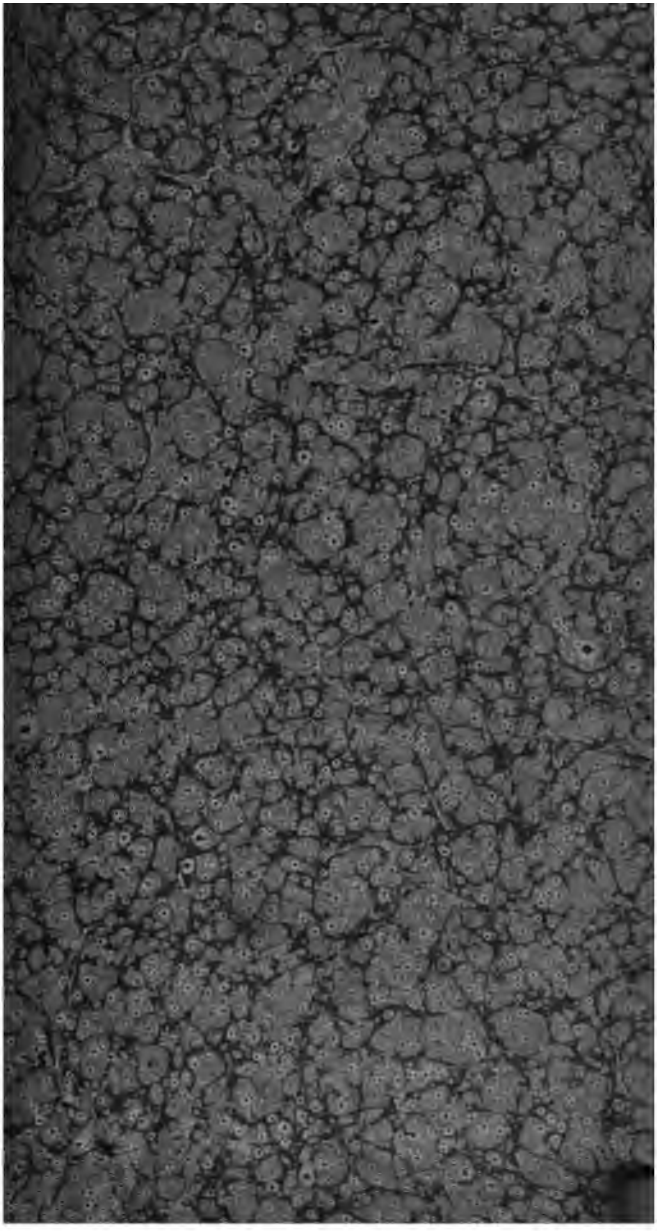
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
B 3 929 638

ALVMNVS BOOK FVND



BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉE

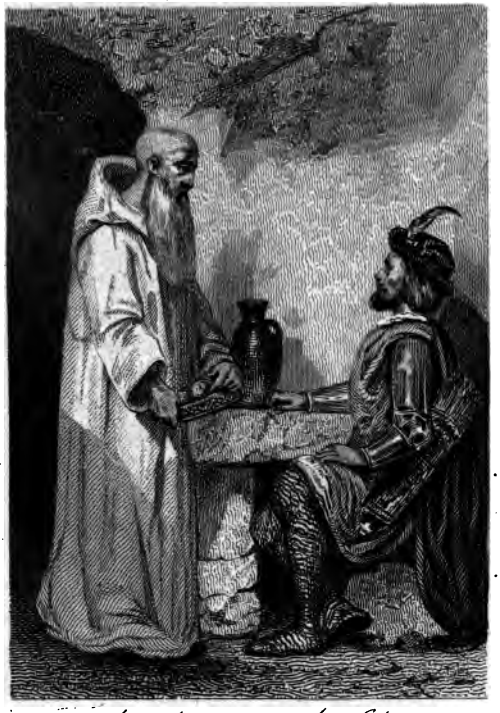
PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE NEVERS.

Propriété des Éditeurs,

A. Mame

UNIV. OF
CALIFORNIA

UNIV. OF MICHIGAN



Théodose le jeune et le Solitaire.

L'ECOLE DES MŒURS

PAR

Blanchard.

TOME II.

Il alla se jeter à ses pieds, et pleura amèrement.

p. 131

Tours

Ad. Mame & Cie

ÉDITEURS

L'ÉCOLE
DES MŒURS

OU

RÉFLEXIONS MORALES ET HISTORIQUES

SUR LES

MAXIMES DE LA SAGESSE

PAR M. BLANCHARD

Chanoine d'Avenay

NOUVELLE ÉDITION

Revue et corrigée avec soin

TOME II.

TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1850

BJ1562
.L6
v.2

UNIV. OF CALIFORNIA

L'ÉCOLE DES MOEURS

I.

Soyez homme d'honneur, et ne trompez personne.
A tous ses ennemis un cœur noble pardonne.

Ce que nous entendons par le mot *honneur* n'est pas, comme quelques-uns le pensent, une vertu politique, un simple préjugé : c'est une vertu réelle et morale, dictée par la vertu même, dont la fonction, pour ainsi dire, est de veiller sur toutes les autres et de les conserver dans toute leur pureté. L'honneur, comme ce suc précieux exprimé des fleurs, se forme de ce qu'il rencontre de plus exquis dans chaque vertu, et telle est sa délicatesse, que la plus légère tache le ternit. Il est à l'âme ce que la vie est au corps, il vivifie toutes nos actions, dirige tous nos sentiments, ennoblit la vertu même, flétrit le vice, donne de l'éclat à la prospérité, console dans les revers, et soutient l'indigence malheureuse.

L'honneur est comme une seconde providence pour l'État. Il commande la sainteté aux pontifes, la valeur aux guerriers, la justice aux magistrats, l'émulation aux talents utiles. Il prescrit la bonne foi dans

471673

le commerce ; et couvre de honte la moindre infidélité dans le maniement des deniers publics. Il invite le soldat au combat, et paie le prix de son sang avec de la gloire. Il s'agissait, au siége d'une ville, de reconnaître un point d'attaque. Le péril était grave; cent louis étaient assurés à celui qui pourrait en revenir. Plusieurs braves y étaient déjà restés. Un jeune homme se présente ; on le voit partir à regret : il reste longtemps ; on le croit tué ; mais il revient, et fait également admirer l'exactitude et le sang-froid de son récit. Les cent louis lui sont offerts. «Vous vous moquez de moi, mon général, répondit-il, va-t-on là pour de l'argent? » L'éloge et la gloire sont la seule récompense digne de la valeur. Ce n'est pas avec de l'or qu'il faut payer ce que l'honneur seul peut et doit acquitter. Un laurier récompense un héros.

Plus ce sentiment est beau, plus on doit craindre de le corrompre, de le rendre vicieux et condamnable, en ne se proposant d'autre fin que l'estime des hommes et la gloire mondaine. Ce fantôme brillant fut l'objet des vœux et des poursuites des plus illustres païens, parce que leur religion tout humaine n'offrait point de motifs plus dignes d'une âme grande. C'est encore après lui seul que courent et que nous engagent à courir nos nouveaux philosophes, parce qu'ils renferment bassement toutes leurs espérances dans les bornes étroites de la vie présente. Mais le philosophe chrétien, dont les vues sont bien plus grandes et plus élevées, ne se permet d'aimer et de rechercher l'estime des hommes, qu'autant qu'elle lui est utile ou nécessaire pour mieux remplir les devoirs de l'état où la Providence l'a placé.

L'honneur, l'estime des hommes, étant un bien

réel comme les richesses et la santé, et même un avantage plus précieux encore, on peut donc les désirer également et les rechercher. L'Esprit saint lui-même nous le recommande: « Attachez-vous à posséder une bonne réputation, ce sera pour vous un bien plus durable que mille grands trésors. » C'est, avec la vertu, le seul qui nous reste après la vie. Mais vous aurez tout le soin que l'Esprit saint veut que vous ayez d'acquérir et de conserver une bonne réputation, si vous vous appliquez à édifier tous les hommes par la sagesse de votre conduite, et à ne rien faire qui puisse vraiment vous rendre vil et méprisable.

Celui qui, par impudence ou bassesse de sentiments, ne fait nul cas de l'estime des autres, n'est lui-même guère estimable. Un de ces impudents cyniques, dont la secte fut la honte de l'ancienne philosophie, disait un jour: « Je me ris de tous ceux qui se moquent de moi. — Personne, lui répondit-on, ne se divertit donc mieux que vous. »

Pour mériter cette estime publique, qui est comme le plus bel apanage du mérite et de la vertu, l'homme d'honneur fait profession d'être attaché inviolablement à son devoir, d'accomplir toute justice, d'avoir une conduite irréprochable à l'égard de tout le monde. Il a pour maxime de ne point manquer à sa parole, d'être fidèle au secret, de ne tromper personne, de ne jamais rien faire contre la droiture et la probité. Incapable de faire tort à qui que ce soit, il rougirait de s'enrichir par des gains sordides, de sacrifier sa conscience à sa fortune. Darius, roi de Perse, ayant envoyé de riches présents à Épaminondas, ce grand homme répondit à ceux qui les lui apportaient: « Si Darius veut être ami des Thébains, il n'est pas né-

cessaire qu'il achète mon amitié; et s'il a d'autres sentiments, il n'est pas assez riche pour me corrompre. »

Le duc de Mayenne écrivit à Matignon, comte de Thorigny, pour l'engager dans le parti de la ligue. Celui-ci lui répondit: « Je croyais être le seul en France qui s'appelât Thorigny; apparemment qu'il y en a un autre à qui votre lettre s'adresse, et que vous espérez engager à sacrifier son honneur aux brillantes offres que vous lui faites. Je ne crois pas que vous l'ayez présumé de moi. »

Ce que fit M. d'Aubigné est aussi très-beau. Il contait un jour à M. de Talci sa mauvaise fortune et le triste état de ses affaires. Celui-ci l'interrompit en lui disant: « Vous avez des papiers qui intéressent beaucoup le chancelier de Lhôpital. Disgracié de la cour, il est maintenant, comme vous savez, retiré à sa maison de campagne. Si vous voulez, je me fais fort de vous faire donner dix mille écus pour ces papiers, soit par lui, soit, s'il le refuse, par ceux qui voudraient s'en servir contre lui. » D'Aubigné alla aussitôt chercher tous ces papiers, et, au lieu de les donner à M. de Talci, il les jeta dans le feu en sa présence. Comme celui-ci l'en reprenait vivement, il répondit: « Je les ai brûlés de peur qu'ils ne me brûlassent, car j'aurais pu succomber à la tentation. » Cette action généreuse toucha M. de Talci. Le lendemain il alla trouver d'Aubigné, le prit par la main, et lui dit: « Quoique vous ne m'ayez pas ouvert votre cœur, j'ai de trop bons yeux pour ne m'être pas aperçu de votre attachement pour ma fille. Vous la voyez recherchée de plusieurs partis qui ont plus de bien que vous; mais ces papiers que vous brûlâtes hier de peur qu'ils ne vous brûlassent, m'ont déterminé à vous choisir pour gendre. »

Il faut qu'un homme d'honneur aime son devoir jusqu'à s'exposer aux plus grands dangers, à la mort même, pour le remplir. Un officier était commandé pour une action très-périlleuse. On lui suggérait des prétextes pour se dispenser d'exécuter la commission. « Je puis bien sauver ma vie, répondit-il, mais mon honneur, qui le sauvera? »

Tous les rangs, tous les états sont soumis à l'honneur; il étend son empire sur les grands et sur les princes mêmes; il commande à ceux auxquels les autres obéissent; et plus ils semblent être au-dessus des lois, plus ils se font gloire de respecter celles de l'honneur, et d'être, si l'on peut s'exprimer ainsi, ses premiers sujets. A la bataille de Nerwinde, gagnée par le maréchal de Luxembourg sur les alliés, on eut de la peine à se faire un passage à travers les retranchements des ennemis. La brèche faite, on ne pouvait y passer sans un extrême danger de perdre la vie. Le duc de Chartres y volait. Le maréchal de Luxembourg voulut l'en empêcher; il dit à M. d'Arci, gouverneur du jeune prince, de le retenir, parce que cet endroit était trop périlleux. « Pourquoi retenir le prince? répondit ce brave gouverneur. Les grands sont nés pour se distinguer par leurs belles actions à la guerre comme ailleurs, et pour montrer aux troupes, par leur exemple, à combattre avec courage. Vous y passez bien, mon prince y passera aussi; et puisqu'il peut acquérir de la gloire en cette occasion, bien loin de l'en empêcher, je l'y conduis; et tant que j'aurai l'honneur d'en être gouverneur, je le mènerai partout. »

Tel est le véritable honneur : il ne peut se trouver que dans des choses honnêtes et louables. Mais la plupart des hommes ne connaissent pas bien l'hon-

neur et l'aiment sans le connaître. Ils le font consister à être estimés des autres sans distinguer la fausse estime de l'estime vraie, et surtout à recevoir avec impatience ou plutôt avec fureur les outrages qu'on leur fait, résolus d'en tirer vengeance ou de périr. On comprend que nous voulons parler des combats singuliers, usage féroce et extravagant que le faux point d'honneur a su maintenir jusqu'à présent, malgré tout ce que la sévérité des lois, les lumières de la raison, les menaces de la religion, ont pu faire pour l'abolir. Il est vrai que la fureur des duels est beaucoup diminuée, mais il s'en faut bien qu'elle soit entièrement éteinte. Elle souffle encore de temps en temps sa rage dans les cœurs; et c'est ce qui nous engage à en parler ici. Heureux, si nous pouvions contribuer à abolir jusqu'aux derniers restes de ce préjugé barbare, détromper ceux qu'il a séduits, et les convaincre qu'il n'est pas moins opposé au véritable honneur qu'à la religion.

Non, le duel n'est pas une institution d'honneur, comme le pensent les duellistes, mais une mode affreuse et sanguinaire qui doit sa naissance aux nations féroces du Nord. C'est dans les sombres forêts, dans les montagnes inaccessibles de l'ancienne Germanie, au milieu d'un peuple farouche qu'il faut placer son origine. Une indépendance excessive, triste apanage de la grossièreté d'un gouvernement à peine ébauché, qui, au défaut des lois, autorisait les particuliers à se faire justice par la voie des armes; un faux point d'honneur qui faisait regarder l'usage de la force comme le moyen le plus noble de se faire rendre raison et de soutenir ses prérogatives; voilà les vraies causes qui firent naître le duel parmi les anciens Germains. Ces hommes, aussi

féroces que les lieux qu'ils habitaient, s'étant précipités comme un torrent en Italie, en Espagne et dans les Gaules, leur fureur naturelle les y suivit; ils y apportèrent l'usage du duel. Heureux siècles qui n'avez point connu un usage si meurtrier, vous méritez, à bien plus juste titre que le nôtre, le nom de siècles de l'humanité!

Avant le règne de Henri II, rien n'était plus commun en France que ces duels autorisés. Celui de Chabot de Jarnac et de Vivonne de la Châtaigneraie fut le dernier. Ce combat se fit dans la cour du château de Saint-Germain-en-Laye, en 1547. Jarnac avait donné un démenti à la Châtaigneraie. Celui-ci le défia au combat. Le roi le permit, et voulut en être spectateur. Il se flattait que la Châtaigneraie, qu'il aimait, emporterait l'avantage; mais Jarnac, quoique malade, le renversa par terre d'un revers qu'il lui donna sur le jarret, et qu'on a depuis appelé *le coup de Jarnac.* On sépara les combattants. Le vaincu, inconsolable d'avoir essuyé cette honte à la vue du roi, ne voulut jamais que les chirurgiens bandassent sa plaie; il mourut quelques jours après. Henri II en fut si touché, qu'il jura solennellement de ne plus permettre de semblables combats.

Mais la fureur du duel n'en subsista pas moins. Depuis l'avénement de Henri IV à la couronne jusqu'à la vingtième année de son règne, sept mille grâces furent données pour des duels où l'un des adversaires avait perdu la vie. Les duels étaient si fréquents dans les premières années du règne de Louis XIII, que c'était la première nouvelle qu'on se demandait en se rencontrant dans les rues ou dans les promenades. Louis XIV, animé du zèle de la

religion, et persuadé que ces sortes de combats n'étaient pas moins pernicieux à l'État qu'aux particuliers, porta contre le duel un édit foudroyant. A son exemple, et animée du même esprit de religion et du bien public, l'impératrice-reine Marie-Thérèse porta aussi les ordonnances les plus sévères contre le duel. Deux seigneurs de la première distinction ayant osé se battre peu après, on ne put obtenir grâce, et ils eurent tous les deux la tête tranchée sur le même échafaud.

Gustave-Adolphe, ce fameux conquérant du Nord, qui a rendu son nom si célèbre dans le dernier siècle, apprenant que la fureur du duel commençait à faire de cruels ravages dans son armée, le défendit sous peine de mort. Il arriva, peu de temps après, que deux de ses principaux officiers, ayant pris querelle ensemble, vinrent supplier le roi de leur accorder la permission de se battre. Gustave fut d'abord indigné de la proposition. Il y consentit néanmoins, mais il ajouta qu'il voulait être témoin du combat. Il assigna le lieu et l'heure. Il s'y rendit avec un petit corps d'infanterie qu'il plaça autour des deux champions. « Allons, ferme, Messieurs, leur dit-il, battez-vous maintenant jusqu'à ce que l'un de vous deux tombe mort; » et appelant tout de suite le bourreau de l'armée, il lui dit: « Aussitôt qu'il y en aura un de tué, coupe devant moi la tête à l'autre. » A ces mots, les deux généraux restèrent quelque temps immobiles; mais reconnaissant bientôt la faute qu'ils avaient faite, ils se jetèrent aux pieds du roi, lui demandèrent pardon, et se jurèrent l'un à l'autre une sincère amitié. Depuis ce moment, on n'entendit plus parler de duel dans les armées suédoises.

Le prince, en prononçant une peine de mort contre les duellistes, venge l'autorité de Dieu et la sienne. La loi divine défend l'homicide. C'est usurper les droits de Dieu que d'entreprendre d'ôter la vie à celui à qui il l'a donnée. Personne sur la terre n'a droit de condamner à mort que ceux qui exercent les jugements du Seigneur par une autorité qu'ils ont reçue de lui. Quiconque se sert du glaive sans l'ordre du souverain, usurpe son autorité, attente à ses droits, et se rend coupable du crime de lèse-majesté; il mérite de périr lui-même par l'épée. C'est donc avec justice que la loi du prince condamne à mort tous les duellistes.

Les héros en ce genre sont assez souvent des scélérats. Ce sont des brutaux dont il faut éviter la rencontre avec autant de soin que celle des bêtes les plus féroces. Ils prennent pour insultes des manières ou des défauts d'attention, dont les honnêtes gens ne s'aperçoivent pas ou qu'ils méprisent. Ils se trouvent blessés d'un mot, d'un geste, d'un silence dont ils s'imaginent être l'objet, quoique le plus souvent on n'ait point pensé à eux. N'est-ce pas ce qu'on a vu même dans Crillon? Sa valeur lui fit mériter le surnom de *brave:* sa générosité, sa bonté, sa droiture le firent regarder comme le plus honnête homme de son siècle. Mais un mot équivoque le révoltait, et tout d'abord il portait les choses aux dernières extrémités. De cette susceptibilité résultaient des combats des duels qui le faisaient passer quelquefois pour pointilleux. Un jour Bussi d'Amboise, l'ayant rencontré dans la rue, lui demanda avec un ton et un regard qui déplurent à Crillon: « Quelle heure est-il? — *L'heure de ta mort,* » lui répondit Crillon en mettant l'épée à la main. Il en

aurait coûté la vie à l'un ou à l'autre, et peut-être à tous les deux, si on ne les eût séparés.

Tels sont la plupart des duellistes. Ils ont de l'honneur, et cet honneur, disent-ils, est au bout de leur épée, toujours prête à percer ceux qui voudraient en douter. Laissez-les faire; et pour les sujets les plus frivoles, leur brutalité va priver les familles de leur appui le plus nécessaire, l'État de ses meilleurs citoyens, la patrie de ceux qui lui rendent le plus de services.

Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire d'honneur qui ne paraît pas si féroce, mais qui au fond ne l'est pas moins; c'est celle où l'on se bat au premier sang. « Au premier sang, grand Dieu! s'écrie le philosophe de Genève; et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce? le veux-tu boire? » Et d'ailleurs qui nous répondra que les coups seront toujours portés si heureusement qu'aucun ne sera mortel, ou que la vue de son sang et la honte d'avoir été vaincu n'engageront pas le blessé à redoubler ses coups et à porter sa vengeance aussi loin qu'elle pourra aller? En voici un exemple bien triste et bien frappant.

Le chevalier Bayard ayant, dans une petite rencontre, fait prisonnier un gentilhomme espagnol, nommé Don Alonzo, le relâcha quelque temps après pour le prix de sa rançon. Alonzo, en se louant du chevalier Bayard, se plaignit que ses gens ne l'avaient pas traité en gentilhomme. Bayard, informé de ces discours, crut son honneur blessé, et lui envoya un cartel. Le jour pris pour le combat, ils se rendirent sur le champ de bataille, et entrèrent en lice. Ils fondent l'un sur l'autre à grands coups d'estoc, et Bayard blesse son homme au visage. Le combat n'en

devint que plus vif : il fut long et bien balancé par l'adresse et l'égalité de force des combattants. Enfin Bayard prend le temps que l'Espagnol lève le bras pour le frapper; il porte son épée avec une vitesse et une adresse merveilleuse droit au gorgerin, et avec tant de force, que malgré la bonté de cette armure, il la perce, et l'épée entre de quatre bons doigts dans la gorge d'Alonzo. Celui-ci, perdant son sang avec abondance, devint furieux et enragé. Il fit les plus grands efforts pour joindre son homme et le saisir au corps : ils tombèrent tous les deux, et se débattirent quelque temps par terre; mais Bayard porta un dernier coup de poignard à Alonzo si vigoureusement entre le nez et l'œil gauche, qu'il le fit pénétrer jusque dans le cerveau, et lui cria : « Rendez-vous, Don Alonzo, où vous êtes mort! » Il l'était en effet. Le chevalier aurait voulu pour tout ce qu'il avait au monde l'avoir vaincu seulement et non l'avoir tué. Combien d'autres exemples aussi funestes, et qui ne sont que trop fréquents, ne pourrions-nous pas rapporter !

On appelle bravoure, courage, honneur, ce qui n'est souvent qu'orgueil, faiblesse, lâcheté même. Ainsi le pensait le célèbre maréchal de Turenne, et qui se connut jamais mieux en vraie bravoure ? Ce grand homme renvoya en France, du pays de Hesse-Cassel où était son armée, un capitaine de cavalerie qui avait tué en duel deux autres officiers, « parce que, dit-il, j'ai remarqué plus d'une fois moi-même la triste contenance d'un homicide devant l'ennemi : il nous tuerait tous si nous le laissions faire, et pas un seul ennemi du roi. »

Ayez le courage de vous élever au-dessus des préjugés. Imitez le maréchal de La Force : touché d'un

sermon où l'on avait exposé fortement toutes les suites funestes de ces malheureux combats, il protesta, en sortant, que si on lui faisait un appel, il ne l'accepterait point. Lorsque vous vous trouverez dans le cas, déclarez que les lois et la religion vous défendent le duel, et que vous mettez votre gloire à leur obéir.

Ne rougissez point de reconnaître que vous avez tort, de faire une honnête satisfaction à celui que vous pourriez avoir offensé, et de réparer votre faute par une excuse, par une parole obligeante, par une politesse. Loin de vous mépriser, on vous estimera : vous aurez du moins l'approbation de tous les honnêtes gens, c'est la seule dont vous deviez faire cas. Après tout, et quoi qu'il arrive, il vaut mieux aller au ciel avec le mépris du monde, qu'en enfer avec ses éloges. « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? » Le salut est le vrai bonheur d'un chrétien, il n'y en a pas d'autre. Raison décisive et sans réplique, contre laquelle il n'y a que des insensés ou des furieux qui puissent tenir.

Ce qui constitue l'honnête homme selon le monde, ce qui forme comme le code de cette probité si nécessaire dans le commerce de la vie et dans l'usage de la société, c'est de ne tromper personne. Nous avons établi ailleurs la vraie base de cette vertu, et nous avons fait voir qu'elle ne pouvait être solidement appuyée que sur la religion. Nous allons descendre dans le détail instructif des obligations que cette même probité impose à quiconque veut être honnête homme.

Nous les trouvons toutes renfermées, ces obliga-

tions, dans la sage maxime, si connue et si peu observée, que Tobie donnait à son fils, et qui nous est aussi recommandée dans l'Évangile : « Ce que vous ne voudriez pas raisonnablement qu'on vous fît, ne le faites pas aux autres. »

C'est là en effet le grand principe de l'équité naturelle. Cette règle est si conforme à la nature, si lumineusement écrite dans notre âme, que les plus simples même et les plus bornés la reconnaissent. Si vous n'aimez pas qu'on vous trompe, qu'on vous nuise, qu'on vous fasse quelque injustice, pourquoi voudriez-vous agir autrement avec les autres ? Un des valets de chambre de Louis XIV le pria de faire recommander au premier président un procès qu'il avait contre son beau-père. Il lui disait, en le pressant : « Sire, Votre Majesté n'a qu'à dire une parole en ma faveur. — Eh ! lui répondit le roi, ce n'est pas de quoi je suis en peine : mais, dis-moi, si tu étais à la place de ton beau-père, serais-tu bien aise que je la disse, cette parole ? »

La parfaite probité est bien rare. Tout le monde se vante de l'avoir, mais combien n'y en a-t-il pas qui n'en ont que l'apparence ! Combien de prétendus honnêtes gens ne sont que des fripons déguisés ! On contracte avec un homme droit qui, incapable de tendre des piéges, ne se garantit pas de ceux qu'on lui dresse, et l'on glisse adroitement dans le contrat une condition artificieuse dont on saura bien profiter. Un autre qui ne se croit que fin, propose à un homme peu connaisseur un échange où tout l'avantage est pour lui seul. Dans la vue d'obtenir ce qu'il souhaite, celui-ci fait de grandes promesses qu'il sait devoir être sans effet.

A ces traits de mauvaise foi opposons-en d'autres

de la plus exacte probité, qui est le seul sentier qu'un honnête homme doit suivre.

Le fameux poëte Scarron ayant éprouvé, comme bien d'autres, que les muses procurent plus de renommée que de richesses, fut contraint de vendre son bien à M. Nublé. Celui-ci lui en donna six mille écus, sans savoir précisément ce qu'il valait; et Scarron fut content du marché. M. Nublé alla voir ce bien. A son retour, il vint trouver Scarron, et lui dit : « Vous avez cru que votre bien ne valait que six mille écus : il en vaut huit mille, par l'estimation que j'en ai fait faire. » Il l'obligea de recevoir encore deux mille écus. Combien d'autres se seraient applaudis secrètement de l'heureux marché, et auraient trouvé des raisons plausibles pour calmer les scrupules de leur conscience ! car l'intérêt est ingénieux à en trouver.

Le trait suivant n'est pas moins digne de servir de modèle, dans une profession même où l'honneur doit être la première loi, et où les friponneries ne sont pas toujours aussi rares qu'elles devraient y être. Dans le temps où M. de Turenne commandait en Allemagne, une ville neutre, qui crut que l'armée allait venir de son côté, fit offrir à ce général cent mille écus pour l'engager à prendre une autre route. « Je ne puis en conscience, répondit M. de Turenne, accepter cette somme, parce que mon intention n'était pas d'y aller. »

Le peuple appelle gens d'esprit ceux qui sont fins; mais il vaudrait encore mieux être stupide et passer pour tel que d'être fin et trompeur. La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie, et de l'une à l'autre le pas est glissant.

L'honnête homme, loin de chercher à profiter de

la simplicité, à surprendre la bonne foi des autres, ne croira pas même toujours la représaille permise et innocente. Un Juif, ayant arrêté pour vingt-quatre heures la morve à un cheval qui était blanc, le vendit chèrement à un gentilhomme ; car, à ce défaut près, le cheval était parfait. Le gentilhomme attrapé eut recours à la ruse. Il fit peindre le cheval en noir, lui arrêta encore la morve, et trouva le secret de le revendre beaucoup plus cher au même Juif, qui ne le reconnut point. Le Juif était un fripon, et le gentilhomme ne l'était guère moins. Tout ce que la probité pouvait permettre, c'était de recouvrer ce qu'on avait perdu, et de couvrir le trompeur de confusion.

C'est une erreur assez commune, que de croire qu'on peut vendre ou acheter à tout prix, et profiter de l'ignorance ou du besoin de celui qui vend ou qui achète ; mais c'est, en trompant les autres, se tromper soi même. Si la valeur certaine de la chose que vous voulez vendre ne vous est pas connue, vous devez vous rapporter à des connaisseurs. Cette valeur est-elle réglée par l'estimation commune des hommes, vous ne pouvez, sans vous rendre coupable d'injustice, excéder toute l'étendue que le droit lui donne.

S'il est vrai que les marchandises qu'on vient vous offrir perdent quelque chose de leur valeur, suivant l'axiome reçu, *merces ultroneæ vilescunt*, et peuvent alors s'acheter à un prix un peu plus bas, il faut convenir aussi qu'il y a bien peu de charité à profiter de la nécessité et de la misère pour faire ce qu'on appelle de bons marchés. De pareils hommes seront toujours vils ; et si l'on achète beaucoup au-dessous du plus bas prix, ils paraîtront injustes, même aux yeux de l'honnête homme.

Il y a plus de noblesse et de vraie grandeur d'âme à pardonner qu'à se venger. Une âme généreuse ne se venge point. Ce n'est pas une marque de lâcheté et de faiblesse, comme on le croit communément, de ne point tirer vengeance de ceux qui nous ont offensés : c'est au contraire la preuve du plus grand courage. Se vaincre soi-même, et surmonter le désir de la vengeance, ce désir qu'il paraît si naturel et si doux de satisfaire, c'est la plus belle de toutes les victoires; plus on conviendra qu'elle est difficile, plus on sera forcé d'avouer qu'elle est glorieuse.

De sa colère éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, et réprimer les flots
De son orgueil : c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même, et voilà mon héros.

J.-B. Rousseau.

Ce n'est point, pour l'ordinaire, par grandeur d'âme ni par honneur qu'on se venge : c'est par lâcheté et par faiblesse, c'est parce qu'on n'a pas le courage et la force de s'élever au-dessus du respect humain, de réprimer les mouvements impétueux qui au dedans de nous-même nous sollicitent à la vengeance. Ainsi l'ont pensé les païens mêmes. « Aimer à se venger, dit un ancien, est la marque d'un petit génie, d'une âme faible. » Celui qui a de l'élévation dans l'âme se croit au-dessus des injures, et les pardonne. « Quand on me fait une injure, disait le célèbre Descartes, je tâche d'élever mon âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi. »

Élisabeth, reine d'Angleterre, qui méritait d'être placée au nombre des plus grands monarques, si elle n'avait pas souillé sa gloire par ses cruautés contre

les catholiques et par la mort injuste de la reine d'Écosse, Élisabeth savait de même s'élever noblement au-dessus de tous les sentiments de la vengeance. Elle en a donné plusieurs exemples; mais celui que nous allons rapporter, nous a paru un des plus beaux.

Une Écossaise, nommée Marie Lambrun, avait été au service de Marie Stuart; elle s'était mariée ensuite, et la reine d'Écosse avait accordé plusieurs grâces à son mari. Cet homme fut si affligé de la triste destinée de sa bienfaitrice, qu'il mourut le même jour que cette malheureuse princesse eut la tête tranchée. Marie Lambrun, qui aimait tendrement son mari, et qui était très-attachée à la reine d'Écosse, forma le dessein de venger leur mort sur Élisabeth. Elle se déguisa en homme, et prit le nom d'Antoine Spark. Elle cacha sous ses habits deux pistolets, résolue d'en tirer un sur la reine et de se tuer avec l'autre. Un jour qu'Élisabeth se promenait dans ses jardins, Marie Lambrun, qui n'avait pas encore trouvé l'occasion favorable, voulut exécuter son horrible attentat. Elle perça la foule avec trop de précipitation. Un de ses pistolets tomba, et fut aperçu par les gardes de la reine, qui se saisirent d'elle. Élisabeth la fit approcher, et lui demanda qui elle était. « Je suis femme, répondit-elle avec intrépidité, quoique je sois habillée en homme. J'ai été plusieurs années au service de la reine Marie Stuart, que vous avez fait mourir injustement. Mon mari en est mort de douleur. J'ai cru devoir venger, au péril de ma vie, leur mort par la vôtre. »

Son nom qu'elle dit, le son de sa voix, et ses traits qu'on se rappela, la firent reconnaître à plusieurs personnes, qui se souvinrent de l'avoir vue chez

Marie Stuart. « Vous avez donc cru, lui dit la reine, faire votre devoir en m'assassinant; et moi, que pensez-vous que je doive faire? — Me demandez-vous cela, répondit Marie Lambrun, en qualité de reine ou de juge? » Élisabeth lui dit que c'était en qualité de reine. « Vous devez donc, reprit-elle, me faire grâce. — Quelle assurance me donnerez-vous, lui dit Élisabeth, que vous n'abuserez point de cette grâce et que vous n'attenterez pas une seconde fois à ma vie? — Madame, répondit l'Écossaise, la grâce qu'on veut donner avec tant de précaution n'est plus une grâce : ainsi vous pouvez me juger. » Élisabeth se tournant vers les seigneurs de sa cour, qui étaient près d'elle, leur dit : « Depuis trente ans que je règne, personne ne m'a encore donné une si belle leçon. » On lui conseillait de livrer cette femme à la sévérité des lois, mais elle lui accorda sa grâce entière et sans condition. L'Écossaise, en la remerciant, lui ajouta : « Si vous voulez que la grâce que vous m'accordez me soit utile, faites-moi conduire sûrement hors du royaume et jusque sur les côtes de France. » Ce qui fut exécuté.

Il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour pardonner à ses ennemis, il suffit d'avoir de l'élévation dans l'âme et de la noblesse dans les sentiments. Avant que la religion eût en quelque sorte divinisé le pardon des injures par le plus grand de tous les exemples, combien de beaux traits en ce genre l'histoire ancienne ne nous offre-t-elle pas! On y voit des philosophes, des sages, des rois même, grands par leurs exploits, par leurs victoires et par leurs conquêtes, qui devaient, ce semble, être plus sensibles à tout ce qui pouvait blesser leur réputation ou nuire à leur gloire, souffrir avec une pa-

tience admirable les injures et les outrages sans les punir, comme ils le pouvaient facilement.

Des ambassadeurs d'Athènes, étant venus se plaindre à Philippe, roi de Macédoine, de quelque acte d'hostilité, ce prince, à la fin de l'audience, leur demanda s'il pouvait leur rendre quelque service. « Le plus grand service que tu puisses nous rendre, lui répondit l'un d'eux, c'est d'aller te pendre. » A ces mots, sans s'émouvoir, quoiqu'il vît tout le monde justement indigné : « Dites à vos maîtres, répliqua-t-il, que ceux qui osent dire de pareilles insolences sont plus hautains et moins pacifiques que ceux qui savent les pardonner. »

César, qui serait peut-être le plus grand homme de l'antiquité s'il avait eu moins d'ambition, ne témoigna aucun ressentiment des épigrammes sanglantes de Catulle. Après la guerre civile, il pardonna à tous ses ennemis, et regretta que Caton, en se donnant la mort, lui eût envié la gloire de lui pardonner.

Si nous avons donné lieu à la haine qu'on nous porte, hâtons-nous de pardonner pour réparer notre faute ; si nous n'avons aucun tort, pardonnons encore plus volontiers. N'est-il pas bien plus doux d'avoir à pardonner que d'avoir besoin de pardon ? L'empereur Théodose le Grand écrivit à Rufin, préfet du prétoire : « Si quelqu'un parle mal de notre personne et de notre gouvernement, nous ne voulons pas le punir. S'il a parlé par légèreté, il faut le mépriser ; si c'est par folie, il faut le plaindre ; si c'est une injure, il faut la pardonner. »

On reprochait à l'empereur Théodose le Jeune d'être trop doux et trop bon envers ses ennemis. « En vérité, répondit-il, bien loin de faire mourir

les vivants, je voudrais pouvoir ressusciter les morts. »

Louis II, duc de Bourbon, ayant été quelque temps prisonnier en Angleterre, signala son retour par une des actions les plus magnanimes dont l'histoire ait conservé le souvenir. Pendant sa détention, la plupart des barons et des gentilhommes de ses États avaient profité de son absence pour piller ses domaines. Ils étaient tous assemblés auprès de lui, lorsque l'intendant général de ce prince lui apporta un mémoire détaillé des torts qu'ils lui avaient faits. Ils pâlirent et furent consternés. Mais le généreux prince dit à l'intendant : « Avez-vous aussi tenu registre des services qu'ils m'ont rendus? — Non, mon prince, répondit-il. — Il faut donc brûler ces papiers, reprit le duc : je n'en puis faire usage. » En même temps il les prit, et les jeta au feu, sans les avoir lus. Il serait difficile d'exprimer combien l'assemblée fut pénétrée d'un si grand trait de générosité et de clémence.

Henri IV mérita le nom de Grand encore plus par la bonté de son cœur que par ses victoires. Jamais personne n'aima plus à pardonner que ce prince, parce que peut-être aussi jamais personne n'eut l'âme plus grande. La bonté et la clémence faisaient le fond de son caractère. Il dit un jour au duc de Mayenne : « Le plus grand plaisir que j'aie en faisant la paix, c'est de pardonner aux rebelles. » On sait aussi ce qu'il dit à ce même duc, qui lui avait fait la guerre et lui avait longtemps disputé la couronne. Le duc de Mayenne était fort gros et mauvais piéton. Henri IV, se promenant un jour avec lui, prit plaisir à le lasser en le faisant marcher beaucoup. Le duc lui demanda quartier. « Mon cousin, lui dit le

roi, voilà la seule vengeance que je prendrai jamais de vous. »

On reprochait un jour à ce même prince qu'il traitait avec trop de bonté les ligueurs, ses ennemis irréconciliables. Il répondit : « Dieu me pardonne, je dois pardonner ; il oublie mes fautes, je dois oublier celles de mon peuple. Que ceux qui ont péché s'en repentent, et qu'on n'en parle plus. »

Que ce sentiment est beau, et qu'il est digne de la religion qui l'inspirait ! C'est là en effet un des plus puissants motifs qu'elle nous présente contre le ressentiment. Bien médité, il suffirait pour arrêter l'homme le plus animé à la vengeance. Nous offensons Dieu tous les jours ; et il nous supporte. La justice divine depuis longtemps demande notre perte ; mais la miséricorde calme sa colère, éteint entre ses mains la foudre qu'il était prêt à lancer, et, dans la fureur qui nous transporte, nous voudrions écraser nos frères ! Nous demandons à Dieu d'oublier nos offenses, et nous ne voulons pas oublier celles qu'on nous a faites.

Le célèbre patriarche d'Alexandrie, saint Jean l'Aumônier, crut que cette considération si capable de toucher un cœur qui conserve encore quelques sentiments de religion, pourrait engager un des plus grands seigneurs de la ville à se réconcilier avec une personne contre laquelle il avait une inimitié déclarée. Il l'avait exhorté plusieurs fois, mais inutilement, à le faire. Le voyant toujours inflexible, il le pria de venir le trouver, sous prétexte de quelque affaire publique, et il le conduisit dans sa chapelle. Il y célébra devant lui la messe, à laquelle il n'y avait nulle autre personne que celui qui la servait. Après la consécration, quand il eut commencé l'Oraison

Dominicale, qu'ils prononçaient tous trois ensemble, selon la coutume de ce temps-là, le saint patriarche fit signe au servant de se taire à ces mots : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; » et il se tut lui-même, de sorte que ce seigneur fut le seul qui les prononça. Le saint, se tournant alors de son côté, lui dit avec beaucoup de douceur : « Pensez, je vous prie, à ce que vous venez de demander et de dire à Dieu lorsque, pour l'engager à vous pardonner vos offenses, vous avez protesté que vous pardonniez à ceux qui vous ont offensé. » Ce seigneur, frappé de ces paroles, se jeta aux pieds de son patriarche, et lui répondit : « Je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez. » Il alla aussitôt se réconcilier sincèrement avec son ennemi.

« Celui, dit le Sage, qui voudra se venger sentira la vengeance du Seigneur, et Dieu n'oubliera jamais ses péchés. L'homme garde sa colère contre un homme, et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse ! Il n'a pas compassion d'un homme semblable à lui, et il demande à Dieu miséricorde ! » Vous priez qu'on vous pardonne, comme vous pardonnez. Malheureux ! que faites-vous ? En demandant grâce, vous demandez votre perte : votre arrêt sort de votre bouche, et vous vous condamnez vous-même.

Mais voulez-vous, au contraire, désarmer le bras du Seigneur levé sur votre tête ? désarmez le vôtre. Voulez-vous obtenir une entière abolition de tout ce que vous devez à la justice divine ? remettez de bon cœur et sans délai tout ce qu'on vous doit. Ne craignez point de faire les premiers pas vers la réconciliation. Celui qui revient le premier est, aux yeux de Dieu, le vainqueur le plus grand et le plus digne

de la couronne immortelle destinée au pardon des offenses.

C'est d'après un si beau modèle qu'on a vu tant de chrétiens pardonner à leurs plus cruels ennemis, tant de princes et de guerriers renoncer à tous leurs ressentiments, et, en honorant par un si digne sacrifice la religion qui en était le motif, se couvrir eux-mêmes de gloire.

Le brave Crillon, dont le nom vivra à jamais dans les fastes militaires de la France, fit un jour un beau trait qui mérite d'être connu. Un soldat huguenot, croyant abattre en lui un des plus forts appuis des catholiques, résolut de le tuer pour venger la mort de tant de calvinistes, à qui le bras de ce célèbre guerrier avait été si funeste à la bataille de Moncontour. Le soldat se cache dans un endroit d'où il peut exécuter son dessein ; il lui tire un coup d'arquebuse qui heureusement ne lui fait qu'une légère blessure. Crillon furieux court à l'assassin. Alors qu'il est près de le percer, le soldat tombe à ses pieds, et lui demande la vie. « Rends grâce à ma religion, lui dit Crillon, et rougis de n'en être pas. Va, je te donne la vie. Si la parole d'un sujet rebelle à son roi et infidèle à sa religion pouvait être reçue, je te demanderais de me promettre de ne jamais combattre que pour le service de ton légitime souverain. » Le soldat, confondu et pénétré, jura une fidélité inviolable à son roi et à la religion catholique, dont il fit profession à l'instant même.

Louis XII fit au commencement de son règne une liste des grands dont il avait eu à se plaindre sous Charles VIII, son prédécesseur, tandis qu'il n'était encore que duc d'Orléans. Il marqua d'une croix le nom de chacun d'eux. Presque tous, croyant qu'ils

allaient devenir les victimes du juste ressentiment de ce prince, voulurent s'éloigner de la cour. Mais il les rassura par ces paroles vraiment dignes d'un roi très-chrétien : « La croix que j'ai jointe à vos noms ne devait pas vous annoncer de vengeance : elle marque, ainsi que celle de notre Seigneur, le pardon des injures. »

Tout le monde sait le beau mot de ce grand prince, qui, étant monté sur le trône, dit « que le roi ne vengeait pas les injures du duc d'Orléans. » On admire avec raison cette noble réponse ; mais elle paraîtra encore plus héroïque, quand on saura à quelle occasion il la fit. Étant duc d'Orléans, il donna dans une compagnie un démenti à Mme de Beaujeu, sœur de Charles VIII. René, duc de Lorraine, lui donna sur-le-champ un soufflet. Après la mort de Charles VIII, les ennemis du duc René excitèrent Louis XII à se venger. Ce fut alors qu'il fit cette belle réponse. Il poussa même la magnanimité jusqu'à permettre au duc René, dans la cérémonie de son sacre, de servir de pair pour le duc de Normandie. Quelle leçon pour ceux qui croient qu'il est de leur honneur de tirer vengeance d'une injure.

La loi qui nous interdit la vengeance, qui nous ordonne de réprimer nos haines et nos emportements, est donc une loi aussi aimable et aussi admirable qu'elle est juste et nécessaire. Que deviendrait la société s'il était permis à chacun de ses membres de satisfaire ses ressentiments ! Arbitre souverain de la destinée de ses créatures, Dieu seul est leur juge. C'est à lui qu'appartient la vengeance. Il s'est réservé le droit de punir ceux qui nous font du mal, de nous dédommager des torts qu'on nous cause, et de nous venger des outrages de nos ennemis. Tôt au tard il

jugera entre l'innocent et le coupable. S'il diffère de monter sur son tribunal, c'est qu'il trouve dans sa sagesse et dans sa bonté des raisons de différer. C'est à nous de révérer ces raisons profondes, sans vouloir les pénétrer, et il ne nous appartient pas de juger notre juge.

Vous craignez, dites-vous, qu'on n'abuse de votre bonté, qu'on n'en prenne droit de vous offenser encore. Mais n'est-ce pas ce que tous les jours vous faites vous-même à l'égard de Dieu? En est-il pour cela moins disposé à vous souffrir, à vous pardonner? Plein de reconnaissance et de confusion, pourriez-vous refuser à Dieu la grâce de votre ennemi qu'il vous demanderait? Eh bien! il vous la demande: il vous offre, pour prix du pardon, d'ajouter encore de nouvelles faveurs à celles dont il vous a comblé. Plus il vous en coûte pour faire ce sacrifice, plus il est digne de vous et de lui. Quel plaisir pour une âme noble de pouvoir faire à son Dieu le plus grand de tous les sacrifices!

Le divin rémunérateur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, ne manquera pas de vous récompenser. Outre la joie et la satisfaction intérieures qu'il répandra dans votre âme, et qui est bien au-dessus du plaisir de la vengeance, vous serez quelquefois encore, par d'autres avantages, dédommagé au centuple de ce qu'il vous en aura coûté pour surmonter les sentiments que la haine inspire. Il dédaignerait vos plus riches offrandes qui lui seraient présentées par un cœur aigri, et il vous ordonnerait d'aller auparavant vous réconcilier avec votre frère. Mais vous pouvez tout attendre de sa bonté si vous en avez vous-même pour votre ennemi. Craignez que celui-ci, en vous prévenant, ne

mérite d'avoir plus de part à ses faveurs, et hâtez-vous d'obtenir la palme destinée à celui qui fera les premiers pas et les plus grands efforts pour la cueillir.

II.

Aimez à vous venger par beaucoup de bienfaits.
Parlez peu, pensez bien, et gardez vos secrets.

C'est, sans contredit, la plus belle et la plus noble de toutes les vengeances que de ne répondre aux offenses que par des bienfaits. Une grande âme ne croit pas que ce soit assez de souffrir en paix les mauvais traitements de ses ennemis, de fatiguer leur malignité par sa patience, de désarmer leur colère en se la combattant point: elle veut en triompher par ses bienfaits. Elle saisit toutes les occasions de les servir en public et en particulier; elle va jusqu'à les rechercher, jusqu'à les prévenir par ses bons offices: dans le besoin, ceux qui l'ont le plus offensée, sont quelquefois préférés à ses amis mêmes. Une telle magnanimité vous étonne, à peine en croyez-vous l'homme capable, tant elle vous paraît au-dessus de lui. Mais cet aveu même est une preuve qu'il n'y a que de la noblesse dans ce caractère; que toute la bassesse est pour celui qui offense, et toute la grandeur pour celui qui sait ainsi se venger.

Quelques ennemis secrets du gouvernement de Suède entreprirent de mettre dans leur parti un jeune poëte, à qui son talent tenait lieu de fortune. A leur instigation, il composa plusieurs satires très-mordantes contre Gustave III. Ce prince en fut instruit,

voulut les lire, et fit venir l'auteur. Le poëte ne parut devant lui qu'avec le juste effroi d'un coupable qui prévoit son châtiment. « Mon ami, lui dit le monarque, vous écrivez avec esprit, mais il vous manque une chose essentielle : c'est du pain. Je vous fais mon bibliothécaire, pour vous mettre à portée de cultiver vos talents : je vous pardonne ce que vous avez écrit. » Quelques jours après, le roi ayant fait lire au même poëte confus et reconnaissant quelques vers de sa composition, et trouvant qu'il avait encore le talent de bien lire, il ajouta à son titre de bibliothécaire celui de son lecteur.

Quoique cette noble manière de se venger convienne surtout à ceux qui, par la grandeur de leur naissance, de leur condition et de leur fortune, ont moins à craindre qu'on n'en abuse, elle peut néanmoins souvent avoir lieu dans les états moins élevés, et y produire les plus sincères réconciliations. Boursault, poëte français, auteur de plusieurs comédies remplies d'une très-bonne morale et de beaucoup de traits d'esprit, avait eu le malheur de déplaire à Despréaux, qui avait lancé contre lui quelques-uns de ses traits satiriques. Despréaux, étant allé aux eaux de Bourbon pour une extinction de voix, fut obligé d'y rester beaucoup plus de temps qu'il ne l'avait cru. Boursault, qui était receveur des tailles à Montluçon, en Bourbonnais, apprit par un de leurs amis communs que son censeur était dans le voisinage, et qu'il y manquait d'argent. Il n'hésita pas un instant à l'aller trouver, et lui porta une bourse de deux cents louis. Despréaux fut si surpris et en même temps si touché d'une telle générosité, qu'il se jeta à son cou, se réconcilia sincèrement avec lui, et ils lièrent ensemble une étroite et tendre amitié.

« Si votre ennemi a faim, dit Salomon, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire; car vous amasserez ainsi sur sa tête des charbons de feu, et le Seigneur vous le rendra. » Cette maxime si pleine d'humanité et de religion a été heureusement rendue par ces beaux vers :

S'il a faim, que nos mets largement le nourrissent;
S'il a soif, que nos eaux soudain le rafraîchissent.
Nos soins et nos bienfaits, nos dons sur lui versés,
Sont des charbons de feu sur sa tête amassés.
O mortels, c'est ainsi que la vertu se venge !
Les cœurs sont à Dieu seul, c'est lui seul qui les change.
Des bons et des méchants lui seul peut ordonner.
C'est à Dieu de punir, à nous pardonner.

Ne dites donc point : « Je traiterai cet homme-là comme il m'a traité; je rendrai à chacun selon ce qu'il aura fait. » En rendant le mal pour le mal, vous imitez ce que vous condamnez, et vous vous déshonorez doublement. En vous vengeant par des bienfaits, en faisant du bien et en le faisant à un ennemi, vous vous couvrez au contraire d'une double gloire.

François de Lorraine, duc de Guise, après avoir vaincu les calvinistes à la bataille de Dreux, assiégeait Rouen, dont ils avaient fait la place d'armes de leur parti. On lui amena un d'eux qui avait les yeux égarés et paraissait avoir en tête quelque mauvais dessein. Le duc de Guise l'interrogea. Ce malheureux lui avoua qu'il avait formé le projet de l'assassiner. « Quel mal t'ai-je fait, lui dit le duc avec bonté, pour attenter à ma vie? — Vous ne m'en avez fait aucun, lui répondit le protestant; mais vous êtes le plus grand ennemi de ma religion. — Si ta religion, reprit le duc, te porte à m'assassiner, la mienne veut que je te pardonne; juge après cela

laquelle des deux est la meilleure. » Il lui fit donner un cheval et cent écus, et il le renvoya. On sait de quelle manière l'auteur d'*Alzire* a rendu ce sentiment sublime d'un héros chrétien.

Des Dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

C'est surtout à la religion chrétienne qu'il est donné d'inspirer une telle magnanimité de sentiments. Si la morale des philosophes païens avait mis le pardon des offenses au nombre des vertus, c'était plutôt un précepte de vanité qu'une règle de mœurs. C'est que la vengeance leur semblait traîner après elle je ne sais quoi de bas et de violent qui eût altéré l'orgueilleuse tranquillité de leurs sages ; c'est qu'il leur paraissait honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon qu'ils accordaient à leurs ennemis n'était fondé que sur le mépris qu'ils avaient pour eux. Ils se vengeaient en dédaignant la vengeance. La doctrine de l'Évangile, bien plus parfaite et bien plus pure, ne commande pas le mépris, mais l'amour : elle ordonne à ses sectateurs d'aimer leurs ennemis, de rendre le bien pour le mal, et en cela elle cherche encore plus notre bonheur que notre gloire.

Deux marchands d'une ville, voisins et jaloux l'un de l'autre, vivaient dans une inimitié assez scandaleuse. L'un d'eux, rentrant en lui-même, écouta la voix de la religion qui condamnait ses ressentiments. Il consulta une personne de piété qui avait sa confiance, et lui demanda comment il fallait qu'il s'y prît pour se réconcilier. « Le meilleur moyen, répondit-elle, est celui que je vais vous indiquer. Lorsque

des personnes viendront à votre boutique pour acheter, et que vous n'aurez pas ce qui leur convient, conseillez-leur d'aller chez votre voisin. » Il le fit. L'autre marchand, instruit d'où lui venaient ces acheteurs, fut sensible aux bons offices d'un homme qu'il regardait comme son ennemi. Il alla chez lui pour l'en remercier, lui demanda, les larmes aux yeux, pardon de la haine qu'il lui avait portée, et le conjura de le recevoir au nombre de ses meilleurs amis.

Lorsque nous faisons du mal à notre ennemi, nous excitons sa fureur, et nous en devenons quelquefois les victimes. Le moindre ennemi peut nuire beaucoup ; aigri et ulcéré, il cherche les moyens de se venger à son tour, et il ne les trouve que trop souvent. Mais lui faisons-nous du bien, nous jetons le repentir dans son âme, nous répandons la confusion sur son visage, et nous changeons souvent sa haine en estime et en amour.

Si vous ne pouvez faire du bien à vos ennemis, parce que l'occasion ou les moyens vous manquent, vengez-vous d'eux en les forçant à vous estimer, et confondez-les par votre bonne conduite, suivant ce proverbe italien : « Si tu veux te venger de ton ennemi, gouverne-toi bien. » C'était la maxime de Platon.

Si nous considérions quels sont pour l'ordinaire les motifs qui font parler, qui font agir nos ennemis ; si nous songions que c'est l'intérêt, l'envie, ou quelque autre passion aussi basse, qui presque toujours les déchaîne contre nous, aurions-nous tant de peine à nous posséder, à vaincre notre ressentiment, à souffrir tranquillement toutes les sottises qu'on peut dire ou faire contre nous ? On de-

mandait un jour à Zénon comment il traiterait un homme qui lui dirait des injures. « J'imiterais, répondit ce philosophe, les princes qui renvoient un ambassadeur sans réponse. »

Se venger d'un faquin, c'est se déshonorer.
Mépriser sa lâche insolence,
C'est toute la vengeance
Qu'un noble cœur en doit tirer.
(*Fables d'Esope.*)

On devrait le plus souvent ne répondre aux injures et aux outrages que par le mépris, quand on n'a pas assez de grandeur d'âme pour les souffrir tranquillement, ou assez de vertu pour les pardonner par religion. Paraître trop sensible à la peine qu'un ennemi nous fait, c'est lui donner la satisfaction qu'il désirait, le plaisir de nous chagriner. Ne faisons point attention à ce qui nous vient de sa part, ou ne faisons qu'en rire, il prendra le parti de nous laisser tranquilles : l'attention à relever les mauvais discours, les procédés offensants, est le plus sûr moyen de les perpétuer.

Socrate assista à la représentation d'une pièce d'Aristophane, où il savait qu'il était cruellement joué. Ayant reçu un jour un soufflet d'un insolent, il se contenta de dire : « Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque. »

Parlez peu. Les jeunes gens surtout doivent faire attention à cette belle maxime si propre à les faire estimer. « Vous qui êtes le plus âgé, dit l'Ecclésiastique, parlez, car la bienséance le demande ; mais parlez avec sagesse. Pour vous, jeune homme, soyez fort réservé à parler, même dans ce qui vous regarde ; conduisez-vous, en beaucoup de choses,

comme si vous les ignoriez; écoutez en silence, et ne parlez que pour faire des questions. » On demandait à un homme très-savant comment il avait acquis tant de science : « En écoutant, répondit-il, et en demandant ce que je ne savais pas à ceux qui pouvaient me l'apprendre. » Il n'y a rien de meilleur en effet pour former l'esprit d'un jeune homme, que de parler peu, d'interroger souvent, et d'écouter beaucoup, de faire réflexion, étant seul, sur ce qui s'est dit par les autres dans la conversation.

L'Esprit saint nous apprend aussi que celui qui cache son insuffisance vaut mieux que celui qui cache sa sagesse, et que le fou même, s'il sait se taire, passera pour sage.

Le silence devrait être le partage de ceux à qui les autres qualités manquent. Mais, pour l'ordinaire, il n'y en a pas qui aiment plus à parler que ceux à qui il conviendrait le plus de se taire.

Celui qui ne doit qu'écouter et qui parle trop et trop haut, fait juger, indépendamment de ce qu'il dit, qu'il est un fat ou du moins un étourdi; et, s'il ne dit pas de bonnes choses, il est tout ensemble un fat, un étourdi, et un sot. N'ayez donc pas, comme bien des personnes, l'empressement de parler beaucoup pour montrer votre esprit; couvrez-le d'une certaine pudeur. La modestie est un voile délicat qui ne cache que pour donner plus de prix. Celui qui veut passer pour homme d'esprit ne s'empressera pas trop à le faire paraître. Affecter de briller, de montrer plus d'esprit que les autres, est un moyen infaillible pour qu'ils nous en trouvent moins que nous n'en avons; c'est se donner un air de vanité qui révolte; et l'on réussit rarement à persuader les autres de son mérite quand on en paraît trop persuadé soi-même.

On doit employer l'esprit et les paroles, comme l'argent, avec économie; car, en recommandant de parler peu, nous ne voulons pas qu'on soit muet. Si la modération des paroles est le symbole de la sagesse, la taciturnité est celui de la bêtise. Le sot qui ne dit rien n'en pense pas davantage. La lenteur et la sécheresse du discours annoncent souvent celles de l'esprit : on parle vite, quand on a beaucoup d'idées et qu'elles se succèdent rapidement. C'est un beau talent, mais dangereux, et qui n'est estimable qu'autant qu'il est joint, ce qui est rare, à beaucoup de prudence et de jugement.

Quelque esprit et quelque mérite que l'on ait, on ne sera jamais estimé si l'on n'a pas celui de parler à propos et de savoir se taire. Il est vrai que le fat, ainsi que l'homme qui se pique de tout savoir, et qui parle beaucoup, en impose au premier abord. Mais il perd presque toujours dans le second quart d'heure l'estime qu'il avait surprise dans le premier. On commence par l'admirer, et on finit par le mépriser. Au contraire, l'esprit modeste, qui ne cherche pas à primer, se fait bientôt aimer par sa modestie même, qui est une espèce d'hommage secret qu'il rend aux autres; et comme beaucoup d'esprit ne saurait longtemps se cacher, quand il vient à se faire voir, on finit par l'admirer. Il ressemble à une mine riche qui ne montre d'abord que quelques parcelles d'or assez obscures, jusqu'à ce qu'on la force en quelque sorte à découvrir les richesses qu'elle renferme.

Celui qui garde le silence avec peine, ne reconnaîtra jamais la sagesse. Aussi la modération à parler fut toujours recommandée par les sages. C'est la première leçon que Pythagore donnait à ses disci-

ples. « Ou taisez-vous, leur disait-il, ou dites quelque chose de meilleur que le silence. » L'ancienne Égypte, qui fut le berceau des arts, des sciences et de la sagesse, avait dans sa capitale une statue qui était le symbole du silence. Cette figure hiéroglyphique avait un doigt mis sur les lèvres, comme pour recommander cette vertu à tous les citoyens.

Celui qui n'a pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire, est à plaindre; mais ceux qui sont contraints de l'écouter le sont encore plus. Aussi l'on fuit un babillard; on se détourne pour ne pas le rencontrer, quand on a pu l'apercevoir de loin; on le quitte avec joie le plus tôt qu'on peut; et le plaisir de se débarrasser de lui est égal à celui d'un homme qui se décharge du plus pesant fardeau.

Ceux mêmes qui parlent bien doivent éviter de parler trop, s'ils ne veulent pas ennuyer. La grande fluidité de langue étourdit toujours et lasse à la fin. On se livre d'ailleurs dans un entretien animé, et l'on montre le fond du cœur, sans s'en apercevoir. Aussi les personnes prudentes écoutent-elles beaucoup plus qu'elles ne parlent, parce qu'il est presque impossible de parler beaucoup et de parler toujours bien. On demandait à Xénocrate, qui était dans une nombreuse compagnie, pourquoi il était le seul qui ne dît rien : « Je me suis quelquefois repenti, répondit ce sage philosophe, d'avoir parlé, et jamais de m'être tu. »

C'est une qualité rare et un don précieux du Ciel de savoir se taire. Ce qui faisait dire à un sage païen : « Ce sont les hommes qui nous apprennent à parler, mais ce sont les dieux qui nous apprennent à nous taire. »

Ce maître qui demandait à un babillard le double pour l'instruire, parce qu'il devait, disait-il, lui enseigner à parler et à se taire, ne demandait peut-être pas encore assez, car la légèreté de la langue est un mal presque incurable. « Avez-vous vu, dit l'Esprit saint, un homme prompt à parler, attendez de lui des folies plutôt que de le voir se corriger. » « Le cœur des insensés, dit l'Ecclésiastique, est dans leur bouche, et la bouche des sages est dans leur cœur. » Un homme ayant raillé le Tasse d'une manière fort désobligeante, ce célèbre poëte ne répondit rien. Quelqu'un de la compagnie dit d'un ton assez haut pour être entendu, qu'il fallait être fou pour ne point parler dans de telles occasions. « Vous vous trompez, répondit le Tasse, un fou ne sait pas se taire. »

Les hommes d'État et de conseil, tous les grands hommes dans le gouvernement ou dans les affaires, doivent leur réputation et leur fortune à leur discrétion. Les femmes mêmes qui se font le plus considérer, sont celles qui sont sages et réservées en leurs paroles. Celles qui aiment à parler pour faire voir leur esprit ou leur science, sont souvent les dupes de leur vanité; elles perdent l'estime du monde par les choses mêmes par où elles la cherchent.

« Celui qui garde sa bouche, dit Salomon, garde son âme; mais celui qui est inconsidéré dans ses paroles tombera dans beaucoup de maux. » L'empereur Domitien s'amusait souvent dans son cabinet à percer des mouches avec un poinçon : occupation bien digne d'un tel prince. Une personne qui voulait lui parler, ayant demandé à Vibius Crispus s'il n'y avait personne avec l'empereur : « Pas

même une mouche, » répondit-il. Cette raillerie lui coûta cher : elle fut rapportée à Domitien, qui le fit mourir.

C'est être bien sage que de parler peu; mais c'est l'être encore plus que de bien songer à ce qu'on doit dire. Combien de gens ne pensent qu'après avoir parlé! mais la parole est partie, et la réflexion vient trop tard. Ne dites jamais rien, s'il est possible, que vous n'y ayez pensé auparavant. « Mettez à votre bouche, suivant le sage conseil de l'Ecclésiastique, une porte et des serrures : fondez votre or et votre argent, et faites une balance pour peser vos paroles, et un juste frein pour votre bouche, afin qu'il n'en sorte jamais aucune parole qui puisse nuire aux autres ou à vous-même, qui puisse offenser ou être blâmée. » Combien de maux et de désordres n'a-t-on pas vu naître des paroles inconsidérées, et que de longs repentirs a produits souvent un mot échappé mal à propos !

Comme la manière de converser est de la plus grande importance, et qu'il est aussi rare que difficile de le bien faire, nous croyons devoir ajouter ici quelques règles que la sagesse veut encore que l'on y observe. L'occasion de les mettre en pratique se présentera souvent.

« Jeune homme, dit le Sage, gardez-vous d'être présomptueux en la compagnie des grands, et de parler beaucoup où il y a des vieillards. Les éclats de tonnerre précèderont la grêle; mais la bonne grâce accompagnera la modestie, et votre maintien respectueux vous conciliera tous les suffrages. » Qui pourrait en effet les refuser à un jeune homme qui écoute avec attention, et qui, lorsqu'il a occasion de parler, le fait brièvement, avec justesse,

et avec assez d'esprit pour faire souhaiter qu'il parle une seconde fois; qui sait placer à propos un bon mot, une histoire courte, une réflexion judicieuse, et qui, s'apercevant que tout le monde est content de lui, se contient par modestie, pour laisser aux autres le plaisir de briller à leur tour et avoir celui de les applaudir?

Ne vous emparez point de la conversation, et ne ressemblez pas à ces petits-maîtres vains, légers, sémillants, qui dans une compagnie toujours parlent, et forcent les autres à les écouter. Un fat qui veut faire le bel esprit, ne déparle point; mais c'est un fat. Il est bon que chacun ait de l'esprit à son tour, et c'est en manquer que de chercher à en montrer seul. Nous devons aimer à écouter les autres, si nous voulons qu'on nous écoute volontiers.

Laissez donc dire quand vous avez dit. Donnez aux autres le temps de vous répondre, et ayez la force de vous taire lorsqu'ils parlent. Vous plairez plus en écoutant bien qu'en parlant vous-même. Mais la plupart pensent plutôt à ce qu'ils veulent dire qu'à ce qu'on leur dit. Tout occupés de leurs idées, ils s'empressent de les répandre, sans aucun égard pour ce que disent les autres. Souvent même on ne laisse pas à celui qui parle le temps d'achever ce qu'il a commencé; on l'interrompt au milieu de son discours, et l'on répond avant d'avoir entendu. Ce n'est pas seulement grossièreté, impolitesse, c'est défaut de sagesse et de jugement. Rien n'est aussi commun que ce défaut, non-seulement dans les grands parleurs et dans les personnes qui ont beaucoup de vanité, mais aussi dans celles qui sont vives.

Evitez encore avec soin d'avoir dans la conversa-

tion un ton décisif et absolu : on se révolte contre celui qui prétend asservir les autres à sa façon de penser, et qui veut que ses sentiments leur servent de règle. Ne montrez jamais trop d'attache à votre opinion et acquiescez volontiers à celle des autres.

Gardez-vous d'apporter dans les compagnies l'esprit de contradiction et de dispute. Ce n'est pas toujours l'amour de la vérité qui l'inspire, c'est l'orgueil le plus souvent. On veut persuader aux autres qu'on a plus d'esprit, de lumières, de connaissances, ou l'on est fortement persuadé soi-même.

Disputez rarement. Gardez-vous surtout de le faire avec ceux qui aiment à parler beaucoup. Ce serait, dit l'Esprit saint, mettre encore plus de bois sur leur feu. La dispute avec qui que ce soit, si elle n'est tempérée par une grande politesse, est presque toujours plus dangereuse qu'utile. De ce choc mutuel des opinions il devrait sortir une lumière qui servît à découvrir le vrai, et il n'en sort le plus souvent que des étincelles qui allument la colère ou la haine.

Quoiqu'on ne doive point aimer la dispute, il ne faut pourtant pas, par faiblesse et par une fade adulation, adhérer aux erreurs et aux faux préjugés. Prenez hardiment le parti de la vérité. Mais si l'on s'obstine après avoir opposé à l'erreur ce que vous savez de mieux, prenez le parti du silence ou changez de matière.

Aimez à fournir aux personnes qui s'entretiennent avec vous l'occasion de faire valoir leur esprit, en amenant la conversation sur certains sujets qui soient de leur ressort. Si ces personnes aiment à parler, donnez-leur sujet de le faire sur ce qu'elles possèdent le mieux, ou laissez-les seulement dire,

et paraissez prendre plaisir à les entendre. Elles seront très-contentes de vous si elles sont très-satisfaites d'elles-mêmes. On raconte à ce sujet un tour très-plaisant qu'on joua à une dame de beaucoup d'esprit, mais grande parleuse et encore plus vaine. On s'avisa un jour de lui présenter un homme qu'on lui disait très-savant. Cette dame le reçoit à merveille; mais, pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, elle lui fait cent questions différentes, sans s'apercevoir qu'il ne répondait rien. La visite faite: « Êtes-vous, lui dit-on, contente de votre homme? — Qu'il est charmant! répondit-elle; qu'il a d'esprit! » Ce grand esprit, c'était un muet.

N'ayez pas l'imprudence de vouloir sur certaines matières paraître plus savant que vous ne l'êtes, et de parler devant les personnes instruites de choses que vous ne savez pas, ou que vous ne savez que superficiellement. Vous vous exposeriez souvent à la confusion et au ridicule. Voltaire, étant à Leyde, fut curieux d'y voir le célèbre S'Gravesande, qui y enseignait les mathématiques. Il alla lui rendre visite sans se faire connaître, et amena la conversation sur les systèmes astronomiques de Newton. Il en parla si mal, que le professeur voulut plusieurs fois changer l'entretien et parler d'autres choses, mais inutilement, parce que Voltaire y revenait toujours. Enfin S'Gravesande lui dit: « Je vois bien, Monsieur, que vous ne connaissez les systèmes de l'astronome anglais que par certains éléments de Newton fort mal faits, ouvrage de M. de Voltaire, qui a montré qu'il n'y entendait rien. — C'est moi, reprit modestement le voyageur. — J'en suis fâché, reprit le docteur hollandais, mais je n'ai dit que la vérité, et je ne me dédirai pas. »

Si vous voulez vous faire estimer dans la conversation, ne cherchez pas trop à l'être. Ne soutenez point un sentiment vrai ou probable qui paraîtrait faux à ceux qui n'auraient pas assez de pénétration ou de connaissance pour l'approuver. Dès que vous avez senti, pour ainsi dire, le bout de l'esprit de ceux avec qui vous parlez, arrêtez-vous : tout ce que vous diriez au delà passerait souvent pour ridicule. L'art de plaire dans la conversation consiste bien moins à dire des choses fines et spirituelles, qu'à ne rien dire qui ne soit du goût de ceux avec qui on s'entretient. C'est une marque de beaucoup d'esprit que de savoir ainsi converser.

Le célèbre Racine disait souvent à son fils : « Ne croyez pas que ce soient mes vers qui m'attirent toutes les caresses dont quelques grands seigneurs m'accablent. Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens, et cependant personne ne le regarde ; on ne l'aime que dans la bouche de ses acteurs : au lieu que, sans fatiguer les gens du récit de mes ouvrages dont je ne leur parle jamais, je me contente de leur tenir des propos amusants, et de les entretenir de choses qui leur plaisent. Mon talent avec eux n'est pas de leur faire sentir que j'ai de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont. Ainsi quand vous voyez M. le duc passer souvent des heures entières avec moi, vous seriez étonné, si vous étiez présent, de voir que souvent il en sort sans que j'aie dit quatre paroles : mais peu à peu je le mets en humeur de causer, et il me quitte encore plus satisfait de lui que de moi. »

Ne vous chargez jamais de l'odieux emploi d'humilier personne, de dire des choses désagréables, de faire de la peine à qui que ce soit. Il y a toujours à

perdre pour nous de mortifier l'amour-propre des autres. Il cherche à se venger, il est ingénieux à en trouver les moyens, et pour l'ordinaire il les trouve sur-le-champ; car qui est-ce qui ne prête par quelque endroit le flanc à son ennemi ?

Pensez bien. Penser en toutes choses avec jugement, avec sagesse, c'est ce qu'on appelle penser bien, et ce qui constitue le bon esprit: qualité beaucoup plus rare qu'on ne croit, et bien préférable au bel esprit. Il est vrai que ce dernier a quelque chose de plus brillant, de plus propre à faire naître l'admiration; parce que tantôt il a cette vivacité, cette richesse d'imagination qui conçoit les choses avec feu, les produit avec facilité, et présente sans cesse des objets nouveaux, des tableaux vifs et animés, des images frappantes: tantôt il a cette fécondité, cette finesse d'esprit qui rassemble et combine avec délicatesse les idées, trouve, aperçoit des rapports justes et heureux entre les choses qui paraissaient le moins en avoir, badine avec légèreté, frappe et renvoie avec promptitude, fait éclore d'ingénieuses saillies, donne lieu aux autres d'exercer leur pénétration en cachant une partie de la sienne, et l'enveloppe autant qu'il faut pour qu'on ait le plaisir de la découvrir.

Quand cette fleur éclatante de l'esprit humain est réunie dans une même personne avec un jugement solide et profond, il n'y a rien sans doute de plus admirable dans la nature. Mais malheureusement ces deux qualités ne vont pas toujours ensemble; et l'esprit sans le jugement est bien peu de chose. Il est même plus souvent dangereux qu'utile, parce que c'est alors un coursier fougueux qui, n'ayant point

de frein, nous jette avec lui dans des précipices; ou une fausse lueur qui, au lieu de nous diriger, nous égare et nous fait faire presque autant de chutes que de pas. On a dit de l'esprit, qu'il était entre les mains des passions un instrument à faire de grandes fautes. Combien d'hommes n'ont eu que trop d'esprit, pour leur malheur et pour celui des autres!

Il n'en est pas de même du jugement. C'est, sans contredit, de tous les dons de la nature le plus estimable et le plus nécessaire. On n'abuse jamais du jugement, et sans lui on abuse de tout. La plupart de nos fautes viennent moins de défaut d'esprit que de défaut de jugement. On ne voit si peu de sages, et le nombre des fous n'est infini, que parce que le bon sens n'est pas commun.

Celui qui pense bien, mesure toutes ses démarches sur les règles de la prudence, et ne se conduit que par les maximes de la sagesse. Dans les affaires difficiles, dans les circonstances embarrassantes, il examine avec soin, pèse avec réflexion, choisit avec discernement, et ne se détermine que quand il a de solides raisons de le faire. Il aime mieux s'arrêter où le jour finit, que de s'exposer à s'égarer ou d'être obligé de revenir sur ses pas.

Aussi équitable, aussi indulgent qu'il est juste et judicieux, le bon esprit aime à ne penser mal de personne. Il prend bien tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend. Ce n'est pas qu'il approuve le mal; il condamne ce qui est mauvais, mais il ne le croit pas aisément. Il donne un tour favorable à tout ce qui en est susceptible, et il justifie tout ce qui peut être justifié. Il aime mieux se tromper en pensant trop bien, qu'en pensant trop mal des autres hommes.

Les sottises et les folies qu'il voit faire ne flattent point son amour-propre. Il ne fait pas alors, comme tant de personnes, des comparaisons à son avantage. Il ne se croit pas plus de mérites, parce que d'autres n'en ont point; et le ridicule d'autrui n'est pas pour lui un titre de se croire plus parfait qu'il ne l'est. Il trouve dans la conduite des autres, non de quoi devenir plus méprisant ou plus vain, mais de quoi se corriger et s'instruire, de quoi signaler sa patience ou son zèle, de quoi augmenter son expérience et sa sagesse. Il met à profit jusqu'aux malheurs d'autrui. Convaincu que c'est être bien sage que de le devenir aux dépens des autres, il profite de leurs fautes mêmes, et il apprend par leur exemple combien il est avantageux de ne pas leur ressembler. Les réflexions fréquentes qu'il fait sur ses propres faiblesses lui inspirent pour les autres la même indulgence dont il a besoin; et, quoique irréconciliable avec le vice, il est à l'égard des personnes toujours disposé à excuser ou à pardonner tout ce qui peut l'être.

En 1745, le prince Charles-Édouard, fils aîné du prétendant au trône d'Angleterre, ayant perdu en Écosse une bataille décisive, fut poursuivi par les troupes victorieuses. Il erra longtemps seul, et toujours au moment de tomber entre les mains de ceux qui le cherchaient. On avait mis sa tête à prix. Ayant un jour fait dix lieues à pied, et se trouvant épuisé de faim et de fatigue, il entra dans la maison d'un gentilhomme, qu'il savait bien n'être pas dans ses intérêts. Heureusement pour lui, ce gentilhomme était un de ces hommes qui sont persuadés que la noblesse consiste dans l'élévation des sentiments. Il en reçut tous les secours que sa situation permettait. Quel-

que temps après, ce gentilhomme fut accusé d'avoir donné dans sa maison un asile à Édouard, et fut cité devant les juges. Il se présenta à eux avec la fermeté que donne la vertu, et leur dit: « Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, si le fils du prétendant se fût réfugié dans sa maison, eût été assez vil et assez lâche pour le livrer. » A cette question le tribunal se lève et renvoie l'accusé.

Lorsque Rome, devenue la maîtresse du monde par ses vertus encore plus que par ses armes, fut enfin tombée elle-même sous le poids de sa propre grandeur, et qu'elle eut changé sous les empereurs sa noble et généreuse fierté en une basse et rampante flatterie, on vit encore un philosophe donner un bel exemple de cette grandeur d'âme si commune dans les beaux jours de la république. Démétrius, c'était le nom de ce philosophe, vivait du temps de l'empereur Caligula. Comme il avait beaucoup de pouvoir sur l'esprit du peuple, dont il s'était concilié l'estime par sa vertu et sa sagesse, l'empereur voulut le mettre dans ses intérêts, et lui fit offrir deux cents talents (1). Mais il fit cette belle réponse rapportée par Sénèque : « S'il voulait me tenter, il devait du moins m'offrir tout son empire. »

On trouve quelquefois, dans les conditions les plus basses, des sentiments dignes des rangs les plus élevés. Des ennemis secrets de Crésus, roi de Lydie, cherchant à faire périr ce prince, s'adressèrent à sa boulangère, et lui offrirent une somme d'argent considérable pour qu'elle empoisonnât le roi. Elle le pouvait facilement, et son métier lui en fournis-

(1) Environ six cent mille livres de France.

sait les moyens. Mais, indignée d'une telle proposition, elle refusa de faire ce qu'on lui demandait, et courut en avertir Crésus. Ce prince, par reconnaissance, lui fit élever une statue d'or.

Les magistrats, les personnes en place doivent surtout se piquer de penser noblement. Il est de leur gloire de refuser avec courage tout ce qui pourrait les exposer à devenir injustes et ingrats. Thomas Morus, célèbre chancelier, et l'un des plus grands hommes de l'Angleterre, leur en donna un jour un exemple qu'on ne saurait trop se remettre sous les yeux. Un lord avait un procès considérable dont il craignait la perte. Pour se rendre le chancelier favorable, il lui envoya en présent deux flacons d'argent d'un très-grand prix. Morus les fit emplir d'un excellent vin, et les renvoya au lord, qui gagna sa cause, parce qu'elle était juste. Ce digne magistrat était persuadé, avec raison, que tout juge qui reçoit un présent fait les premiers pas vers l'iniquité, et que, quand on écoute celui qui veut acheter la justice, on est bien près de la vendre.

M. Dugas, prévôt des marchands à Lyon, pensait de même. Les boulangers vinrent lui demander la permission d'enchérir le pain; il leur répondit qu'il examinerait leur demande. En se retirant, ils laissèrent adroitement sur la table une bourse de deux cents louis. Ils revinrent, ne doutant point que la bourse n'eût bien plaidé leur cause. M. Dugas leur dit : « Messieurs, j'ai pesé vos raisons dans la balance de la justice, et je ne les ai pas trouvées de poids. Je n'ai pas jugé qu'il fallût, par une cherté mal fondée, faire souffrir le public. Au reste, j'ai distribué votre argent aux deux hôpitaux de cette ville : je n'ai pas cru que vous en voulussiez faire

un autre usage. J'ai compris que, puisque vous étiez en état de faire de telles aumônes, vous ne perdiez pas, comme vous le dites, dans votre métier. »

Gardez vos secrets. On ne confie son secret que parce qu'on ne se sent pas assez de force pour le garder. Le prince d'Orange, qui monta depuis sur le trône de la Grande-Bretagne, était en marche pour quelque expédition militaire. Un colonel trop curieux l'interrogea sur son dessein. Le prince lui demanda si, au cas qu'il le sût, il n'en dirait rien à personne. Le colonel lui protesta que non. « Eh bien, lui répliqua le prince, le Ciel aussi m'a accordé le don de garder un secret. »

On a dit qu'un homme était plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien, et qu'une femme, au contraire, gardait mieux son secret que celui d'autrui. Faites mieux : réunissez la vertu des deux sexes sans en avoir le défaut. Soyez et ne soyez pas ce qu'ils sont. Gardez inviolablement le secret d'autrui, mais ne gardez pas moins soigneusement le vôtre, surtout s'il s'agit d'entreprises et d'affaires. Le moindre mal qui pourrait arriver de votre indiscrétion, ce serait d'en retarder le succès, et souvent même elle le ferait entièrement échouer. Le cardinal de Richelieu disait souvent que le secret était l'âme des grandes affaires et du gouvernement. Ceux qui commandent aux autres doivent imiter le maître du monde, qui gouverne l'univers par des ressorts que lui seul connaît. La vraie habileté consiste à pénétrer les desseins des autres et à savoir cacher les siens. Charles VIII, roi de France, était si persuadé de la nécessité du secret, et le portait si loin, qu'il répondit à une

personne qui lui demandait ce qu'il ferait le lendemain : « Si je savais que ma chemise sût mon secret, je la brûlerais sur-le-champ. »

Ce qu'un homme tient renfermé dans son cœur ne peut être découvert, et ce qu'il confie à un autre ne peut demeurer caché. C'est du moins risquer beaucoup, et il y a toujours de l'imprudence à le faire, quand il n'y a pas de nécessité.

Un secret qui pèse est près d'échapper, et celui qui n'a pas la force de le retenir est encore bien loin de la sagesse. C'est une grande imprudence de découvrir les siens à des gens qui cachent les leurs. « Ne montrez pas, dit le Sage, votre cœur à toutes sortes de personnes, de peur que celui à qui vous vous fiez, ne soit un faux ami, et qu'il ne médise ensuite de vous. » Souvent, par un excès de confiance, on ouvre son cœur à des indifférents, on répand son âme devant eux. C'est une faiblesse à laquelle on est entraîné par l'inexpérience et par le chagrin. La peine cherche à se soulager, et le défaut d'expérience nous dérobe le danger de notre franchise. Les malheureux et les jeunes gens sont presque toujours indiscrets.

C'est aussi le défaut des grands parleurs. Ils révèlent souvent ce qu'ils ont le plus d'intérêt à tenir caché. Doivent-ils être surpris et se plaindre si l'on ne garde pas mieux leur secret qu'ils ne l'ont gardé eux-mêmes ?

On découvre quelquefois son secret, comme celui des autres, sans le vouloir. Défiez-vous de vous-même et soyez sur vos gardes. Un geste, un regard, un mot, le silence même peuvent être indiscrets et vous trahir. Il ne faut pas qu'on puisse soupçonner ou connaître par votre silence que vous voulez vous

taire. Il en est d'un secret comme d'un trésor ; il est à demi découvert quand on sait qu'il est caché.

Il est souvent dangereux aussi de dire une partie de son secret. Toute confiance, dit La Bruyère, est dangereuse si elle n'est entière : il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance. Ce qu'on dit fait souvent soupçonner et découvrir ce qu'on ne dit pas. D'ailleurs les premières confidences sont un titre pour en exiger de nouvelles, qu'on ne peut ou qu'on n'ose refuser. On croit tout perdu si l'on est soupçonné de n'avoir qu'une demi-confiance, et l'on s'engage insensiblement, de manière que tout est sacrifié, pour ne pas perdre le prix d'une première indiscrétion.

Lorsque vous voudrez confier un secret à quelqu'un, ayez toujours, autant qu'il vous sera possible, un gage de sa fidélité. Que son intérêt même l'oblige à être discret, et qu'il appréhende autant de vous trahir que vous craignez de l'être.

L'homme sage se gardera bien surtout de confier son secret à trois sortes de personnes : à un babillard, à un enfant, à une femme. Rarement la confidence reste dans ces sortes de mains, mais jamais elle n'y demeure quand elle est sollicitée par une suite d'instances pressantes. On sait combien la faiblesse de Samson lui coûta cher. Caton le Censeur disait qu'il y avait trois choses dont il se repentait ordinairement quand il les avait faites : d'avoir passé un jour sans rien apprendre, d'avoir été par eau lorsqu'il pouvait voyager par terre, et d'avoir confié son secret à sa femme.

Nous avouons cependant volontiers qu'il y a des

femmes très-discrètes, et ceux qui ont fait aux femmes l'injustice de croire qu'elles étaient incapables de garder un secret, ignoraient sans doute ce beau trait de l'histoire d'Athènes. Plusieurs Athéniens avaient formé le complot de délivrer leur ville du joug de la tyrannie. Une femme, nommée Lionne, était du nombre des conjurés. Le tyran en est instruit; il la livre aux tortures pour connaître ses complices. Cette femme supporte les tourments les plus cruels; mais voyant que sa constance l'abandonne, elle se coupe elle-même la langue de peur que son secret ne lui échappe. Le tyran ayant été chassé, les Athéniens, pleins d'admiration et de reconnaissance pour cette femme, érigèrent en son honneur une statue de lionne sans langue. Ils mirent sur la base de la statue : « La vertu a triomphé du sexe. »

Ayez la force de garder vos secrets; mais n'ayez pas la petitesse de faire un secret de ce qui n'en est pas un, ou de ce qui ne mérite pas de l'être. Tel est celui qu'on fait quelquefois de son âge à ceux mêmes qui le savent ou qui peuvent facilement le savoir.

Pourquoi rougir d'être vieux? n'est-ce pas l'âge de la sagesse, le temps de la prudence, et le règne de la raison? n'est-ce pas l'ordre des choses, que la vieillesse succède à la jeunesse? et n'est-ce pas même un bonheur que tous désirent et que peu obtiennent? C'est donc une espèce de folie de vouloir cacher son âge, surtout quand on peut le lire sur le front, gravé, pour ainsi dire, par les mains de la nature.

III.

Ne vous informez pas des affaires des autres.
Sans mystère apparent dissimulez les vôtres.

Le sage écoute tout, s'explique en peu de mots,
Il interroge et répond à propos.
Rarement il ouvre la bouche
Devant un plus sage que lui.
Il n'est point curieux des affaires d'autrui,
Et ce qu'il doit savoir est tout ce qui le touche.

Les affaires d'autrui ne sont pas les nôtres, et l'homme sage doit se renfermer dans ce qui le concerne. Une trop grande curiosité est une très-grande impolitesse, et souvent la marque de beaucoup d'imprudence. On dit que c'est le défaut des femmes, mais c'est celui de tous les désœuvrés : les gens oisifs sont ordinairement les plus curieux. Ceux qui ont des affaires ne s'inquiètent guère de celles des autres. Les moins occupés sont toujours ceux qui s'occupent le plus de ce qui ne les regarde point.

Ne soyez pas de ces questionneurs perpétuels qui veulent tout savoir, ni de ces furets de maisons qui cherchent à découvrir tout ce qui se passe dans l'intérieur des familles. On n'aime à le savoir que pour le divulguer ou pour en faire un mauvais usage; l'un et l'autre sont indignes d'un honnête homme.

Ne faites jamais aucune question imprudente ou qui pourrait déplaire.

Ne vous mêlez pas non plus trop facilement des affaires des autres, à moins que la charité ou votre devoir ne vous y oblige. Il est rare qu'on n'en ait du

désagrément. Mais le précepte de ne se mêler que de ses affaires est presque toujours aussi mal suivi qu'il est sage et nécessaire à la tranquillité de la vie. On se repent souvent d'y avoir manqué.

Le sage Pittacus disait : « Ne divulguez pas vos desseins, afin que, s'ils sont renversés, vous ne soyez pas exposés à la risée. » La plupart des hommes ne jugent que par l'événement : l'envie et la malignité se moquent de ce que le succès n'a pas justifié. En cachant vos affaires, vous les déroberez à la censure et à la railleric.

Celui qui parle de ses affaires à tout le monde, les verra souvent échouer. Les obstacles naîtront de toutes parts, et des personnes mêmes de qui on se défiait le moins. Un dessein connu ne vaut guère mieux qu'un dessein manqué. Le grand secret pour réussir dans ses affaires et dans ses entreprises, est de les tenir secrètes.

Il ne faut pourtant pas, comme nous l'avons dit ailleurs, abuser de la dissimulation, qui dégénère souvent en une mauvaise finesse ou en une fausseté condamnable, dont elle n'est séparée que par un faible intervalle. La véritable finesse fait qu'on est sincère sans être simple, et pénétrant sans être trompeur. La dissimulation ne doit aller que jusqu'au silence : il n'est pas permis d'y joindre le mensonge et la duplicité, comme Louis XI, roi de France, dont la maxime était : « Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner. » Maxime odieuse, de la manière dont il l'entendait et la pratiqua durant son règne, qui ne fut qu'une suite de finesses, d'intrigues, et de traits de mauvaise foi. Celle de ce prince allait si loin, qu'il ne s'ouvrait à personne de ses desseins. C'est ce que lui reprocha d'une

manière fine un de ses courtisans, qui, le voyant monté sur un petit cheval, lui dit : « Sire, quelque faible que paraisse votre monture, elle est pourtant la plus forte de votre royaume. — Comment cela? reprit le roi. — C'est, répondit le courtisan, qu'elle porte Votre Majesté et tout son conseil. »

Soyez réservé; mais ne le soyez pas trop, ni sur toutes choses. Une réserve outrée et qui fait mystère de tout est ridicule, et blesse ceux avec qui l'on vit : c'est la marque d'un petit esprit qui veut jouer l'important,

Il nous reste à vous donner un conseil bien utile. Ne confiez point, sans une grande nécessité, des secrets importants à des domestiques, surtout à des femmes, qui, peu capables de se taire, faciles à mécontenter, découvrent tôt ou tard ce qu'on a intérêt de cacher.

IV.

N'ayez point de fierté; ne vous louez jamais;
Soyez humble et modeste au milieu des succès.

Lorsque l'on considère avec les yeux de la raison ce qui a coutume d'inspirer de la fierté aux hommes, peut-on s'empêcher de rire ou d'avoir pitié de leur folie? Car quel juste sujet d'orgueil pourraient-ils trouver en eux! Serait-ce la distinction de leur naissance, l'éclat des dignités, des faveurs de la fortune dont ils jouissent? Mais toutes ces choses étrangères à l'homme, n'étant rien moins que l'homme même, ne peuvent le rendre plus estimable.

N'y a-t-il pas en effet bien de la petitesse à s'en-

orgueillir de la noblesse de son origine, puisqu'elle n'est ni le fruit de ses travaux, ni la récompense de son mérite ? Quand on louait sur ses ancêtres Alphonse, roi d'Aragon : « Je compte pour rien, répondait-il, ce que vous estimez tant en moi ; c'est la grandeur de mes ancêtres que vous louez, et non pas la mienne. La vraie noblesse n'est pas un bien de succession, c'est le fruit et la récompense de la vertu. »

Il y a sans doute de l'avantage à avoir de la naissance, c'est une prérogative illustre à laquelle les nations ont de tout temps attaché des distinctions d'honneur et d'hommage. Mais plus la naissance est distinguée, plus elle impose de charges ; elle augmente l'obligation d'avoir du mérite. La noblesse donnée aux pères parce qu'ils étaient vertueux, a été laissée aux enfants afin qu'ils le devinssent. Si l'équité demande que l'héritier des héros le soit de leurs distinctions et de leurs dignités, n'a-t-on pas droit d'exiger aussi qu'ils fassent revivre leurs grandes qualités et leurs vertus ? La gloire finit où cesse le mérite.

Heureux celui qui est honoré d'un beau nom s'il sait bien le porter ! Mais celui qui le prostitue est à plaindre ; la gloire de ses ancêtres le couvre de honte, c'est une lumière qui fait paraître davantage ses défauts ; plus on a de respect pour son nom, plus on a de mépris pour sa personne.

Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous ;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.

O vous qui vous enorgueillissez si ridiculement de la distinction de votre origine, ne savez-vous donc pas que tous les hommes, étant sortis de la même

tige, sont tous frères, tous égaux à cet égard, et que celui qui a du mérite et des talents est mille fois plus estimable que celui qui n'en a point? C'est la noble et sublime leçon que l'empereur Joseph II donna à quelques-uns des grands d'Allemagne, qui ne connaissent rien au-dessus de leur naissance. Plusieurs seigneurs de la cour de Vienne se plaignirent à ce prince de ne pouvoir jouir décemment et à leur aise des promenades publiques, parce qu'elles étaient occupées par une foule de petite noblesse et de peuple; ils supplièrent Sa Majesté Impériale de faire fermer le *Prater* et d'ordonner que l'entrée n'en fût permise qu'à des personnes de qualité. L'empereur, surpris de cette demande, leur répondit: « Si je ne voulais voir que mes égaux, il faudrait que je m'enfermasse dans le caveau des capucins, où reposent les cendres de mes ancêtres. J'aime les hommes sans distinction, et je préfère ceux qui ont de la vertu et des talents à ceux dont tout le mérite est de compter des princes parmi leurs aïeux. »

La véritable grandeur est ordinairement affable, douce, populaire. Celle, au contraire, qui n'est que d'emprunt, est farouche, inaccessible, jalouse de ses priviléges, aigre, brusque et dédaigneuse : faut-il être surpris qu'elle excite si souvent l'envie et les murmures?

Si vous voulez que tout le monde vous aime et vous estime, ayez pour tous beaucoup d'honnêteté et de politesse. Si, au contraire, par des manières dures et hautaines, vous vous rendez insupportable à ceux qui vous approchent, vos inférieurs vous haïront, vos supérieurs vous mépriseront, et tout le monde se moquera de vous.

« Les insultes et les outrages, dit l'Esprit saint,

sont réservés pour le superbe, et la vengeance se tiendra en embuscade pour fondre sur lui comme le lion sur sa proie. » Le Très-Haut, qui hait, encore plus que les hommes, l'orgueil et la fierté, ne tardera pas à se joindre aux ennemis des superbes pour les humilier et les détruire. « La maison la plus riche sera anéantie par l'orgueil, et le bien du superbe sera détruit jusqu'à la racine. »

« La fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, dit très-bien Massillon, ne devrait être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paraîtrait bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre, par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par le rang et par la naissance. Les grands, au contraire, placés si haut par la nature, ne sauraient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant; et s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles. »

Celui qui est vraiment grand n'affecte point de le dire à tout le monde, et ne cherche pas à le paraître. Il aime bien plutôt à se dérober à lui-même et à se cacher aux autres; et il n'en paraît que plus grand lorsqu'on vient à le découvrir. Philopémen, le plus grand homme de guerre qui de son temps fût dans toute la Grèce, était pour l'ordinaire vêtu tout simplement et marchait sans suite. Il arriva seul en cet état dans la maison d'un citoyen qui l'avait invité à prendre un repas chez lui. Le maîtresse du logis, qui attendait le général des Achéens et qui ne le connaissait pas, le prit pour un domestique, et le pria de l'aider à faire la cuisine. Philopémen quitta

aussitôt son manteau, et se mit à préparer du bois. Le mari, étant survenu à cet instant, s'écria, dans la surprise que lui causa un tel spectacle : « Qu'est-ce donc, seigneur Philopémen ! et que faites-vous ? — Je paie, lui dit-il en riant, les intérêts de mon extérieur. » La femme, étonnée et confuse, lui fit mille excuses qu'il reçut avec bonté.

Ce sont surtout les richesses qui inspirent le plus l'orgueil et la fierté. Cet éclat qui environne l'homme opulent, cette magnificence qu'il étale, ces honneurs qu'on lui rend, ces hommages et cette espèce d'adoration qu'on lui prodigue, tout cela l'éblouit de telle sorte qu'il ne se connaît plus lui-même, et qu'il s'évanouit dans ses pensées. Il se fait un prétendu mérite de son abondance, il se persuade que tout lui est dû ; il ne veut dépendre de personne et veut que tout le monde dépende de lui ; il se glorifie du grand nombre de ses amis, et il ne sait pas que ces âmes basses que l'intérêt conduit et qui s'attachent à sa fortune, n'ont souvent qu'un fond de mépris et une secrète haine pour sa personne. Mais ce qui me surprend en lui et ce qui m'étonne, c'est que, flatté, comme il paraît l'être, de la multitude de ses courtisans, il ne cherche pas à en augmenter le nombre par des manières douces et gracieuses, et qu'il soit le plus souvent fâcheux, de difficile abord, d'humeur inégale, impatient, colère, rebutant les uns, choquant les autres, insupportable à tous.

Tels sont principalement les nouveaux favoris de la fortune, qui, nés dans la boue et dans l'obscurité, sont parvenus au comble des honneurs et des richesses. Cette pompe odieuse qui les environne et qui est assez souvent le fruit honteux des vexations et des rapines, ils la rendent encore plus odieuse par leurs

dédains orgueilleux pour les autres hommes. Ils ne parlent que de leurs biens, ils se vantent continuellement de leurs grandes richesses, eux qui devraient peut-être en rougir et se reprocher cent fois le jour les bassesses et les crimes auxquels ils en sont redevables. Car combien de riches ne doivent qu'au larcin, à l'injustice, à l'infidélité de leurs pères, ou à leurs propres crimes, ce qui flatte si fort leur vanité ! Il n'y a guère de grandes fortunes subites qui soient pures et innocentes ; la probité seule conduit rarement à la fortune. Le fameux financier La Noue montrait à un seigneur une magnifique maison qu'il venait de faire bâtir. Après lui avoir fait parcourir plusieurs beaux appartements : « Voyez, lui dit-il, cet escalier dérobé. — Oui, repartit ce seigneur, il est comme tout le reste de la maison.»

A quelque haute fortune que vous soyez parvenu, n'en faites jamais l'objet de votre vanité. Les richesses, par leur éclat et par les avantages qu'elles procurent, attirent assez d'elles-mêmes les yeux de l'envie ; ne l'irritez point par votre ostentation : elle se plairait à lancer sur vous les traits piquants de la malignité. Ne vous laissez pas enivrer des faveurs de la fortune : montrez que vous avez la tête assez forte pour les soutenir. Dans votre prospérité soyez toujours modeste, et n'oubliez jamais votre premier état. Imitez le chancelier Bacon, un des plus grands hommes de l'Angleterre et le plus beau génie de son siècle. Il avait autant de modestie que de mérite. La reine Elisabeth, faisant la visite de ses provinces, voulut voir à Redgrave la maison de campagne qu'il avait fait bâtir avant sa fortune. L'ayant considérée, elle lui dit : « Votre maison est bien petite, monsieur le chancelier. — Madame, répondit Bacon,

ma maison est assez grande pour moi; mais c'est Votre Majesté qui m'a fait trop grand pour ma maison. »

On trouve aussi dans la vie de Sixte-Quint de beaux exemples de modestie. Tout le monde sait que de simple pâtre il devint religieux de Saint-François, général de son ordre, cardinal, et enfin pape. Jamais la fortune n'avait pris un homme si bas pour l'élever si haut. On vit sur le trône un souverain habile, un grand politique, un homme né pour commander les autres, et d'autant plus digne de son élévation, qu'il n'oublia jamais l'humilité de son premier état.

Une personne qui, dans son élévation, se rappelle l'obscurité de son origine, n'en est que plus estimable. On admire sa modestie, on applaudit à sa fortune dont elle se montre digne. Agathocle, fils d'un potier, ne s'enorgueillit ni de la dignité royale où il fut élevé, ni des grandes victoires qu'il remporta sur les Carthaginois. Placé sur le trône de Syracuse, il voulut toujours être servi en vaisselle de terre; et quand on lui en demandait la cause: « Je veux, répondit-il, que le souvenir de mon origine rabatte l'orgueil que le vain appareil de la royauté pourrait m'inspirer. »

L'empereur Maximin, qui, de simple berger étant parvenu à l'empire, fit mourir tous ceux qui avaient quelque connaissance de la bassesse de son extraction, ne réussit, par ce moyen aussi extravagant que barbare, qu'à la faire connaître davantage et à la rendre plus odieuse.

Telle est la sottise de notre orgueil, que tout ce qui nous environne, quoiqu'il n'ajoute pas la moindre parcelle à notre mérite, agrandit néanmoins

l'idée que nous avons de nous-même. Une belle maison, un habit plus riche qu'à l'ordinaire, un équipage de plus augmentent la bonne opinion qu'on avait de soi ; et si l'on n'y prend garde, on s'estime plus à cheval ou en carrosse, qu'à pied. « Mais, dit fort bien La Bruyère, tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage : on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi qui n'est qu'un fat. »

Si la fierté des airs et des manières ne peut convenir qu'à des sots, il n'en est pas de même de la fierté du cœur, qui est inspirée par la noblesse du sentiment ; elle est l'attribut des personnes de probité et d'honneur. C'est elle qui les empêche de rien faire de bas, de honteux et de déshonorant. Elle venge aussi quelquefois noblement le mérite des outrages du riche insolent qui ose l'insulter, ou des mépris de l'homme heureux qui s'oublie. Denis le Tyran demandait d'un ton railleur à un sage de sa cour, pourquoi on voyait les philosophes chez les grands, et qu'on ne voyait pas les grands chez les philosophes : « C'est, répondit-il, parce que les médecins vont chez les malades. »

C'est un grand ridicule de se louer soi-même. L'homme sage et judicieux ne donnera point dans cette fatuité. Celui qui a du mérite n'en parle pas, il laisse aux autres le soin de le publier. « Qu'un autre vous loue, dit Salomon, et non votre bouche ; que ce soit un étranger, et non vos propres lèvres. »

C'est ce que pratiquait la célèbre Mme Dacier. Elle avait cette estimable modestie qui pare le savoir et

qui l'accompagne si rarement. Sa réserve était si grande, que jamais elle ne faisait paraître dans ses conversations l'avantage qu'elle pouvait avoir de ce côté-là sur la plupart de ceux avec qui elle s'entretenait. Ceux qui ne la connaissaient point ne pouvaient découvrir en elle qu'une femme ordinaire, et n'avaient garde de soupçonner la profondeur de son érudition. On rapporte de cette dame un trait qui lui fait infiniment honneur. Les savants du Nord qui voyagent ont grand soin de visiter dans tous les pays les personnes qui se sont distinguées dans les lettres, comme pour rendre un hommage glorieux à leur mérite et à leur réputation. Ils portent avec eux un livre où ils les prient de mettre leur nom avec une sentence. Un savant allemand, qui connaissait Mme Dacier par ses ouvrages, étant à Paris, vint lui rendre visite, et lui présenta son livre pour y mettre son nom et une sentence. Elle vit dans ce livre les noms des plus savants hommes de l'Europe; elle en fut effrayée, et dit qu'elle rougirait de mettre le sien parmi tant de gens illustres. L'Allemand ne se rebuta pas; plus elle se défendait, plus il la pressait; il revint plusieurs fois à la charge. Enfin, vaincue par ses instances, elle prit la plume, et mit son nom avec ce mot de Sophocle : *Le silence est l'ornement des femmes*. L'étranger, surpris de ce trait qui marquait si parfaitement son caractère, demeura dans l'admiration.

Rien ne fait plus de tort à une personne qui a du mérite d'ailleurs, que d'être vaine. Celui qui pense qu'il est sage ne le sera pas longtemps; s'il le dit, il ne l'est déjà plus; peut-être ne l'a-t-il jamais été. On perd toujours à se louer, et l'on persuade ordinairement le contraire de ce qu'on se propose. Les

personnes qui se vantent cherchent, si l'on peut s'exprimer ainsi, à semer l'estime, et ne recueillent que le mépris. Un jeune homme se vantait d'avoir en peu de temps appris beaucoup de choses, et d'avoir dépensé mille écus pour payer ses maîtres. Quelqu'un de ceux qui étaient présents, lui répondit : « Si vous trouvez cent écus de tout ce que vous avez appris, je vous conseille de les prendre sans hésiter. »

Pour être applaudi de ce qu'on fait, il ne faut pas trop s'en applaudir soi-même. Le vrai moyen de n'avoir l'approbation de personne, c'est de la mendier par nos paroles ou par nos regards. La vanité rend toujours odieux, et si elle n'est pas jointe au mérite, elle rend de plus ridicule.

Évitez avec soin de parler de vous-même, et si la politesse des autres vous force de répéter quelque événement dont le détail vous fait honneur, soyez bien court, et parlez-en avec une modestie infinie. Une dame demandait au comte Maurice de Nassau, célèbre par le grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Espagnols, quel était le plus grand capitaine de son siècle. La modestie de ce prince ne lui permit pas de se nommer; l'amour de la gloire et cette noble estime de soi-même qu'a un grand homme qui ne peut s'ignorer, lui défendaient de céder à aucun autre. Il répondit : « Madame, le marquis de Spinola est le second. » C'était le général des armées d'Espagne dans les Pays-Bas, et le plus grand homme de guerre de son temps s'il n'avait pas eu en tête le comte Maurice, contre lequel néanmoins il se soutint avec gloire.

Cette manière de se louer, en louant son rival, est fort adroite, elle blesse beaucoup moins que la

vanité toute nue ou la modestie affectée de ces faux humbles qui, aimant à se louer et n'osant le faire ouvertement, emploient l'artifice usé de dire du mal d'eux-mêmes. La vanité perce à travers les voiles dont ils veulent la couvrir, et ils ne gagnent par cette hypocrisie qu'un redoublement de mépris.

En général, à moins que ce ne soit par le sentiment de l'humilité chrétienne, évitez autant de vous blâmer que de vous louer; observez la sage maxime d'Aristote, qui disait souvent qu'il ne faut parler de soi ni en bien ni en mal, parce qu'il y a ordinairement de la vanité à se louer et de la folie à se blâmer. Dire, sans une juste raison, du bien de nous-même, c'est fatuité; en dire du mal, c'est inutilité : assez d'autres s'en chargeront et s'en acquitteront mieux que nous.

Les Hollandais parurent oublier cette belle maxime dans les succès militaires qu'ils obtinrent à l'occasion de la succession d'Espagne. L'abbé de Polignac, un des négociateurs de la paix, indigné de la hauteur avec laquelle ils le traitaient aux conférences de Gertruidenberg, leur dit : « Messieurs, vous parlez bien comme des gens qui ne sont pas accoutumés à vaincre. »

Cet abbé, qui possédait au suprême degré le talent de la négociation, donna lui-même un bel exemple de la modestie qu'on doit avoir dans les bons succès. Louis XIV l'ayant nommé auditeur de rote, il partit pour Rome en cette qualité. Le cardinal de la Trémouille y était alors chargé d'une négociation importante; il manda au roi qu'il ne pouvait réussir sans le secours de l'abbé de Polignac. Le roi le nomma pour adjoint, et il obtint tout du pape.

Le cardinal écrivit au roi comment la chose s'était passée ; l'auditeur de rote assura au prince que le succès de la négociation était uniquement dû au cardinal. Le roi, étonné et charmé tout ensemble d'un procédé si noble et si rare de la part de ces deux ministres, ne différa pas un moment à en instruire toute la cour. Ce prince, satisfait des services et du mérite de l'abbé de Polignac, lui obtint dans la suite le chapeau de cardinal.

La modestie de Turenne dans le succès était encore plus admirable, parce qu'elle allait jusqu'au sublime. Il n'avait été vaincu que dans un combat où il ne commandait même qu'en second. Cependant, quand il avait remporté quelque victoire, et qu'on l'en félicitait en lui disant qu'il était toujours victorieux : « Vous avez sans doute oublié, répondait-il, que j'ai été battu à Mariendal. »

Mais personne ne porta peut-être jamais plus loin la simplicité de la modestie que le célèbre Catinat, un des grands généraux de Louis XIV. En envoyant à la cour la relation de la bataille de Staffarde, qu'il venait de gagner, tous les colonels y étaient nommés, et le roi, au rapport du général, avait à chacun d'eux une obligation particulière. La cour n'apprit les propres exploits de Catinat que par des lettres particulières. On sut que son cheval avait été tué sous lui, qu'il avait reçu plusieurs coups dans ses habits et une contusion au bras gauche. Il était si peu question du général dans sa relation, qu'une personne qui en avait écouté la lecture demanda : « M. de Catinat était-il à cette bataille ? »

On a vu encore dans le même siècle, mais dans un autre genre, un rare exemple de cette modestie de sentiments qui caractérise une âme supérieure.

Le père Sébastien, cet excellent mécanicien dont nous avons déjà parlé, avait enrichi les manufactures de plusieurs belles découvertes, et il avait inventé ces tableaux mouvants qui firent l'admiration de la cour. Il reçut la visite du duc de Lorraine, de Pierre le Grand, et de plusieurs autres princes. Mais la réputation dont il jouissait, et qui était répandue dans toute l'Europe, ne le changea point; et le grand Condé disait de lui qu'il était aussi simple que ses machines. Tel était aussi le père Mabillon, savant bénédictin. Sa modestie était encore plus grande que sa science, qui pourtant était immense. M. le Tellier, archevêque de Reims, dit à Louis XIV, en le lui présentant: « Sire, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté le religieux le plus savant et le plus humble de votre royaume. »

La modestie est toujours inséparable du vrai mérite et ne se trouve guère qu'avec lui. Les singes des grands hommes affichent la modestie, parce qu'ils ont ouï dire qu'elle rehaussait la gloire. Ils sont humbles et modestes par orgueil. Mais leur vanité se trahit elle-même par la joie qui se répand sur leur visage, le témoignage des yeux dément celui des lèvres. La vraie modestie est dans le cœur encore plus que dans les paroles. Elle doit en quelque sorte nous faire ignorer nos avantages et s'ignorer elle-même.

Ce n'est pas seulement la religion qui nous défend de nous attribuer la gloire de nos succès, d'en être vain et orgueilleux; la raison nous tient le même langage. Elle nous dit qu'il y a des héros de fortune encore plus que de mérite, qu'il y a peu de grands événements qui soient dus à la prudence ou à l'habileté des hommes, et que c'est presque tou-

jours le concours des circonstances qui fait le succès ou le défaut de réussite des grandes actions.

L'homme modeste, au milieu des plus grands applaudissements, se dit à lui-même ce qu'un héraut répétait de temps en temps au vainqueur dans la marche de son triomphe : « Souvenez-vous que vous êtes homme. » Comme s'il eût dit : « Souvenez-vous que cette gloire qui vous environne et qui brille à vos yeux avec tant d'éclat s'évanouira comme un songe. » Ces titres magnifiques dont on vous honore sont vains : avec eux vous passerez, et vous disparaîtrez comme eux.

Il n'y a point de vice qu'il nous importe plus de tenir caché que l'orgueil, parce qu'il n'en est point qui nous rende plus odieux. On méprise ceux qui s'enivrent de leur bonheur et qui s'oublient. La fierté qu'ils affectent les expose au ridicule, et fait croire qu'ils sont au-dessous de leur fortune, puisqu'ils savent si peu la soutenir. Leur modération au milieu des succès les ferait paraître plus grands que les faits qui les élèvent, et sans rien perdre de leur gloire, ils auraient encore celle de la modestie.

La modestie donne un nouvel éclat à la grandeur. On s'empresse de lui rendre ce qu'elle veut s'ôter à elle-même. Elle force les autres hommes à voir sans jalousie sa gloire et ses avantages. La hauteur et la fierté ne font au contraire qu'augmenter le nombre des ennemis et des jaloux, qui triomphent avec un mépris insultant quand ce colosse de grandeur vient à tomber, comme il arrive souvent. C'est ce qui a fait dire à un ancien que ceux-là nous donnent un bon conseil qui nous avertissent que plus nous sommes élevés au-dessus des autres, plus nous devons être humbles et modestes.

V.

Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne.
Ne faites rejaillir vos peines sur personne.

Les sujets de chagrin sont si fréquents dans le cours de la vie, qu'on ne peut guère se flatter de les éviter tous : il n'est permis qu'à un fou de croire qu'il n'en aura jamais. Quand on est jeune encore et sans expérience, on ne marche que sur des fleurs; tout rit, tout est beau. On se persuade que ce bonheur durera toujours; mais une si douce erreur ne séduit pas longtemps. Bientôt on se trouve en butte à la dureté, à la trahison, aux faux jugements, à l'iniquité ou à la bizarrerie des hommes, et à tous les événements fâcheux dont notre triste vie a tant de peine à se défendre.

Il est donc à propos de s'y préparer de bonne heure. Amassez dès la jeunesse assez de bon esprit, assez de vertu pour pouvoir un jour vous familiariser avec la patience. Le temps viendra où vous en aurez besoin. Si jamais l'injustice renverse vos projets, empoisonne votre conduite, vous préfère d'indignes concurrents; si elle vous enlève une partie de vos biens; si elle attente à votre réputation, à votre honneur, vous vous saurez bon gré d'avoir médité d'avance sur l'injustice des hommes : les coups prévus blessent moins.

On est, il est vrai, exposé à des revers si étonnants et si fâcheux, que le philosophe et le sage, en pareil cas, sentent ébranler, comme malgré eux, tous les fondements de leur sagesse. Mais ce qui

n'est pas moins vrai, c'est que, si nous avons appris à ne compter sur rien, si nous sommes bien convaincus que la probité et la bonne foi ne sont plus les vertus favorites des hommes, si nous savons nous attendre à tout événement, si nous nous préparons par avance à ce qu'on appelle les jeux ordinaires de la fortune et aux amertumes de la vie, nous ne serons pas abattus au moindre souffle de l'adversité; dans les plus grands malheurs même nous ne nous croirons pas si malheureux, et dès lors nous le serons moins.

La calomnie vous attaque-t-elle dans ce que vous avez de plus cher, en répandant son venin sur votre réputation et en s'efforçant d'en ternir l'éclat, recourez à la résignation, armez-vous d'une patience courageuse; c'est le remède le plus sûr contre la calomnie. Le temps tôt ou tard découvrira la vérité. En attendant ce moment marqué par la Providence, quand le monde entier serait déchaîné contre vous, n'avez-vous pas une ressource bien consolante dans le témoignage de votre conscience?

Quand on parlait mal de Socrate, il disait: « Si le mal qu'on dit de moi est vrai, cela servira à me corriger; s'il ne l'est pas, cela ne me regarde point, car ce n'est pas de moi qu'on parle. » Sa femme se plaignant de ce qu'il avait été injustement condamné à mort: « Voudriez-vous, lui répondit-il, que ce fût avec justice? »

Jules César et Auguste, dit Tacite, souffrirent, sans en témoigner de l'émotion, les poésies insolentes et calomnieuses de Bibaculus et de Catulle, et ne daignèrent pas s'abaisser jusqu'à prendre le soin de les supprimer. Et certes, ajoute ce judicieux historien, j'aurais de la peine à dire ce qu'ils firent

éclater davantage en cela, ou leur grande modération ou leur profonde sagesse; car si l'on méprise ces sortes de choses, elles tombent dans l'oubli et s'anéantissent; mais si on les relève et qu'on s'en pique, c'est paraître en avouer la vérité.

La perte des biens est, après celle de la réputation, une des plus rudes épreuves. Peu de personnes savent recevoir des coups de cette nature sans murmurer contre la Providence, sans se livrer au chagrin et quelquefois au désespoir. Ceux à qui ce malheur arrive sont inconsolables; leur perte est sans cesse devant leurs yeux, sans considérer que des biens si fragiles ne devraient pas leur être si chers, ni les attacher si fort. Sannazar, excellent poëte latin, eut cette faiblesse : le comte de Nassau, général des troupes de l'empereur en Italie, ayant pillé sa maison de campagne, il en eut un tel chagrin, qu'il contracta une maladie dont il mourut. C'est une grande folie de se laisser mourir pour des biens mille fois moins précieux que la vie. Mais la plupart des hommes y sont si attachés, qu'il n'y a qu'un grand fonds de raison ou de religion qui puisse en faire supporter la perte avec fermeté.

M. de Valincourt, ayant perdu sa bibliothèque dans l'incendie qui consuma sa belle maison de Saint-Cloud, répondit à ceux qui cherchaient à le consoler de ce malheur : « J'aurais bien mal profité de mes livres, si je n'avais pas appris à savoir m'en passer. »

On sait avec quels sentiments héroïques de la résignation la plus soumise le saint homme Job apprit la perte de tous ses biens. Tandis que le bras de Dieu s'appesantissait sur lui, il bénissait le bras qui le frappait. Plein de reconnaissance pour les biens

qu'il avait reçus, il les rendit sans murmure au maître souverain qui les lui redemandait. On put lui enlever ses trésors ; mais il en était un plus cher que tous les autres qu'on ne lui enleva point, le respect et la soumission qu'il devait à son Dieu.

Ne croyez pas être souverainement malheureux lorsque vous éprouverez comme lui plusieurs revers. Combien dans le monde de millions d'hommes cent fois plus malheureux et plus à plaindre que vous ! Mais tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours. Il nous semble que personne n'éprouvera jamais une disgrâce telle que la nôtre. Cette idée même de singularité dans nos malheurs nous plaît, parce qu'elle autorise nos murmures. Nous voudrions que tous les hommes ne pensassent qu'à nos peines, comme si nous étions les seuls malheureux sur la terre.

Nous voulons ne rien souffrir : mais le bonheur parfait est-il donc destiné à des êtres imparfaits ? Darius, roi de Perse, ayant perdu la plus chérie de ses femmes, en était inconsolable. Démocrite lui promit de la ressusciter s'il pouvait trouver dans ses États trois personnes qui n'eussent jamais eu aucun sujet d'affliction. Après une recherche exacte, on reconnut qu'il était impossible de trouver ces trois hommes heureux. Cette réflexion consola le monarque.

Nous ne devons pas nous attendre en cette vie à une félicité durable et complète. Ce monde n'est le paradis terrestre que pour un petit nombre de personnes, qui paieront peut-être bien cher un jour les délices d'un bonheur dont ils ont si peu de temps à jouir. C'est un grand malheur de n'être jamais malheureux. Une prospérité constante corrompt, amol-

lit, remplit d'orgueil. Philippe, roi de Macédoine, ayant reçu trois bonnes nouvelles en un jour, s'écria : « O fortune, envoie-moi quelque petit malheur pour interrompre un bonheur si continu ! »

Si la perte qui fait le sujet de votre chagrin vient de quelque accident que votre prudence n'a pu ni prévenir ni parer, supportez-la avec résignation. Un homme, ayant perdu la vue par un accident, n'en parut pas plus triste ; il disait au contraire plaisamment pour se consoler : « Auparavant j'allais seul, et maintenant j'irai toujours en compagnie. »

Si l'accident peut se réparer et qu'il reste encore quelque place à l'espérance, fortifiez-la par la pensée d'un avenir plus heureux. Souvent les affaires qui paraissent prendre un tour peu favorable, avec le temps deviennent avantageuses. Un mal peut amener un bien.

Fais tête au malheur qui t'opprime ;
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air siffle, une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête ;
Demain tu seras dans le port.

J.-B. Rousseau.

« Ne renoncez jamais au bonheur, dit le poëte Sadi : les sources du bien et du mal sont cachées, et nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie. O homme dans le malheur, sois patient, et espère ! » L'espérance est la plus grande consolation des malheureux. Elle tarit les larmes, elle donne du courage, de la patience, de la joie. Saint Charles Borromée, qui n'était pas encore bien rétabli d'une longue maladie, fut obligé d'aller à Rome pour l'élection d'un pape. Il partit en litière avec toutes les provisions de remèdes que ses mé-

decins lui avaient prescrits. Lorsqu'il fut près de Bologne, le mulet qui était chargé de ces drogues se laissa tomber en passant une rivière. Tous les pots furent cassés, et le reste des remèdes fut emporté par le courant de l'eau. Le saint cardinal, loin de s'en fâcher, n'en fit que rire; et, sans permettre qu'on retournât en chercher d'autres, il dit gaiement que cet accident était un heureux présage qu'il n'en aurait plus besoin.

Avant qu'un malheur arrive, détournez-le, s'il est possible; usez de prudence et de précaution. Mais quand il est arrivé, il faut s'en faire une raison et l'oublier le plus tôt qu'on peut.

Philippe II, roi d'Espagne, ayant mis en mer une flotte de soixante vaisseaux et de dix mille hommes dirigée contre l'Angleterre, elle fut entièrement détruite par la tempête et par l'habileté des Anglais. Toute l'Espagne en fut dans la plus grande consternation. Le roi seul apprit cette perte sans changer de visage. Il écrivait quelques lettres lorsque le courrier entra pour lui apprendre ces tristes nouvelles. « Je n'avais point cru, lui répondit-il, ma flotte capable de vaincre la violence des vents et la fureur de la mer; mais je remercie Dieu de m'avoir donné assez de pouvoir et de force pour remettre en mer une flotte aussi puissante. » Ensuite il reprit la plume et se remit à écrire avec la même tranquillité qu'auparavant.

Si la mort vous enlève quelqu'un de vos proches, n'affectez pas une stoïque insensibilité. Donnez un libre cours à votre juste douleur, mais n'oubliez pas le sage conseil que vous donne l'Ecclésiastique. « Mon fils, dit-il, répandez vos larmes sur un mort, et pleurez comme celui qui a reçu une blessure très-

sensible. Rendez-lui les devoirs de la sépulture. Mais ne soyez pas inconsolable dans votre affliction, car l'excès de tristesse conduit à la mort, et l'abattement du cœur fait baisser la tête. N'abandonnez pas votre cœur à la douleur, et songez qu'en vous affligeant vous ne faites aucun bien au mort, mais que vous vous faites à vous-même un très-grand mal. »

On représentait à un jeune prince qu'il ne lui convenait pas de pleurer la mort de son précepteur. « Hélas ! répondit-il, ce n'est pas moi, c'est la nature qui pleure ! pleurer avec sujet n'est pas une faiblesse, mais se consoler facilement en est une. »

Je ne vous dirai donc pas, comme quelques-uns, qu'il faut vous consoler de votre perte, parce qu'elle est sans remède. C'est une pitoyable consolation : comme si l'on ne devait pas s'affliger du mal parce qu'il ne guérira point, ou qu'un malheur pût cesser de l'être parce qu'il doit durer toujours. Il faut se contraindre pour ne pas nuire à la société en lui faisant porter continuellement des peines dont elle n'est pas la cause. Quoique la contrainte ne soit pas un soulagement, on s'y accoutume comme à mille autres choses désagréables ; et certainement c'est être vertueux que d'être capable de tels efforts.

Nous n'exigeons donc pas que vous soyez insensible : ce serait demander trop à la nature ; mais, après les premiers jours accordés à la douleur, quittez la solitude, courez à vos amis et aux distractions les plus propres à dissiper le fantôme affligeant qui vous poursuit. N'y a-t-il pas plus de sagesse à tâcher de s'y soustraire qu'à s'y livrer ? L'affliction trop longue n'est plus vertu, c'est hypocrisie ou faiblesse.

Saint Louis ne parut jamais plus digne d'admiration que dans les fers : ayant tout perdu à la bataille de la Massoure jusqu'à sa liberté, il sut être prisonnier en roi et en roi très-chrétien. On le vit dans sa prison s'acquitter de ses exercices ordinaires de piété avec la même tranquillité que s'il eût été dans son palais. Il refusait avec fermeté tout ce qu'il croyait être contre son honneur ou contre sa conscience. Sa grandeur d'âme étonna ses ennemis mêmes : remplis d'admiration pour sa vertu et pour son courage, ils furent sur le point de le choisir pour leur roi.

Tel est l'ascendant de la vraie vertu ; jamais plus grande que quand elle est malheureuse, elle force ses ennemis mêmes à être les admirateurs de sa constance.

Un homme plus grand que ses malheurs fait voir qu'il ne les méritait pas. Voulez-vous connaître le caractère d'un homme, attendez qu'il lui arrive quelque disgrâce : vous verrez bientôt toute sa grandeur ou toute sa faiblesse.

De tous les chagrins auxquels nous sommes en butte, il n'en est point de plus amers que ceux qui nous viennent des personnes de qui nous devions le moins les attendre. Plus la main qui nous frappe est chère, plus le coup est sensible ; et tel est le malheur de la condition humaine, que ce qui devrait nous procurer les plus grandes douceurs de la vie est souvent la source de nos chagrins les plus cuisants. Dans tous les cas, si vous avez vraiment de la vertu et un bon esprit, opposez l'égalité d'humeur à la bizarrerie, la douceur à la brutalité, de grands sentiments aux indignes procédés. Songez qu'il vaut mieux souffrir le mal que de le faire. Si

vous ne souffrez que par le fait des autres, vous n'êtes pas le plus à plaindre; si vous y avez donné sujet, le châtiment vous était nécessaire pour vous faire sentir votre faute et vous rendre plus attentif.

Consolez-vous par toutes ces réflexions, mais surtout ne soyez pas ingénieux à vous grossir vos maux. Ne vous faites point de peines d'imagination. On voit des gens toujours chagrins qui n'en ont pas le moindre sujet. Ils auraient, au contraire, toutes les raisons du monde de se croire heureux : santé, fortune, honneurs, tout semble se réunir pour contribuer à leur félicité. Cependant, à les entendre, on dirait que tout leur manque. Ce ne sont que murmures, que réflexions inquiètes, que frayeurs extravagantes. Ils ne savent pas jouir de leur bonheur. Une prudence meurtrière empoisonne toute leur vie, et la crainte des malheurs qui peut-être ne leur arriveront jamais, est pour eux un malheur réel. C'est ce qui a fait dire à un poëte connu par ses vers ingénieux et délicats :

Par la grâce du ciel ils ne sont pas venus,
Ces maux dont vous craigniez les rigueurs inhumaines ;
Mais qu'ils vous ont coûté de peines,
Ces maux que vous n'avez point eus!

Je sais qu'il se trouve souvent dans la vie des jours où, livrés à la mélancolie sans en savoir la cause, nous sommes vraiment à charge à nous-même. Dès que vous sentirez naître en vous cette mauvaise disposition, faites tous vos efforts pour la surmonter, ou du moins pour l'empêcher de paraître au dehors. Ne soyez jamais plus doux, plus affable, plus poli, plus obligeant, que quand vous sentirez que l'humeur domine en vous et cherche à l'emporter.

La religion est aussi alors d'un merveilleux se-

cours. Elle affaiblit les atteintes de cette noire vapeur qui offusque involontairement l'esprit, en apprenant à se supporter soi-même dans ses inégalités intérieures avec la même patience qu'elle veut qu'on supporte les autres. Cet esprit de douceur qu'elle répand dans tout le caractère, fait jouir l'âme d'un repos et d'une paix que rien ne peut troubler.

Mais j'admets que les causes de vos chagrins soient justes et légitimes, car enfin il n'y en a que trop souvent de telles; devez-vous donc pour cela y succomber? C'est un mal, il est vrai, mais qui, si vous le voulez, peut devenir pour vous un bien.

L'adversité est un des plus sûrs moyens que Dieu emploie pour nous rappeler de nos égarements. Parlez à presque tous les hommes de renoncer à des passions qu'ils chérissent, ils vous regarderont comme un censeur importun. Les remontrances les plus touchantes, les menaces les plus terribles des jugements de Dieu ne feront qu'une faible impression. Mais vient-on à être atteint des traits de l'adversité, le charme disparaît, et l'on voit les objets d'un tout autre œil. Consumé par une fièvre lente, déchu du rang où l'on était monté, trahi par d'infidèles amis, dépouillé de ses biens, on reconnaît que ce corps paré avec tant de luxe et nourri avec tant de délicatesse, ce teint si brillant dont on avait été si idolâtre, n'était qu'une fleur passagère; que ces grandeurs humaines dont on avait été si épris n'étaient que néant, et que tout ce qui avait le plus flatté nos espérances n'était que mensonge et vanité. L'adversité nous détrompe et nous instruit. Éclairés du flambeau de la religion, nous découvrons, dans les afflictions qui nous arrivent, la peine du péché,

l'exécution des arrêts d'une justice infiniment sage, de salutaires amertumes répandues sur les objets de nos affections, pour en détacher notre cœur et l'attirer vers des biens plus solides.

Aussi l'Évangile, ce livre divin qui doit être la règle de nos sentiments et de notre conduite, appelle-t-il heureux ceux qui souffrent, ceux qui sont calomniés et persécutés pour la justice. Que n'a pas souffert Jésus-Christ lui-même, notre législateur et notre maître! Dans le dessein qu'il a eu de nous servir de modèle et de guide pour nous rendre heureux, eût-il choisi les souffrances et nous eût-il fait un précepte de porter la croix après lui, si les souffrances n'étaient pas la vraie route du bonheur?

Cependant vous vous croyez le plus malheureux des hommes et le plus à plaindre, vous poussez de honteux soupirs, vous éclatez en plaintes, vous répandez des torrents de larmes sur votre malheureux sort. Ingrat, arrêtez ces larmes indignes et excessives, elles font injure à Dieu. En vous plaignant de vos maux, vous vous plaignez de ce qu'il vous donne une des preuves les plus certaines de son amour. « Parce que vous étiez agréable à Dieu, dit l'ange à Tobie, il a été nécessaire que vous fussiez éprouvé par la tribulation. »

Ce n'est pas que je condamne absolument vos soupirs; je ne prétends pas que vous soyez de bronze, ni que vous ressembliez à ces philosophes orgueilleux qui, se faisant gloire d'être insensibles, voulaient fonder leur farouche vertu sur les ruines de l'humanité. Versez des larmes, j'y consens; mais versez-les en chrétien, versez-les dans le sein de Dieu. Alors elles adouciront vos amertumes, elles

calmeront vos douleurs, et peut-être, ainsi qu'on l'a vu dans les apôtres et dans plusieurs autres saints, viendront-elles même jusqu'à vous rendre heureux dans vos peines.

Il faudrait pour cela souffrir avec patience et avec soumission! mais que faites-vous? Au lieu d'acquiescer humblement, de vous courber avec respect sous la main qui vous frappe, de recevoir avec résignation ce qu'il faudra toujours malgré vous que vous receviez, vous souffrez souvent avec une opiniâtre résistance aux ordres du Ciel, avec un orgueil qui, tout abattu qu'il est sous la main de Dieu, fait effort pour se soulever contre lui. Vous souffrez sans aucun repentir, sans entrer dans les vues de miséricorde et de salut que Dieu se propose en vous châtiant.

Que des accidents ou l'injustice des hommes viennent donc renverser votre fortune, que des traits calomnieux attaquent votre réputation, que des maladies longues et violentes vous fassent ressentir leurs atteintes, que la mort impitoyable vienne moissonner vos plus chères espérances ou vous enlever votre plus solide appui : victime des miséricordieuses rigueurs du Ciel, ranimez votre courage et fortifiez-le par les motifs de la religion que nous venons de vous exposer, motifs infiniment supérieurs à tous ceux que la raison et la sagesse humaine pourraient donner. Celles-ci ne font le plus souvent que suspendre pour quelques moments la douleur sans la guérir : elles adoucissent les petits chagrins et laissent aux grandes peines toute leur amertume. La religion seule peut nous consoler véritablement dans tous nos chagrins, quelque grands qu'ils soient. Elle peut calmer toutes nos peines, adoucir toutes nos

afflictions, et rendre toute sa force à notre courage ébranlé par les malheurs les plus accablants.

Quelle consolation plus douce que celle de la religion pour une personne malheureuse, en proie aux douleurs et aux misères de l'humanité ! et qui pourrait ne pas applaudir aux beaux sentiments d'un philosophe stoïcien? « C'est Dieu qui m'a formé, disait Epictète : puissé-je à mes derniers moments lui dire : O mon maître, ô mon père, tu as voulu que je souffrisse, j'ai souffert avec résignation ; tu as voulu que je fusse pauvre, j'ai embrassé la pauvreté ; tu m'as mis dans la bassesse, et je n'ai point voulu la grandeur ; tu veux que je meure, je t'adore en mourant. »

Ce héros de la patience païenne était esclave d'Epaphrodite, capitaine des gardes de Néron. Il prit un jour fantaisie à ce maître barbare de s'amuser à tordre la jambe à son esclave. Epictète, s'apercevant qu'il recommençait avec plus de force, lui dit en riant et sans s'émouvoir : « Si vous continuez, vous me casserez infailliblement la jambe. » Ce qui étant arrivé en effet : « Ne vous l'avais-je pas bien dit ? » reprit tranquillement Epictète. Celse le philosophe ayant opposé ce trait de modération aux chrétiens, en disant : « Votre Christ a-t-il rien fait de plus beau à sa mort ? — Oui, dit S. Augustin, il s'est tu. »

La religion seule nous fait recevoir tout ce qui peut nous arriver de plus fâcheux, avec une patience, une résignation, une joie même, que ne connut et ne donna jamais le superbe stoïcisme, lui qui, se roidissant contre le sentiment intérieur par la honte de paraître faible, cachait un désespoir réel sous une apparente tranquillité. Eh ! comment

en effet les infortunés auraient-ils trouvé des consolations dans un système qui accablait l'homme souffrant sous le joug insurmontable du destin, et ajoutait à ses afflictions la nécessité, plus affreuse encore, de cacher ses larmes? La religion chrétienne, bien différente de cette orgueilleuse philosophie, ne travestit pas la vertu sous de belles mais chimériques idées; elle ne se fait pas une fausse gloire de rendre insensible; mais elle soutient, elle anime par les plus grands exemples, par les plus consolantes promesses; et ce que le monde et la philosophie n'ont jamais vu, elle montre dans un chrétien affligé un homme heureux dans ses peines et dans ses souffrances. « Toutes mes tribulations, disait l'Apôtre, me remplissent d'une joie que je ne puis ni exprimer ni contenir. »

Qui que vous soyez qui souffrez, qui êtes en proie à l'affliction, à la douleur, au chagrin, jetez-vous de même dans les bras de la religion, et vous éprouverez les mêmes sentiments, la même consolation. Mais, quelque triste que puisse être votre état, gardez-vous surtout de fatiguer le public du détail de vos peines. Il n'y a que de l'orgueil ou de la puérilité à se plaindre continuellement de ses malheurs. N'en parlez qu'à vos amis les plus intimes et les plus capables de vous consoler; encore le seront-ils bien moins que Dieu. Si vous avez assez de force, ne confiez vos peines qu'à lui seul. Les hommes, pour l'ordinaire, méprisent les malheureux ou en sont peu touchés : on n'est guère sensible qu'à ses propres maux. Souvent la sensibilité qu'on nous témoigne n'est que sur les lèvres, ou n'est, comme celle des amis de Job, qu'une pitié orgueilleuse, plus cruelle à supporter que les plus grands malheurs.

Si ce sont des désordres et des chagrins domestiques, il est encore moins à propos de s'en plaindre. Ceux qui les souffrent doivent rougir d'en parler autant que ceux qui les font. On a toujours tort d'en instruire le public. Un mari qui essuyait souvent la mauvaise humeur de sa femme, ne lui opposait d'autres armes que le silence. Un de ses amis lui dit: « On voit bien que vous craignez votre femme. — Ce n'est point elle que je crains, reprit le mari, c'est l'éclat qui ferait son déshonneur et le mien. »

Ceux qui font souffrir les autres de leurs chagrins, sont d'autant plus injustes, que souvent ils ne doivent les imputer et les attribuer qu'à eux-mêmes. Ils se sont attiré par leur faute les maux qui leur arrivent; ils sont les premiers artisans de leurs peines. On les a insultés d'une manière violente, parce que peut-être ils ont pour tout le monde des fiertés et des hauteurs qui révoltent. Ils viennent de perdre un procès qui les ruine; c'est qu'ils l'ont eux-mêmes intenté, et que, par une cupidité aveugle ou par une haine obstinée, ils n'ont voulu se prêter à aucun accommodement. Ils ressentent dans tous leurs membres des douleurs aiguës et cruelles, parce que, déterminés à se livrer sans ménagement à tous leurs plaisirs, ils font des excès capables de ruiner le tempérament le plus fort. Puisqu'ils ne sont malheureux que par leur faute, n'y a-t-il donc pas autant de folie que d'injustice à s'en prendre aux autres et à vomir contre eux, comme il arrive souvent, tout le venin de leur mauvaise humeur?

Ne dites pas que votre mal est un de ceux dont on ne peut être guéri qu'en changeant de tempérament et de corps. Ce préjugé naît du découra-

gement auquel on se livre lorsqu'on a éprouvé la difficulté qu'il y a de contredire son amour-propre et ses passions. Mais il est faux qu'on ne parvienne pas à se corriger du défaut dont nous parlons ici, lorsque, sans se rebuter, on s'applique sincèrement à le faire. L'impossibilité qu'on prétexte n'est qu'un manque de courage, une lâche faiblesse qui nous fait céder à l'humeur, parce qu'il en coûterait d'abord un peu pour se roidir contre elle et la vaincre. Mais en voulant s'épargner une courte peine qui ferait bientôt triompher, on nourrit et l'on entretient des ennemis domestiques qui renaissent sans cesse et se multiplient parce qu'on n'a pas voulu les dompter. On s'abandonne à son naturel vicieux, on n'oppose rien au penchant, on se laisse maîtriser par l'humeur et on lui cède honteusement le domaine que devait avoir la raison.

VI.

Supportez les travers et les défauts d'autrui.
Soyez des malheureux le plus solide appui.

On est obligé de vivre avec toutes sortes de caractères, et c'en est un fort mauvais que de ne pouvoir supporter celui des autres.

Heureux ceux qui sont nés avec le moins d'imperfections! car nous en avons tous, et celui qui croit être sans folie n'est guère sage. Puisque chacun de nous a ses faiblesses et ses défauts, pourquoi refuserons-nous aux autres la même indulgence que nous attendons d'eux et dont nous avons également besoin? Mais l'amour-propre, qui nous donne tant

de complaisance pour nos défauts, nous rend ceux des autres insupportables.

Lynx envers nos pareils et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.

Un philosophe païen répétait souvent à ses disciples cette belle maxime : « Pardonnez tout aux autres, et ne vous pardonnez rien à vous-mêmes. » Quand on s'étudie bien et qu'on s'applique à se connaître, on se trouve si rempli de défauts, qu'on n'a pas de peine à excuser dans autrui ceux qui paraissent les moins excusables, à moins que par devoir on ne soit obligé de les corriger et de les punir. Encore l'homme sage et compatissant aux faiblesses de l'humanité le fait-il avec beaucoup de modération et de douceur, et il pardonne d'autant plus facilement, qu'il n'ignore pas qu'il a souvent lui-même besoin de pardon.

Mais que cette bonté indulgente est rare, et qu'il est difficile à la plupart des hommes d'être contents de quelqu'un ! Ils sont si remplis d'amour-propre, qu'ils ne sont guère satisfaits que d'eux-mêmes ; et telle est leur injustice, que ceux qui font le plus souffrir, sont presque toujours ceux qui veulent le moins souffrir des autres.

La sagesse doit nous découvrir nos défauts, et la charité doit couvrir à nos yeux ceux du prochain. Si nous ne pouvons nous empêcher de voir des défauts apparents, parce que ce serait manquer d'esprit, ne les voyons que pour ne pas en avoir de pareils, et jetons aussitôt les yeux sur nos propres faiblesses, afin d'apprendre à supporter les leurs.

Lorsque vous rencontrez des personnes qui vous déplaisent, cachez soigneusement votre aversion ; la faire sentir, ce serait manquer de bonté et de po-

litesse. Aimez les gens d'esprit, les sages, et les personnes aimables; mais souffrez les sots, les fous, et les fâcheux, puisqu'ils sont si communs. C'est une grande faiblesse que de souffrir impatiemment celles des autres.

Rire de ceux qui ont quelque difformité dans la figure, c'est une petitesse qu'on ne pardonne pas aux enfants. Ne devrait-il pas en être de même des défauts du caractère? Est-on moins à plaindre d'avoir le cœur gauche, l'esprit tortu, l'humeur fâcheuse, que d'être boiteux et bossu? Il est vrai qu'on ne peut ni s'allonger la jambe, ni se redresser la taille, et qu'on peut corriger les défauts du caractère. Mais on doit convenir que la chose est difficile; et la peine que les hommes ont à se corriger n'est-elle pas un accroissement de leurs défauts qui demande de notre part un redoublement d'indulgence?

Cette vertu est absolument nécessaire quand on veut vivre avec les hommes; mais elle est d'un usage bien plus indispensable et plus fréquent entre les proches et les personnes qui demeurent ensemble. Socrate, dont on a déjà vu l'étonnante modération à l'égard de ses ennemis, peut encore servir ici de modèle. Sans sortir de chez lui, il trouva de quoi exercer sa patience. Il avait une femme d'une humeur bizarre, emportée, violente. Il la connaissait telle, et il disait qu'il l'avait choisie exprès, parce que, s'il venait à bout de supporter ses brusqueries, il n'y aurait personne avec qui il ne pût vivre. Elle lui faisait toutes sortes d'outrages et d'avanies. Dans un accès de colère elle lui arrachait son manteau en pleine rue, et même un jour, après lui avoir dit toutes les injures que la fureur peut suggérer à une

femme de ce caractère, elle lui jeta un pot d'eau sur la tête. Il ne s'en émut pas, et dit seulement qu'il fallait bien que le tonnerre fût suivi de la pluie.

La douceur, la patience, l'indulgence pour les défauts de leurs époux n'est pas moins nécessaire aux femmes, et peut-être même l'est-elle encore davantage. Vincentine Lomelin, cette illustre Génoise, fondatrice des Annonciades-Célestes, dont nous avons déjà loué ailleurs la charité bienfaisante, était mariée avec Étienne Centurion, gentilhomme de Gênes; elle trouva, dit l'historien de sa vie, au commencement de son mariage, plus d'épines que de roses. Quoique son mari eût beaucoup d'estime et d'affection pour elle, il ne la fit pas moins souffrir, parce qu'il était naturellement prompt et colère, difficile à contenter, trouvant à redire à tout ce qu'elle disait ou faisait, et souvent sans aucun sujet, ainsi qu'il l'avouait lui-même. Elle lui opposa une patience, une douceur, une complaisance, qui le firent enfin rougir de ses humeurs et de ses brusqueries. Bientôt le calme et la paix succédèrent aux tempêtes et aux querelles. Chérie et respectée de son époux, elle eut encore le bonheur de le voir, comme elle, se donner tout entier à Dieu, et partager ses bonnes œuvres et ses pieux exercices.

Si les époux doivent supporter mutuellement leurs défauts et leurs mauvaises humeurs, à combien plus forte raison les enfants doivent-ils supporter ceux de leurs parents et avoir en quelque sorte un respect aveugle pour eux, lors même qu'ils en ont le plus à souffrir. Un Grec maltraitait son fils, parce que, disait-il, il n'avait rien appris à l'école de Zénon. Le fils, qui souffrait ce mauvais traitement sans murmurer, lui répondit: « Mon père, n'ai-je pas beau-

coup profité, puisque j'ai appris à souffrir avec patience? »

Ce que les enfants doivent faire pour leurs parents, nous devons dans une certaine proportion le faire les uns pour les autres. C'est le moyen de rendre le commerce de la vie plus agréable et plus doux. Notre ménagement pour les autres nous en attirera de leur part. Notre indulgence à supporter les défauts d'autrui nous rendra nous-même plus supportable, elle rendra nos liaisons plus constantes, et l'accomplissement de nos devoirs plus gracieux et plus facile.

La patience, cette vertu si nécessaire, et que nous perdons si souvent pour rien, s'acquerra par l'exercice, et nous procurera les plus doux fruits. Non-seulement elle nous fera aimer des autres, mais aussi elle émoussera le sentiment des peines, au lieu que l'impatience les multiplie, les rend plus sensibles, et fait qu'on ne souffre jamais tant que lorsqu'on ne veut rien souffrir.

Dans la société, c'est la raison qui doit se plier la première; et puisque les fous font le plus grand nombre, les sages doivent leur céder dans les choses indifférentes et permises; c'est quelquefois le meilleur moyen de leur faire sentir et reconnaître leur folie. Le maréchal de la Ferté, voulant donner du chagrin à M. de Turenne, roua de coups un de ses gardes, qui ne manqua pas d'en porter ses plaintes à son maître. « Vous êtes un fripon et un coquin, lui dit M. de Turenne, M. de la Ferté ne vous eût pas frappé si vous ne l'aviez mérité. » Il le fit mener ensuite à M. de la Ferté, pour en faire telle justice qu'il souhaiterait. Le maréchal, qui par cette action ne put s'empêcher de reconnaître la prudence de M. de Tu-

renne, dit dans une espèce de dépit contre lui-même : « Morbleu! cet homme sera-t-il toujours sage, et moi toujours fou? »

C'est que M. de Turenne avait encore, dans une autre occasion, fait éclater sa modération et sa sagesse à l'égard du même maréchal. Un jour qu'il se préparait à attaquer les lignes d'une place assiégée, il trouva qu'il lui manquait quelques outils; et se souvenant que M. de la Ferté, qui commandait avec lui, en avait de superflus, il lui en envoya demander par un de ses gardes. Celui-ci revint fort troublé, rapportant plusieurs choses désagréables que ce maréchal lui avait dites, en refusant de donner des outils. M. de Turenne se tournant vers les officiers qui étaient auprès de lui : « Puisqu'il est en colère et de mauvaise humeur, dit-il, il faudra nous en passer et faire comme si nous les avions. » Il attaqua les lignes, les força, et eut toute la gloire du succès, qui ne le vengea pas moins de la jalousie du maréchal, que la modération qu'il avait fait paraître.

Les grands doivent aux petits et aux faibles l'appui de leur autorité et de leur puissance ; les riches doivent aux pauvres et aux malheureux l'appui de leur crédit et de leurs richesses. Nous avons déjà eu lieu de parler ailleurs de cette double obligation que la loi divine et naturelle leur impose; mais on ne saurait trop remettre sous les yeux les devoirs qu'on se plaît si souvent à oublier ou à méconnaître.

Le souverain maître des hommes a voulu qu'il y eût des grands et des petits, des hommes qui commandassent, des hommes qui obéissent, parce que la subordination est nécessaire au maintien de la

société, et qu'une indépendance totale serait une source continuelle d'usurpations et de meurtres. Mais il a tempéré cette inégalité si grande qui se trouve entre les conditions, en voulant que l'avantage que l'on a d'être au-dessus du commun des hommes ne fût qu'un engagement à être tout entier pour eux.

Si vous êtes né grand, que votre tendresse généreuse et bienfaisante soit l'asile de tous les malheureux. N'imitez pas ces grands et ces riches toujours fâcheux et chagrins, ou fiers et dédaigneux, qui n'opposent à leurs prières que des rebuts désespérants, quelquefois des reproches amers, comme si c'était un des priviléges de la fortune et de la grandeur de pouvoir impunément insulter aux petits et aux malheureux.

Ne croyez pas que ce soit vous avilir, que de regarder les affligés et de permettre qu'ils viennent pleurer devant vous. Pensez au contraire que le regard des grands sur les malheureux augmente leur gloire; que s'ils ont de la compassion et de la miséricorde, ils n'en seront que plus grands devant les hommes et surtout aux yeux de celui dont ils ont sur la terre l'honneur de tenir la place. « Servez de père aux orphelins, dit le Sage, et d'époux à leur mère, et vous serez comme le fils chéri du Très-Haut, qui aura pour vous plus de tendresse qu'une mère n'en a pour son fils. »

L'histoire de Portugal nous fournit un trait bien héroïque de l'amour qu'on doit avoir pour ses proches. En 1585, des troupes portugaises qui passaient dans les Indes firent naufrage. Une partie aborda dans le pays des Cafres, et l'autre se mit à la mer sur une barque construite des débris du vaisseau. Le pi-

lote, s'apercevant que le bâtiment était trop chargé, avertit le chef, Édouard de Mello, qu'on allait couler à fond si l'on ne jetait dans l'eau une douzaine de victimes. Le sort tomba entre autres sur un soldat qui avait aussi son frère dans la même barque. Celui qui avait échappé au sort était le plus jeune. Il tombe aux genoux de Mello et demande avec instance de prendre la place de son aîné. « Mon frère, dit-il, est plus capable que moi, il nourrit mon père, ma mère, mes sœurs ; s'ils le perdent, ils mourront tous de misère. Conservez leur vie en conservant la sienne, et faites-moi périr, moi qui ne puis leur être d'aucun secours. » Mello y consent et le fait jeter à la mer. Le jeune homme suit la barque pendant six heures; enfin il la rejoint. On le menace de le tuer s'il tente de s'y introduire; mais l'instinct de sa conservation l'emporte sur la menace, et il s'accroche au bâtiment. On voulut le frapper avec une épée ; il la saisit et la retint jusqu'à ce qu'il fût entré. Sa constance toucha tout le monde; on lui permit enfin de rester avec les autres, et il parvint ainsi à sauver sa vie et celle de son frère.

« Le véritable ami, dit l'Écriture, aime en tout temps, et le frère se connaît dans l'affliction. » Soyez le frère et l'ami de tous les malheureux qui ont besoin de votre secours, et qui l'implorent. Tâchez de leur faire par les autres le bien que vous ne pouvez faire par vous-même. C'est être bienfaisant et charitable que d'engager les personnes riches à l'être ; on participe à leur mérite, à leur gloire, on partage leur bonheur. La ville de Verdun ayant été ruinée par les guerres, et ses habitants réduits à la pauvreté la plus extrême, Didier, qui en était évêque, demanda des secours à Théodebert, roi d'Austrasie,

sous la domination duquel était cette ville. Ce prince lui envoya sept mille sous, somme considérable pour ce temps-là; elle fut distribuée aux marchands. Le commerce se ranima, et les fortunes des particuliers se relevèrent. L'évêque reporta la somme au roi, qui refusa de la reprendre, et dit à Didier ces belles paroles: « Nous sommes heureux tous deux, vous de m'avoir fourni l'occasion de secourir mes pauvres sujets, et moi, de ne l'avoir pas manquée. »

VII.

Reprenez sans aigreur; louez sans flatterie.
Ne méprisez personne, entendez raillerie.

Les paroles dures n'ont jamais corrigé personne; elles ne font qu'indisposer et irriter contre le remède. Souvent c'est moins la vérité qui blesse que la manière de la dire. Ne reprenez jamais que vous ne soyez bien assuré qu'on est en faute; dans le doute, il vaut mieux faire semblant d'ignorer. On fait injure et l'on offense, lorsqu'on reprend à tort: on s'expose à perdre le fruit des réprimandes les plus justes. Il faut faire celles-ci avec tous les ménagements que vous voudriez en pareil cas qu'on eût pour vous.

Adoucissez donc le plus qu'il vous est possible les réprimandes que vous êtes obligé de faire. Les meilleures sont celles qui sont assaisonnées d'éloges, ou qui sont données indirectement. Henri IV était bon et familier. Un gentilhomme de province, parlant un jour à ce monarque, abusait de la facilité du prince, et oubliait dans sa familiarité les égards

respectueux qu'il devait. Le roi, pour lui faire adroitement sentir sa faute, fit venir un de ses favoris, et lui parla avec beaucoup de liberté. Mais celui-ci ne s'oublia point, et plus le prince témoignait de familiarité, plus il était attentif et respectueux. Le gentilhomme sentit la faute qu'il avait faite; il se jeta aux pieds du roi et lui dit: « Sire, je demande pardon à Votre Majesté; je suis aussi confus de ma faute que sensible à la bonté avec laquelle vous avez bien voulu me la faire connaître. »

Cette manière douce et polie de reprendre sans que la personne même puisse s'en offenser, doit vous servir de modèle. Si vous êtes obligé de reprendre, faites-le, car il ne faut pas donner dans la molle indolence de certaines gens qui ne veulent faire de peine à personne, de peur de se faire la moindre peine à eux-mêmes; mais reprenez toujours, autant qu'il vous sera possible, avec douceur et sans emportement. Que vos remontrances soient moins des leçons que des conseils; qu'elles paraissent dictées par l'amitié et inspirées par l'intérêt que vous prenez à la personne qui en est le sujet. La raison peut éclairer, mais c'est le sentiment qui persuade: et lorsque c'est le cœur qui parle, il est toujours sûr de toucher le cœur qui l'écoute. Il faut blâmer le vice sans irriter le vicieux.

On ne corrige point l'orgueil qu'on humilie.
Sous le pied qui l'écrase un serpent se replie.

Ce fut par sa grande douceur que saint François de Sales ramena un si grand nombre d'hérétiques dans le sein de l'Église. Les auteurs de sa vie attestent qu'il en a converti plus de soixante-dix mille, parmi lesquels il y en avait plusieurs de distingués par leur noblesse ou par leur science. Ce qui faisait

dire au savant cardinal du Perron qu'il n'y avait point d'hérétiques qu'il n'eût pu convaincre, mais qu'il fallait s'adresser à M. de Genève pour les convertir.

Il savait néanmoins animer quelquefois son zèle d'une juste indignation lorsqu'il le fallait. Il ne voulait pas que, sous prétexte de bonté et de douceur, on laissât le crime impuni, ou qu'on donnât occasion de le commettre avec plus de hardiesse.

Nous devons de même, quand il s'agit des intérêts et de la gloire divine, nous livrer, s'il le faut, à une sainte colère. Lorsqu'on aime sincèrement Dieu, on est vivement touché de ce qui l'offense; mais il est à propos souvent de tempérer l'amertume du zèle par la douceur de la charité, qui sait garder des ménagements et s'arrêter où il faut. Ainsi nous voyons Jésus-Christ lui-même, quoiqu'il fût le plus doux des hommes, s'indigner à la vue des profanateurs du temple, faire un fouet de cordes, et les chasser.

On peut sans doute en user quelquefois de même lorsqu'on parle à des gens stupides et grossiers, dont tout le sentiment est dans les oreilles, ou à des enfants, de qui l'imagination volage et dissipée ne ferait pas toujours assez d'attention à ce qu'on leur dirait avec une tranquille douceur. Mais il ne faut jamais, ni pour eux, ni pour qui que ce soit, en faire une habitude et y mêler de la dureté ou de l'aigreur.

On s'imagine quelquefois qu'il faut gronder et reprendre vertement ses domestiques afin d'être mieux servi, et c'est au contraire le vrai moyen de l'être mal. En grondant, on dégoûte plus qu'on n'encourage, on ne parvient tout au plus qu'à faire des hypocrites,

qui savent bien, dans l'absence des maîtres, se dédommager de la crainte qu'a inspirée leur présence. Un homme sage et modéré sait parler en maître à un domestique, sans l'injurier et sans dire aucun mot dont il puisse être offensé. Il lui reproche ses fautes avec fermeté, sans manquer au respect qu'il doit à la dignité de l'homme. Il blâme ce qu'il a fait par sa volonté, sans rien blâmer de ce que la nature ou la fortune a fait en lui. Il cherche à corriger le coupable, et non à le mortifier. Aussi, loin de lui savoir mauvais gré, on l'estime, on le remercie, et on ne l'en aime que davantage.

Le ton grondeur, les paroles aigres, une dure et inflexible sévérité révoltent, aigrissent, et attirent la haine : mais aussi trop de douceur autorise le mal et fait mépriser. Soyez doux, mais soyez ferme quand il le faut et que vous le devez. C'est être vicieux, que de ne pas réprimer le vice lorsqu'on est obligé de le faire. C'est se rendre complice du mal que de ne pas le reprendre fermement et l'arrêter quand on en a le droit et le pouvoir.

C'est là ce qui rend si criminelle la malheureuse et pitoyable faiblesse de ces parents qui, dans la folle tendresse qu'ils ont pour leurs enfants, dissimulent, détournent la vue pour ne pas apercevoir les fautes les plus grandes, se retirent même et disparaissent pour avoir un prétexte de ne rien voir et de ne rien dire. Si quelquefois ils se croient obligés de les reprendre de leurs désordres devenus trop grands ou trop publics, c'est avec une faiblesse qui ne remédie à rien, qui augmente même le mal et rend les enfants plus effrontément libertins ou vicieux.

Ce n'est pas qu'il faille employer sans cesse les réprimandes et les corrections. On ne doit au con-

traire reprendre et punir que le plus rarement qu'il est possible : ce qui est trop fréquent ne frappe plus. C'est de la fermeté qu'il faut et non de la rigueur. Si l'on savait mieux conserver son autorité, sans la compromettre mal à propos, ou sans laisser prendre sur soi à un enfant un ascendant qu'on ne pourra plus lui faire perdre; si l'on s'accoutumait de bonne heure au respect et à l'obéissance, sans lui permettre d'y manquer jamais; si l'on corrigeait dans les commencements les petites fautes, sans leur donner le temps de se changer en habitudes, on n'aurait pas si souvent besoin, dans la suite, d'employer les réprimandes dures qui coûtent beaucoup à l'amour, ni de prendre la voie quelquefois inutile et toujours fâcheuse des sentiments sévères.

Ce que nous venons de dire pour les parents convient aussi à beaucoup d'égards aux personnes en place. La sévérité, qui maintient le bon ordre, est la gardienne des États. Elle est surtout absolument nécessaire quand il faut contenir une multitude qui ne peut être arrêtée que par la crainte, quand il faut réprimer le vice devenu trop hardi par l'impunité, ou qu'on doit humilier l'orgueil et l'insolence. C'est cette louable fermeté qui a rendu si célèbre le nom de M. de Harlai. Ce grand magistrat, dont l'austère intégrité ne déridait pas même le front pour sourire à la vertu et à l'innocence à qui elle rendait justice, était pour le vice d'une sévérité inflexible qui ne faisait exception de personne. Il était le fléau de la chicane et de l'injustice. Il répondit au corps des procureurs, qui vinrent le féliciter lorsqu'il fut fait procureur-général, et lui demander sa protection : « Ma protection, leur dit-il, les fripons ne l'auront pas, les gens de bien n'en ont pas besoin. »

Mais ce qu'il fit en qualité de premier président prouve encore mieux sa sévère fermeté. Un riche traitant enlevait des blés dans une année de disette pour les revendre plus cher. M. de Harlai l'envoya chercher. Le fermier-général vint dans un carrosse doré et chargé de laquais. Ses coursiers fringants, en entrant dans la cour, firent un fracas qui imitait le bruit du tonnerre. Il avait un habit superbe, relevé d'une broderie d'un goût exquis. M. de Harlai affecta de le laisser se morfondre dans son antichambre. Il le fit enfin entrer. « Quand je vous ai fait attendre, lui dit-il, j'ai consulté ma vanité; votre carrosse ornait ma cour, et votre personne mon antichambre. » Son visage serein devint ensuite sombre tout à coup. « Monsieur, poursuivit-il d'un ton à glacer d'effroi le coupable, je vous ai mandé pour vous dire que j'ai appris que, vous prévalant de la cherté des blés, vous en faisiez de grands amas. Vous prétendez vous enrichir par la misère du peuple et vous engraisser de sa substance. J'arrêterai le cours de vos projets. Si tous ces blés que vous avez amassés ne sont pas vendus dans un mois, je vous ferai pendre. L'or et la faveur ne vous déroberont point à la justice. » Le fermier-général interdit se retira. Il osa porter ses plaintes au roi sur le discours du magistrat : « Je vous conseille, lui dit le roi, d'exécuter ce qu'il vous a prescrit; car s'il vous a menacé de vous faire pendre, il le fera comme il le dit. »

Lorsque la nécessité de réparer le scandale, ou que l'inutilité des réprimandes secrètes ne vous oblige pas à reprendre en public, faites-le toujours en particulier. On est mieux disposé à recevoir des avis humiliants quand la vanité en souffre moins.

Observez la loi que la charité exige et que prescrit l'Évangile. Épargnez au coupable une confusion qu'il ne mérite pas; elle servirait plus souvent à l'aigrir qu'à le corriger. Les plus sages d'entre les païens mêmes ont reconnu l'obligation d'avoir ce ménagement les uns pour les autres. Socrate reprenant un jour en public un de ses amis, Platon lui dit qu'il aurait dû faire cette réprimande en particulier : « Vous avez raison, lui répondit Socrate; mais vous aussi vous auriez dû me donner cet avis en particulier. »

Au reste, si vous n'êtes point chargé par état de reprendre les autres, ne le faites pas facilement, et n'imitez pas surtout l'indiscrète vivacité de quelques-uns qui troublent le repos de tout le monde, parce qu'ils ne sont jamais en repos. C'est un mauvais métier que celui de censeur : on se fait haïr, et l'on ne corrige personne. Un philosophe répondit à un de ces censeurs de profession : « Comment me corrigerais-je de mes défauts, puisque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger? »

Cependant un des principaux devoirs de l'amitié, un des plus grands services qu'on puisse rendre, c'est d'avertir son ami des fautes qu'il a commises afin qu'il évite d'y retomber; c'est de l'éclairer sur ses défauts qu'il ignore, ou qu'il prend pour des vertus par une illusion assez ordinaire à l'amour-propre. Mais la sincérité, qui doit être l'âme de l'amitié, est souvent ce qui la fait périr. La plupart des amis ne veulent pas être repris, ou s'ils permettent quelquefois qu'on le fasse, ils exigent tant de ménagements, d'égards, de circonspection; il est si difficile de ne pas leur faire quelque peine; ils reçoivent si froidement le second ou le troisième avis, qu'on prend

plutôt le parti de se taire, de dissimuler, de flatter. Cependant, on l'a dit et cela est vrai, un ennemi qui nous reprend, même avec aigreur, nous est plus utile qu'un ami flatteur et trop indulgent, parce que le premier nous dit toujours la vérité, et que l'autre ne nous la dit presque jamais. Un poëte a donc eu raison de dire :

Que j'aime d'un ami le langage sévère!
Que je hais le discours flatteur,
D'un esclave, d'un imposteur,
Qui me trompe en voulant me plaire !
Perfide, loin de m'éclairer,
Tu ne cherches qu'à m'égarer.
Par tes discours faibles et lâches,
Tu me livres la guerre en m'annonçant la paix.
Les vérités que tu me caches
Sont des larcins que tu me fais.

Peu de personnes pensent aussi bien sur ce point que M. Helvétius. Il avait un vieux secrétaire, nommé Bandot, d'un caractère chagrin, caustique, et inquiet. Sous prétexte qu'il avait vu M. Helvétius dans son enfance, il se permettait de le traiter toujours comme un précepteur brutal traite un enfant. M. Helvétius l'écoutait avec patience, et quelquefois en le quittant, il disait à Mme Helvétius : « Mais est-il possible que j'aie tous les défauts et tous les torts qu'il me trouve? non, sans doute, mais enfin j'en ai un peu; et qui est-ce qui m'en parlerait si je n'avais pas Bandot? »

Aimez de même à être repris et corrigé. Si vous aviez au visage une tache qui vous rendît ridicule, ne seriez-vous pas bien aise qu'on vous en avertît? Témoignez votre reconnaissance à ceux qui auront eu assez d'amitié et de confiance pour vous faire connaître les taches de votre âme. « Celui, dit l'Esprit

saint, qui aime la correction, aime la science; mais celui qui hait les réprimandes est un insensé.

La honte d'avoir mal fait devient une vertu quand c'est le repentir qui la cause. Ne rougissez donc pas d'avouer vos torts. Celui qui a de l'élévation dans l'âme ne craint point de reconnaître ses fautes et de les réparer. Charles IX, roi de France, étant à la chasse, vit un gentilhomme qui courait devant lui. Il lui cria plusieurs fois de s'arrêter, mais celui-ci, ne l'entendant point, courait toujours. Le roi, l'ayant atteint, lui donna quelques coups de houssine sur les épaules, en lui disant : « Arrête-toi donc ! » Le gentilhomme, sensible à ce traitement, se tourna vers le prince, et dit : « En quoi ai-je offensé Votre Majesté pour en être traité de la sorte? Sont-ce là les récompenses des blessures que j'ai reçues à son service ? » En disant cela, il ouvrit son habit et lui montra des cicatrices. « Je suis gentilhomme, poursuivit-il, et je ne dois pas être exposé à des coups de houssine comme un vil esclave. » Charles IX reconnut sa faute, fit des excuses au gentilhomme, et l'assura qu'il n'avait qu'à demander une grâce pour satisfaction.

Un jeune homme rougit quand on le surprend en faute et qu'on lui fait voir qu'il a manqué; mais souvent cette honte vient moins du repentir qui reconnaît sa faute pour s'en corriger, que de l'orgueil qui se trouve humilié. Il se fâche contre ceux qui lui en font des reproches, au lieu de se fâcher contre lui-même de les avoir mérités. Le marquis de Saint-André fit un jour à ce sujet une belle réponse. Il était venu demander un petit gouvernement à M. de Louvois, ministre de la guerre. Ce ministre le lui refusa, se ressouvenant de quelques plaintes qu'on lui avait

faites contre lui. Cet officier tout en colère lui dit : « Morbleu ! si je recommençais le service, je sais bien ce que je ferais. — Que feriez-vous ? lui demanda M. de Louvois d'un ton brusque. — Je règlerais si bien ma conduite, reprit Saint-André, que vous n'y trouveriez point à redire. » Le ministre, qui ne s'attendait pas à cette réponse, et qui se préparait à mortifier le marquis s'il lui fût échappé quelque boutade peu respectueuse, fut surpris agréablement et lui accorda le gouvernement qu'il demandait.

C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort, et celui qui pense bien ne s'offensera jamais, qui que ce soit qui lui fasse connaître son devoir. Lorsque Soliman II, le plus grand empereur qu'aient eu les Turcs, marchait à la conquête de Belgrade, une femme du peuple s'approcha de lui et se plaignit amèrement de ce que, pendant qu'elle dormait, des soldats lui avaient enlevé des bestiaux qui faisaient toute sa richesse. « Il fallait que vous fussiez ensevelie dans un sommeil bien profond, lui dit en riant le sultan, puisque vous n'avez pas entendu venir les voleurs. — Oui, je dormais, seigneur, répondit-elle ; mais c'était dans la confiance que Votre Hautesse veillait pour la sûreté publique. » Soliman, assez magnanime pour approuver ce mot, tout hardi qu'il était, répara convenablement un dommage qu'il aurait dû empêcher.

Aimez comme lui la vérité, et témoignez votre reconnaissance à ceux qui vous la font connaître, de quelque manière que ce soit. Ayez sur ce point la même sublimité de sentiments que le célèbre Menzikof. Ayant laissé par sa négligence de grands désordres s'introduire dans l'armée russe qu'il com-

mandait, il en fut sévèrement repris par le czar Pierre le Grand, qu'un officier de l'armée avait cru devoir en avertir. Il se donna tant de mouvement, qu'il parvint à découvrir son accusateur. Il le fit venir, et lui dit : « Il faut que vous soyez un homme bien estimable pour avoir mieux aimé vous exposer à mon ressentiment, que de laisser ignorer au czar une chose qui l'intéresse. Soyez mon ami, aidez-moi de vos lumières, et acceptez un présent de deux mille ducats comme une marque de mon estime. »

Le flatteur admire, s'extasie. La vérité, dit Despréaux, n'a point cet air impétueux. Elle est plus simple, plus modeste. Un homme qui dit ce qu'il pense, le dit simplement et avec un air de sincérité qui ôte tout soupçon; mais les admirations et les exclamations des donneurs de louanges doivent paraître suspectes. Les personnes sincères ne prodiguent point les éloges.

C'est une chose assez rare que de savoir manier la louange et de la dispenser avec agrément et avec justice. L'orgueil grossier ne loue que soi-même, et on le méprise; la vanité fine et délicate ne loue que pour avoir du retour, et l'on s'en aperçoit; le misanthrope ne loue point, parce qu'il n'est content de personne, et personne n'est content de lui; le louangeur se décrédite, et ne fait honneur ni à lui ni aux autres. L'homme sage loue ce qui mérite d'être loué.

C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur. Une louange délicate et placée à propos fait autant d'honneur à celui qui la donne qu'à celui qui la reçoit. Le grand Condé alla saluer Louis XIV après la bataille de Senef qu'il venait de gagner. Le roi était au haut de

l'escalier. Le prince de Condé, qui avait de la peine à monter, parce qu'il avait été fort maltraité de la goutte, dit au milieu des degrés : « Sire, je demande pardon à Votre Majesté si je la fais attendre. » Le roi lui répondit : « Mon cousin, ne vous pressez pas ; quand on est chargé de lauriers comme vous l'êtes, on ne saurait marcher si vite. »

Le compliment qu'un soldat fit à M. de Turenne dut le flatter, parce qu'il n'avait aucun des caractères de la flatterie. Un soldat de son armée s'était donné le nom de ce général, qui, l'ayant entendu, lui fit entendre qu'il s'en offensait. « Morbleu ! mon général, lui dit le soldat, si j'avais su un plus beau nom que le vôtre, je l'aurais pris. » Le maréchal de Villars, l'un des plus grands généraux qu'ait eus la France depuis M. de Turenne, entendit un officier qui disait à un de ses amis : « Je vais dîner chez Villars. » Le maréchal lui dit avec bonté : « A cause de mon rang de général, et non à cause de mon mérite, dites *M. de Villars.* — Monseigneur, lui répondit sur-le-champ l'officier, on ne dit point *monsieur de César,* j'ai cru qu'on ne devait point dire *monsieur de Villars.* »

Les justes éloges sont le plus noble encouragement du mérite, des talents et de la vertu, et ne peut-on pas même dire qu'ils en sont, dans cette vie, la plus digne et la plus douce récompense après celle de la conscience? On peut et l'on doit même louer les jeunes gens pour les encourager, mais il faut le faire avec modération pour ne pas les rendre présomptueux : la louange, comme le vin, augmente les forces quand elle n'enivre pas.

Les louanges outrées et excessives font tort à celui qui les donne et à celui qui les reçoit ; c'est

une espèce d'insulte. Ceux à qui on les adresse la sentent, s'ils ont le sens commun, et la punissent au moins d'un souverain mépris. Un flatteur lisait devant Alexandre ce qu'il avait composé de son histoire. Étant arrivé à l'endroit où il le faisait combattre contre une troupe d'éléphants dont on lui en faisait tuer un de chaque coup, Alexandre, transporté de colère, prit le livre, le jeta dans une rivière qu'il passait alors, et menaça l'auteur de l'y faire jeter aussi, s'il écrivait encore de la sorte.

Quelqu'un ayant demandé à l'empereur Niger la permission de réciter devant lui son panégyrique : « C'est se moquer, répondit-il, de faire l'éloge d'un homme vivant et surtout d'un empereur. Ce n'est pas le louer parce qu'il fait bien, mais c'est le flatter afin qu'il récompense. Pour moi, je veux être aimé pendant ma vie et loué après ma mort. »

Le mépris éloigne les cœurs, et l'estime les concilie. Quoique nous n'aimions pas toujours ceux que nous admirons et que nous estimons, nous aimons toujours ceux qui nous admirent et qui nous estiment. Mais si l'estime ne fait point d'ingrats, le mépris fait des ennemis, et souvent des ennemis irréconciliables. Les hommes pardonnent quelquefois la haine, jamais le mépris.

Si nous pouvions nous estimer mutuellement, il n'y aurait que de la douceur dans la société. L'inclination malheureuse que nous avons à témoigner le peu de cas que nous faisons des personnes qui ne sont pas vraiment dignes de mépris est la source de presque tous les désordres et des maux qui y règnent. De là naissent les médisances malignes, les satires mordantes, les manquements injurieux, qui

produisent à leur tour les haines mortelles, les longues inimitiés, les vengeances funestes.

C'est, dit La Bruyère, une chose monstrueuse que le goût et la facilité que nous avons de railler, d'improuver et de mépriser les autres, et tout ensemble la colère que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent et nous méprisent. Mettons-nous pour un moment en la place de celui à qui nous voulons faire une offense, et nous ne l'offenserons pas. L'oubli de cette sage maxime et le désir que nous avons de nous élever au-dessus des autres, nous inspirent le penchant que nous avons à mépriser, et si nous aimons à nous comparer, ce n'est guère que pour nous préférer. C'est de là que naît ce mépris qui se nomme insolence, hauteur ou fierté, selon qu'il a pour objet nos supérieurs, nos inférieurs ou nos égaux. Il ne convient à personne d'être fier et méprisant : avec ses semblables c'est sottise, avec ses supérieurs c'est folie, et avec ses inférieurs c'est ridicule.

Il n'est que trop ordinaire de mépriser ceux qui sont pauvres, et d'estimer les gens à proportion de leurs richesses.

Faut-il s'étonner si les riches surtout ont tant de mépris pour ceux qui sont dépourvus des biens de la fortune? Les personnes qui sont prodigieusement mais nouvellement enrichies, ne sauraient s'imaginer qu'il puisse y avoir d'autre mérite, et méprisent la noblesse, l'esprit, la science, tous les avantages les plus estimables auxquels les richesses n'ont pas prêté leur éclat.

Les conditions basses où le commun des hommes se trouvent placés par la Providence, les fonctions serviles ou laborieuses qu'ils exercent dans la société

ne les dégradent point et doivent au contraire les rendre précieux et estimables quand ils s'en acquittent bien. Louis XII, lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans, apprit qu'un gentilhomme de sa maison avait maltraité un paysan. Il ordonna qu'on ne servît point de pain à ce gentilhomme, mais seulement de la viande. Ayant su qu'il en murmurait, il le fit appeler, et lui demanda quelle était la nourriture la plus nécessaire. L'officier lui répondit que c'était le pain. « Eh! pourquoi donc, reprit le prince avec sévérité, êtes-vous assez peu raisonnable pour maltraiter ceux qui vous le mettent à la main? »

Un préjugé encore trop répandu surtout parmi les femmes, et qui montre bien de la petitesse d'esprit, c'est de faire moins de cas d'une personne parce qu'elle n'a pas la taille aussi belle ou la figure aussi avantageuse qu'une autre. Le mérite, accompagné de ces qualités, ne prévient sans doute que mieux en sa faveur; mais cesse-t-il d'être estimable parce qu'il en est dépourvu? Loin d'y être toujours attaché, n'arrive-t-il pas même qu'il en est séparé le plus souvent, comme si la nature, jalouse de ses dons, aimait à les partager?

Le diamant tombé dans la boue n'en est pas moins précieux, et la poussière que le vent élève jusqu'au ciel n'en est pas moins vile. « Ne louez pas un homme pour sa bonne mine, dit le Sage, et ne le méprisez point parce que son extérieur n'a rien qui le relève. L'abeille est petite entre les insectes volants, et néanmoins son fruit l'emporte sur ce qu'il y a de plus doux. »

Un officier d'un rare mérite par ses vertus et par ses talents militaires, mais d'un physique petit et disgracieux, ayant été nommé gouverneur du Ca-

nada, les Iroquois lui envoyèrent des députés pour renouveler leur alliance avec les Français. Arrivés à Quebec, ils furent introduits chez le gouverneur. Le chef de l'ambassade avait préparé un discours dans lequel il employait tout ce que sa langue avait de plus riche et de plus pompeux pour faire l'éloge de la force du corps, de la hauteur de la taille, de la bonne mine du général, qualités que ces sauvages estiment de préférence. Surpris de voir tout autre chose que ce qu'il avait imaginé, il sentit que sa harangue ne cadrait point au personnage. Sans se déconcerter : « Il faut que tu aies une grande âme, lui dit-il, puisque le grand roi des Français t'envoie ici avec un si petit corps. »

Le chancelier Bacon n'avait pas une idée aussi avantageuse de ces hommes qui ne sont au-dessus des autres que par la grandeur de leur taille. Un ambassadeur de France auprès du roi d'Angleterre Jacques Ier ayant montré dans la première audience plus de vivacité et de légèreté que de jugement et d'esprit, le roi demanda, après l'audience, à Bacon ce qu'il pensait de l'ambassadeur; il répondit que c'était un homme grand et bien fait. « Mais, reprit le roi, quelle opinion avez-vous de sa tête? est-ce un homme qui soit capable de bien remplir sa charge? —Sire, répondit Bacon, des gens de grande taille ressemblent quelquefois aux maisons de quatre ou cinq étages, dont l'appartement supérieur est d'ordinaire le plus mal meublé. »

Les petits vases renferment souvent les choses les plus précieuses et les plus estimables. Le prince de Condé ayant demandé à un lieutenant-général quelqu'un qui pût lui rendre un compte exact de la situation des ennemis, celui-ci lui amena un soldat de

fort mauvaise mine. Le prince le rebuta et en demanda un autre. Le lieutenant-général en fit venir successivement deux de meilleure mine, qui furent acceptés et s'acquittèrent fort mal de leur commission. On eut recours au premier, qui rendit un compte si exact, que le prince satisfait s'engagea de lui accorder la grâce qu'il désirerait. Le soldat lui demanda aussitôt son congé. Le prince étonné lui offrit de le faire capitaine. « Monseigneur, lui répondit le soldat, vous m'avez méprisé, je ne sers plus le roi. » Le grand Condé, esclave de sa parole, satisfit à la demande du soldat, en témoignant à tout le monde le chagrin qu'il en avait.

Cette injuste prévention qui fait estimer ou mépriser les personnes sur le témoignage si équivoque de la figure, prononce aussi de même sur celui des habillements; car c'est souvent l'habit qui décide de l'estime ou du mépris, comme si la sottise ne se trouvait jamais sous un habillement riche et de grand prix, ou que le mérite fût incompatible avec un habit aussi simple et aussi modeste que lui. Les gens sensés n'accordent de la considération à l'habit, que jusqu'à ce qu'ils aient connu la personne. C'est ce que les Russes expriment par ce beau proverbe : « On reçoit l'homme selon l'habit qu'il porte, et on le reconduit selon l'esprit qu'il a montré. » Mais la plupart se laissent prévenir par l'extérieur et jugent du fond par la surface. Un savant parut à la cour avec un habit qui n'annonçait pas l'opulence. Un jeune prince qui le vit, dit avec mépris : « Qu'est-ce que ce misérable qu'on laisse entrer ? — Prince, lui dit son sage gouverneur, c'est un homme. » Il lui rappela dans un autre moment tout ce que le nom d'*homme* renferme d'auguste. Il lui fit voir à

combien de titres celui-ci méritait plus de considération que beaucoup d'autres qui sont magnifiquement vêtus. Le jeune prince avait de l'esprit. Il rougit de ce que l'orgueil lui avait fait dire. Il fit venir l'honnête homme qu'il avait d'abord refusé de voir et lui fit un accueil gracieux.

Si les jugements d'estime ou de mépris, qu'on prononce d'après l'habillement ou la figure, sont presque toujours aussi faux qu'injurieux, ceux qu'on porte des différents peuples ne le sont pas moins. Les satires qu'on fait d'une nation, comme celles qu'on fait d'un sexe, sont toujours injustes, parce qu'elles attaquent un nombre infini de personnes à qui elles ne conviennent point. On sait la belle réponse d'un philosophe scythe à un Athénien qui lui reprochait sa patrie. « Je suis, lui dit le philosophe, la gloire de mon pays, et tu es la honte du tien. » Le sage ne se livre pas à une prévention nationale, il estime le mérite sous quelque climat qu'il soit né.

C'est quelquefois, parmi les gens mal élevés, une espèce de bel air de paraître mépriser les femmes et d'en dire beaucoup de mal, comme si les vertus, les talents, les belles qualités de l'esprit et du cœur n'étaient pas des deux sexes. Une dame, entendant un jeune étourdi qui méprisait le sexe, dit aux personnes qui étaient avec elles : « Ce jeune homme n'a-t-il point de mère ? »

Que dirons-nous de ceux qui ne parlent qu'avec mépris des personnes spécialement consacrées à Dieu? Ce n'est pas seulement indécence et irréligion, c'est manque d'équité et de justice. Il y a parmi les ecclésiastiques et les religieux des hommes d'un mérite rare qui les élève bien au-dessus de la plupart de ceux qui les méprisent. L'abbé Albéroni, de

curé d'un village d'Italie étant devenu, comme nous l'avons dit, aumônier du duc de Vendôme, mangeait à la table des gentilshommes de ce prince. Leur orgueil s'en crut humilié, et ils en murmurèrent. Le duc, qui en fut instruit, ordonna un soir qu'on lui préparât à souper dans sa chambre et qu'on mît deux couverts. Comme il ne soupait jamais, tous les officiers de l'armée qui venaient lui faire la cour, et tous ceux de sa maison furent surpris de cette nouveauté. Ils le furent bien davantage, lorsque le maître d'hôtel ayant servi, le duc de Vendôme dit à l'abbé Albéroni, qui était présent, de se mettre à table. « Quelques personnes, ajouta-t-il, font difficulté de manger avec mon aumônier; pour moi, je m'en fais honneur à cause de son caractère de prêtre et de son mérite personnel. »

On traite souvent les ecclésiastiques et les religieux de gens inutiles, et ceux qui leur font ce reproche sont quelquefois ceux-là mêmes à qui il conviendrait mieux. Un libertin disait un jour : « A quoi servent au monde tant de prêtres, tant de religieux et de religieuses ? — A quoi y servez-vous ? lui répondit-on. Ceux que vous regardez comme les plus inutiles font sur la terre ce que vous devriez y faire et ce que vous n'y faites pas. Ils acquittent pour tous les hommes un devoir que la plupart des gens du monde négligent ou ne veulent pas remplir. Ils sont occupés tous les jours à louer, à remercier le souverain maître de l'univers, le suprême dispensateur de tous les biens. Ils le prient pour la prospérité des royaumes, des villes et des familles. Cette fonction peut-elle donc paraître vile et méprisable ? »

Quand on jette un regard réfléchi sur les choses qui inspirent de la hauteur et de la fierté au plus

grand nombre des hommes, on ne saurait s'empêcher d'en être étonné. N'est-ce pas, par exemple, quelque chose de plus ridicule que tout ce qui nous fait rire, que la broderie et la dorure entrent dans les raisons qu'on a de s'estimer davantage, et qu'on soit en effet pour cela seul plus estimé de la plupart; qu'un homme richement vêtu veuille être moins contredit qu'un autre, et réellement le soit beaucoup moins; qu'on prétende à la considération par des chevaux plus fins, par des équipages plus élégants, par des livrées plus brillantes, par des ameublements plus précieux, et qu'on l'obtienne? Telle est notre vanité, que nous estimerions peu les richesses si elles ne nous fournissaient le plaisir d'avoir ce que les autres n'ont pas, et de l'emporter sur eux.

Mais comment peut-on se laisser aller aux éblouissements de l'orgueil quand on réfléchit sérieusement sur la fragilité de ces biens fugitifs? Rien n'est plus voisin de la pauvreté que les grandes richesses. Il faut mille degrés pour monter au temple de la Fortune, il n'en faut qu'un pour en descendre. Une prospérité qui paraissait inébranlable est renversée en moins de temps qu'on n'en met à le dire. Les plus obscures nuits succèdent aux plus beaux jours, et l'orage fond quelquefois dans le moment où le ciel était le plus calme. Aussi le Sage nous recommande-t-il de penser à la pauvreté dans le temps de l'abondance, parce que du soir au matin le temps change, « et tout cela, dit-il, arrive en un moment sous les yeux de Dieu. »

Quelque chose qu'on vous dise en badinant, ne vous en offensez pas aisément. Entendre raillerie

est la plus sûre marque d'un bon esprit. Il n'y a que les petits esprits qui se choquent de tout ; il n'y a guère que ceux qui sont méprisables qui craignent d'être méprisés.

Ne ressemblez pas surtout à ces caractères pointilleux qui s'imaginent toujours que c'est contre eux qu'on dirige tous les traits qu'on lance, ou qui se piquent des plaisanteries les plus innocentes. Il n'est jamais permis de badiner avec eux ; tout les offense, ils se sentent piqués de tout ce qui les touche, si légèrement que ce soit. Les politesses même les plus empressées, mais un peu libres et familières, choquent ces esprits ombrageux : ils y trouvent un certain je ne sais quoi qui les blesse. Vous les voyez soudainement hors d'eux-mêmes entrer dans des transports terribles, parce que vous avez laissé échapper la plus légère raillerie, ou parce que leur imagination blessée a surpris dans vos yeux quelqu'un de ces regards équivoques qu'ils n'entendent pas. Ils se persuadent que vous avez voulu les offenser, et ils s'offensent. Tel était Cyrano de Bergerac, auteur du *Pédant joué*. Le nez de Cyrano, qui était tout déformé, lui a fait tuer plus de dix personnes : il ne pouvait souffrir qu'on le regardât fixement, et il faisait aussitôt mettre l'épée à la main.

Si l'on badine de votre figure, riez-en le premier. Le secret d'empêcher la raillerie est de la prévenir, et le moyen le plus efficace de l'arrêter est de la bien prendre.

Il ne convient qu'aux gens sans esprit ou sans éducation de se fâcher contre celui qui les raille, ou de lui répondre par des injures. Ce n'est pas qu'il faille se laisser moquer comme un sot, ou paraître insensible aux traits les plus piquants ; mais on peut riposter

à propos, et tâcher de faire retomber sur ceux qui nous badinent les traits qu'ils décochent sur nous.

VIII.

Fuyez les libertins, les fats et les pédants.
Choisissez vos amis ; voyez d'honnêtes gens.

Les libertins scandalisent, les fats ennuient, les pédants assomment. Mais il pourrait vous arriver encore quelque chose de pire, ce serait de parvenir à leur ressembler en les fréquentant.

Les libertins. Le danger le plus commun et le plus inévitable auquel vous serez exposé dans le monde, c'est le mauvais exemple et les liaisons dangereuses. Il n'est rien de plus éloquent que l'exemple. On balance quelques moments, mais bientôt on dit ce qu'on entend dire, on fait ce qu'on voit faire, on marche à grands pas dans les routes larges et battues de l'iniquité, et souvent même on se fait une fausse gloire de surpasser en libertinage ceux qu'on avait d'abord eus en horreur.

Parents qui avez de la vertu, et qui voulez conserver à vos enfants celle que vous avez tâché de leur inspirer, vous ne sauriez trop les prémunir contre les funestes effets que produisent les mauvais exemples. Le jeune homme agité tout à la fois par la fièvre qui le dévore, et tenté par les exemples corrupteurs que le monde offre à ses yeux, aura bien de la peine à se soutenir si vous ne l'affermissez. Fortifiez-le donc, armez-le de bonne heure des plus sages conseils ; revenez à la charge à mesure que le péril augmente ; ne vous lassez pas de travailler, jus-

qu'à ce que le caractère soit tout à fait formé. Faites-lui surtout bien connaître ceux dont il doit le plus éviter la compagnie, et dites-lui avec ce zèle que doit vous donner votre tendresse et ce ton persuasif qui est celui de l'amour : « O mon fils, j'ai travaillé sans relâche jusqu'à présent à jeter dans votre âme les précieuses semences de toutes les vertus et à les faire éclore. Je sens mon amour croître avec vos heureuses inclinations. Mais plus je vous aime, plus je tremble pour vous que vous ne veniez à former des liaisons suspectes et dangereuses. »

Les fats. Le fat ou le petit-maître est l'espèce d'homme la plus vaine et la plus méprisable qui végète sur la surface de la terre. Un écrivain moderne, M. de Mahis, a fait du fat une peinture bien ressemblante. Nous allons en rapporter les traits les plus saillants et les plus propres à faire sentir tout le ridicule de ce caractère. Combien de jeunes sots mal élevés pourront s'y reconnaître !

Un fat est un homme dont la vanité seule forme le caractère, qui n'agit que par ostentation, et qui, voulant s'élever au-dessus des autres, fait tout ce qu'il faut pour être méprisé de tous. Familier avec ses supérieurs, important avec ses égaux, impertinent avec ses inférieurs, il tutoie, il protége, il méprise. Vous le saluez, et il ne vous voit pas ; vous lui parlez, et il ne vous écoute pas ; vous parlez à un autre, il vous interrompt. Il lorgne, il persiffle au milieu de la compagnie la plus respectable et de la conversation la plus sérieuse. Soit qu'on le souffre, soit qu'on le chasse, il en tire également avantage. Il offre une place dans sa voiture, et il laisse prendre la moins commode. Il n'a aucune connaissance, cependant il donne des avis aux savants et aux artistes.

Il parle à l'oreille de ses gens. Il part : vous croyez qu'il vole à un rendez-vous, il va souper seul chez lui. Il se fait rendre mystérieusement en public des billets vrais ou supposés. Il fait un long calcul de ses revenus ; il n'a que soixante mille livres de rente ; il ne peut pas vivre. Il consulte la mode pour ses travers comme pour ses habits, pour ses indispositions comme pour ses voitures, pour son médecin comme pour son tailleur. Il n'ose avouer un parent pauvre ou peu connu : il se glorifie de l'amitié d'un grand à qui il n'a jamais parlé ou qui ne lui a jamais répondu. Pour peu qu'il fût fripon, il serait en tout le contraste de l'homme de mérite. En un mot, c'est un homme d'esprit pour les sots qui l'admirent, c'est un sot pour les gens sensés qui le méprisent.

Le fat est enchanté de lui-même ; aussi aime-t-il à se montrer. Il croit plaire à tout le monde et être admiré de ceux qui se moquent de lui. Quoiqu'on n'aperçoive rien en lui de grand que l'opinion qu'il a de lui-même, il est tout rempli de son prétendu mérite et croit que personne ne le vaut. Il a la plus haute idée de ses talents, et il est le plus content du monde de sa personne.

Le fat est entre l'impertinent et le sot ; il n'a ni l'insolence du premier ni la bêtise du second ; mais, comme tous les deux, il choque, il rebute, il dégoûte. Le sot n'a pas assez d'esprit pour être fat, le fat n'a pas assez de jugement pour être homme d'esprit. Le fat qui a quelque esprit en abuse, et ne sait pas s'en servir à propos. Il est affecté dans ses expressions comme dans ses manières.

Le fat qui a peu d'esprit s'en console en méprisant ceux qui en ont ; c'est un dédommagement qu'on ne doit pas lui envier. Un fat de cette espèce se plaignait

dans une compagnie de la grande dépense qu'il était obligé de faire pour nourrir dix chevaux. « Au lieu d'avoir tant de chevaux dans votre écurie, lui disait-on, que ne réservez-vous une partie de votre revenu pour vous procurer la compagnie des gens d'esprit? » Le fat, qui ne sentait pas le bon conseil qu'on lui donnait, répondit : « Mes chevaux me traînent, mais les gens d'esprit.... — Les gens d'esprit, lui repartit aussitôt quelqu'un, vous porteront sur leurs épaules. »

Les pédants. Nous entendons par pédant un savant grossier, opiniâtre, qui a plus l'usage des livres que du monde, et plus de lecture que de jugement. Le pédant aime à faire parade de sa science ; il l'étale aux yeux des ignorants, et saisit toutes les occasions de la montrer. Il débite gravement ses pensées ou plutôt celles des autres, car il ne pensé guère ; il se contente de savoir ce que les autres ont pensé : c'est un mulet chargé du bagage d'autrui. Il cite sans cesse quelque auteur ancien ou moderne. Il parle latin devant les femmes, et grec devant ceux qui ne savent que le latin : il a raison, car il est souvent de son intérêt qu'on ne l'entende pas. Pétri d'orgueil et de vanité, il n'ouvre la bouche que pour contredire : il ne respire que la dispute et la chicane ; il dit son sentiment d'un ton décisif et magistral. Il raisonne peu, quoique grand raisonneur. Il est, en un mot, tel que Boileau l'a dépeint :

> Un pédant enivré de sa vaine science,
> Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
> Et qui de mille auteurs retenus mot pour mot,
> Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot.

Un pédant de cette espèce disait un jour au poëte

Théophile : « Vous avez beaucoup d'esprit, c'est dommage que vous ne soyez pas savant. — Vous êtes fort savant, repartit Théophile, c'est dommage que vous n'ayez pas d'esprit. »

Il ne faut pas s'étonner si la science produit d'ordinaire beaucoup de vanité ; un érudit doit naturellement être plus vain qu'un homme d'esprit, de génie même. L'esprit qui produit, qui combine, est toujours mécontent de lui-même, et l'on sait ce beau vers de Despréaux, si admiré de Molière :

Il plaît à tout le monde, et ne saurait se plaire.

Mais l'érudition est inépuisable : c'est un pays immense, on y voit tous les jours augmenter ses richesses, et l'on met sa gloire à jouir d'une science, louable sans doute à quelques égards, mais qui ne vaut pas toujours le temps qu'on emploie à l'acquérir, et qui rend quelquefois ridicule par l'importance qu'on y attache.

La pédanterie étant, selon la remarque de la Rochefoucauld, un vice de l'esprit, encore plus que de la profession, il n'est pas rare de trouver, même dans les personnes du monde, des pédants d'une autre espèce, et qui ne se doutent peut-être pas qu'ils le sont. Ce sont ceux qui aiment à faire voir qu'ils savent et qu'ils ont lu, qui relèvent avec soin une erreur d'histoire ou de géographie échappée dans la conversation, un mot mal prononcé, un terme peu exact, une expression impropre ou inusitée.

Celui qui montre sa science mal à propos, ne fait voir que sa vanité. On doit aimer la science et travailler à en acquérir, mais il ne faut pas chercher à en faire parade. Ce défaut n'est peut-être pas main-

tenant beaucoup à craindre. On donne au contraire dans un autre excès. C'est une espèce de mérite aujourd'hui que de faire peu de cas de l'érudition, et c'est même un mérite que bien des gens se contentent d'avoir. Depuis que les beaux esprits se sont plu à jeter un ridicule sur les savants et sur la science, qu'ils traitent de pédanterie, on a craint une qualification si injurieuse, et l'on se garde bien de se donner la peine d'acquérir une érudition qui vous mettrait en butte aux traits des mauvais plaisants.

Mais, malgré la critique amère de ces censeurs ignorants, les gens sensés feront toujours cas du savoir. Celui qui ne sait rien peut-il être estimé ? Il naît tous les jours des occasions où l'amour-propre souffre vivement de l'ignorance; on est honteux et comme déshonoré. La science orne l'esprit, étend les lumières, nourrit la conversation. Quelqu'un a fort bien dit que l'homme sage doit employer la première partie de sa vie à s'entretenir avec les morts, la seconde avec les vivants, et la troisième avec soi-même. Quiconque néglige le commerce des morts ne sera jamais agréable aux vivants.

Ce n'est pas qu'il faille s'enterrer dans son cabinet, ni prétendre à une vaste érudition. Il faut savoir; mais préférablement à tout, il faut savoir vivre. Choisissez un juste milieu entre le profond savoir et l'ignorance; ayez l'esprit plus orné que chargé; cultivez votre mémoire sans l'accabler; étendez vos connaissances, mais surtout ne les prodiguez point, et n'en faites jamais ostentation; ménagez l'amour-propre des autres, et que votre science se montre comme malgré vous; ne donnez pas dans le pédantisme d'un savantasse, mais encore moins dans l'esprit futile et romanesque des petits-maîtres.

Imitez plutôt la louable modestie de Platon, qui retournait un jour de Sicile en Grèce, et qui, passant par la ville d'Olympie pour en voir les jeux, s'y trouva logé avec des étrangers de distinction. Il mangea et demeura plusieurs jours avec eux. Les jeux finis, ils allèrent ensemble à Athènes, où il les logea. Ils le prièrent de les mener voir le grand Platon, disciple de Socrate. Il leur dit en souriant que c'était lui-même.

Soyez, s'il se peut, aimé de tout le monde; mais n'ayez qu'un certain nombre d'amis et choisissez-les bien. L'impie, le jureur, le libertin; amis pernicieux. Le joueur de profession, l'intrigant; amis dangereux. L'homme vain, celui qui veut faire fortune à quelque prix que ce soit; amis faux. Le mauvais plaisant, celui qui veut seul avoir de l'esprit, le diseur de riens; amis ennuyeux. Le médisant, le satirique; amis à craindre. Le flatteur, le donneur de mauvais conseils; amis funestes. Le caractère fantasque et bizarre, celui qui se fâche aisément, et qui s'offense sans sujet; amis difficiles. L'humeur capricieuse, l'esprit dur, celui qui nous fait trop acheter ses services; amis tyranniques, dont la haine serait moins insupportable que l'amitié.

Ne mettez pas au nombre de vos amis ces amateurs de bonne chère, que vous croyez avoir un grand cœur parce qu'ils ont un grand appétit, et une amitié vraie parce qu'ils ont un vaste estomac. Ils vous feront les plus grandes protestations d'amitié quand ils seront à table; ils vous promettront tout quand ils se divertiront avec vous et à vos dépens; mais après cela ils ne se souviendront plus de rien. Les festins pour l'ordinaire ne servent à nourrir que des flatteurs et des ingrats.

L'amitié, cette douce union des cœurs, ne peut être véritable et solide que quand elle a pour fondement l'honneur et la vertu. La vertu qui attache est une chaîne que rien ne peut rompre. Faites-vous donc une maxime inviolable de ne choisir pour amis que des gens de bien, car il n'y a point d'autres vrais amis, et ces amis précieux ne sont que pour ceux qui leur ressemblent. Attachez-vous à l'homme droit et vrai qui n'aime ni les déguisements ni les détours, incompatibles avec la sincérité et l'ouverture que demande l'amitié. Cherchez une humeur douce et facile, un caractère complaisant et qui sympathise avec le vôtre, car il n'y a que la conformité de caractère qui puisse rendre les unions durables. Si celui dont vous voulez faire votre ami joint à ces qualités un bon cœur, quand il aurait quelques petits défauts, ne balancez pas, le marché ne saurait manquer d'être excellent pour vous.

De quelle utilité n'est pas un bon ami ! La fortune peut nous élever assez pour nous affranchir d'une infinité de besoins; mais, quelque pouvoir qu'elle ait, elle ne fera jamais qu'on puisse se passer d'un fidèle ami. Plus nous serons heureux, plus il nous sera nécessaire, quand ce ne serait que pour nous donner de bons conseils, pour nous dire la vérité, pour nous avertir de nos défauts. La fortune, qui est aveugle, rend aveugles ses favoris; et comment nous corrigerait-elle de nos vices, puisqu'elle commence par nous ôter nos vertus ?

Dans un rang supérieur, où l'on se croit tout permis, que ne se permettra-t-on pas ? Dans quelles fautes impardonnables, dans quels vices déshonorants ne tombera-t-on pas, si l'on n'a un ami fidèle, qui, nous présentant le miroir de la vérité, nous la fasse

connaître, nous éclaire, nous soutienne par ses conseils, nous arrête sur le bord du précipice où nous allons nous jeter? Mais on ne sent jamais si bien la nécessité d'un tel ami que lorsqu'on l'a perdu. Auguste le sentit et l'avoua. La fortune, qui l'avait comblé de ses faveurs, y ajouta la plus précieuse de toutes, celle de deux bons et fidèles amis. Lorsqu'il ne les eut plus, il en connut alors tout le prix et le besoin qu'il en avait. Ayant fait une démarche inconsidérée, il ne tarda pas à voir sa faute et à se repentir de son indiscrétion : « Ce malheur, dit-il, ne me serait pas arrivé si Mécène ou Agrippa eussent vécu. »

Ayez donc des amis ; cherchez-en : ils sont une source d'agréments et de bons conseils ; mais encore une fois, sachez les distinguer et les choisir. N'ambitionnez pas d'en avoir un grand nombre. Ne croyez pas la multitude d'amis nécessaire au bonheur. Celui qui appelle ses amis toutes sortes de personnes n'en a aucun. Contentez-vous d'en avoir deux ou trois d'un commerce sûr, aisé, et agréable, avec qui vous puissiez retirer tous les avantages et goûter toutes les douceurs de l'amitié. Bornez-vous à un seul si vous n'en trouvez qu'un sur lequel vous puissiez compter. Un seul bon ami vaut mieux que beaucoup d'amis équivoques. Il y en a tant de ceux-ci ! et les vrais amis sont si rares ! Un jeune homme à qui son père demandait d'où il venait, ayant répondu qu'il venait de voir un de ses amis : « Vous en avez donc plusieurs ? dit le père. Ah ! vous êtes infiniment plus heureux que moi, puisque depuis soixante-dix années que je suis au monde, à peine ai-je pu en trouver un ! » Il est aussi difficile de trouver de véritables amis, qu'il l'est de trouver des personnes

qui aiment nos intérêts autant et plus que les leurs, qui nous fassent connaître et supporter volontiers nos défauts, qui nous préviennent et nous secourent dans tous nos besoins.

On ne parle que d'amitié dans les sociétés, dans les compagnies, chez les grands, et parmi le peuple; on ne voit qu'elle sur les visages et sur les lèvres; elle est partout, excepté dans les cœurs.

Quels sont en effet la plupart des amis, tels que nous les voyons aujourd'hui et qu'on les a vus dans presque tous les temps? Des amis passagers, qui ne le sont qu'en la riante saison, et qui disparaissent avec les beaux jours de la fortune : semblables aux hirondelles, qui viennent en foule avec le printemps et s'envolent quand l'hiver approche; des amis intéressés qui recherchent et cultivent votre amitié, tant qu'elle leur est utile et nécessaire, et qui la négligent lorsqu'ils n'en ont plus besoin, ou qu'elle ne peut leur procurer aucun avantage : semblables à ces animaux domestiques qui accourent pour recevoir leur nourriture, et se retirent aussitôt qu'ils l'ont prise; des amis fanfarons qui vous font mille offres de services dans tous les cas où vous aurez besoin d'eux, et qui ne peuvent ou ne veulent rien faire lorsque le temps est arrivé : comme ces arbres qu'on voit chargés de fleurs et qui ne donnent point de fruits. Que dirai-je enfin? des amis orgueilleux qui se glorifient de votre amitié, tandis qu'elle leur est honorable, et qui en rougissent si vous venez à déchoir, ou que la fortune les élève au-dessus de vous : semblables à ces chevaux fiers et superbes qui s'enorgueillissent sous le cavalier qui les monte, et s'enfuient lorsqu'il tombe.

Si jamais la fortune vous élève, fidèle au conseil

du Sage, conservez dans votre cœur le souvenir de votre ami, et ne l'oubliez pas lorsque vous serez devenu riche. Sacrifiez toujours volontiers l'orgueil ou l'intérêt à la tendre amitié, et ne ressemblez jamais à aucun de ces faux amis dont nous venons de parler. Que ce soit le cœur seul qui vous attache à vos amis, sans aucun égard à leur bonne ou à leur mauvaise fortune. Quelque chose qui leur arrive, souvenez-vous que se déclarer l'ami de quelqu'un, c'est s'engager à l'être dans tous les temps, dans toutes les occasions, dans toutes les situations de la vie. Aussi supérieure aux revers qu'inaccessible à l'envie, la vraie amitié partage l'infortune comme la félicité; c'est même dans le malheur qu'elle se montre avec plus d'éclat. La prospérité donne des amis, l'adversité les éprouve.

Quoique la fidélité constante dans les malheurs et les disgrâces soit bien rare, il s'en trouve néanmoins quelquefois des exemples, et les fastes de l'amitié nous en ont conservé qui méritent de servir de modèles. En voici deux qui nous ont le plus frappé.

Le philosophe Callisthène, ayant suivi Alexandre dans ses conquêtes, fut accusé de trahison auprès de ce prince, qui le fit mutiler, et le condamna à être enfermé dans une cage de fer, à la suite de l'armée. Lysimaque, l'un des capitaines d'Alexandre et l'ami fidèle de Callisthène, ne discontinua cependant point de venir le voir. Ce philosophe, après l'avoir remercié de cette attention courageuse, le pria au nom des dieux que ce fût pour la dernière fois. « Laissez-moi, lui dit-il, soutenir mes malheurs, et n'ayez pas encore la cruauté d'y joindre les vôtres. — Je vous verrai tous les jours, répondit Lysimaque; si le roi vous savait abandonné des gens vertueux, il n'aurait

plus de remords, et commencerait à vous croire coupable. Oh! j'espère qu'il n'aura pas le plaisir de voir que la crainte d'encourir sa disgrâce m'ait fait abandonner un ami malheureux. »

Le second trait que nous avons à rapporter ne fait pas moins d'honneur à l'amitié. Freind, premier médecin de la reine d'Angleterre, s'était élevé avec force dans le parlement contre le ministère. Cette conduite ayant indisposé la cour, on lui suscita des affaires, et il fut renfermé dans la Tour de Londres. Environ six mois après, le ministre tomba malade. Il envoya chercher le célèbre médecin Mead. Celui-ci, après s'être mis au fait de la maladie, dit au ministre qu'il lui répondait de sa guérison, mais qu'il ne lui donnerait pas seulement un verre d'eau que Freind, son ami, ne fût sorti de la Tour. Le ministre, quelques jours après, voyant sa maladie augmenter, fit supplier le roi d'accorder la liberté à Freind. L'ordre expédié, le malade crut que Mead allait ordonner ce qui convenait à son état; mais ce médecin persista dans sa résolution jusqu'à ce que son ami fût rendu à sa famille. Ce qui ayant été fait, Mead traita le ministre et lui procura en peu de temps une guérison parfaite. Le soir même il porta à Freind environ cinq mille guinées qu'il avait reçues pour ses honoraires, en traitant les malades de son ami pendant sa détention, et l'obligea de recevoir cette somme.

Heureux ceux qui trouvent de tels amis! Vous mériterez d'en avoir si vous êtes vous-même aussi constant. Avez-vous fait un choix? que ce soit pour toute la vie; vous vous en trouverez mieux. Ne quittez pas un ancien ami, car le nouveau ne lui sera pas semblable. Ce n'est pas que s'il s'offre une nou-

velle amitié à faire, on doive toujours la rejeter : il y en a qui peuvent être aussi utiles qu'agréables ; mais n'abandonnez point pour cela l'ancienne amitié, et préférez même toujours les anciens amis aux nouveaux. Plus la passion de l'amour vieillit, plus elle est faible ; mais l'amitié devient plus forte en vieillissant : elle est aussi plus douce et plus agréable, comme ces vieux vins qui flattent plus délicieusement le goût.

Ne changez donc point : un ami nouveau ne vaudra jamais pour vous un ancien ami. Si la personne que vous aimez depuis longtemps est moins parfaite ou moins honorable, elle vous est plus propre et mieux faite à votre humeur. Ce n'est pas la noblesse, l'esprit ou la science qui font les douceurs de l'amitié, c'est la conformité du cœur et la sympathie des inclinations. D'ailleurs tout habit neuf incommode quelque temps, et toute nouvelle connaissance gêne ; les réserves et les cérémonies sont longues ; il faut s'étudier et se bien connaître avant de se livrer avec confiance, et ce sont toujours de grandes affaires, pour un homme sage et prudent, que des commencements d'amitié. En un mot, souvenez-vous de ce qu'on a dit, que quiconque peut cesser d'aimer un premier ami est indigne d'en avoir un second.

Ne rompez pas aisément avec vos amis. Il n'y a point d'ami qui ne puisse manquer à notre égard, mais il n'y a guère de manquements qu'on ne doive excuser. Il faut se passer l'un à l'autre bien des choses si l'on veut que l'amitié subsiste. Lorsqu'on a donné la sienne à quelqu'un, on s'est obligé non-seulement à sentir ses peines, mais à souffrir ses fautes ; et ce serait vouloir bien peu souffrir pour lui, que de ne vouloir rien souffrir de lui.

Il n'y a que les manquements absolument opposés à l'amitié, qui permettent légitimement de la rompre. L'homme qui reproche à son ami quelque déshonneur de sa famille ou quelque service qu'il lui a rendu, qui lui témoigne du mépris et de la fierté, mérite de le perdre. On peut revoir encore son visage, mais on ne retrouvera jamais son cœur ni sa confiance.

Ce qui doit surtout nous faire rompre nos liaisons, c'est lorsqu'elles peuvent nous devenir funestes ou dangereuses, lorsque la religion ou la conscience ne permettent point de les continuer. On doit être bon ami, mais on doit être encore plus ami de la vertu.

Il peut arriver encore qu'un ami tombe dans des fautes ou fasse éclater des vices dont la honte et l'infamie rejailliraient sur ceux qui continueraient à se déclarer ses amis. Alors il est de la prudence et de la sagesse de rompre au plus tôt, de laisser mourir l'amitié, en cessant peu à peu de se voir. Car, autant qu'il est possible, il faut éviter les éclats; et, comme disait Caton : « Il vaut mieux découdre que déchirer. » On doit du respect à l'ancienne amitié, et s'il est permis à un honnête homme, qui s'est trompé dans le choix de ses amis, de les abandonner, ce doit toujours être de telle sorte qu'ils se ressentent en toute occasion d'avoir été les amis d'un honnête homme.

Ne condamnez pas vos amis sans les entendre ou sans vous être bien assuré qu'ils sont coupables. Quand il s'agit de se brouiller avec une personne qui nous est chère, on ne saurait trop s'éclaircir ni être trop sûr. Il ne faut être ni facile à écouter ni prompt à croire. Combien de faux rapports ont brouillé de vrais amis?

Faites pour l'amitié ce qu'on doit faire pour le mariage, ayez beaucoup de prudence avant la liaison, et de ménagements après. C'est parce qu'on y manque, qu'on voit aussi peu de bonnes amitiés. Prenez les yeux d'Argus pour connaître les défauts de la personne avec laquelle vous voulez lier une étroite amitié. Mais la liaison faite, devenez aveugle, ou si vous ne pouvez vous dissimuler les défauts de votre ami, ne les remarquez que pour l'en avertir avec bonté, et pour les supporter. On ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à souffrir quelquefois l'un de l'autre. En liant amitié avec des hommes, il faut s'attendre aux défauts de l'humanité, que le plus vertueux doit le plus excuser.

Vous feriez aussi très-sagement, si vous voulez garder longtemps vos amis, d'être toujours poli avec eux. La familiarité que permet l'amitié ne dispense jamais de la politesse; et la liberté permise entre amis doit toujours être accompagnée d'égards, surtout en présence des autres. On a vu bien des amitiés rompues, ou du moins considérablement altérées, parce que, sous prétexte d'agir librement et sans façon, on était insensiblement tombé dans l'impolitesse.

On acquiert du mérite quand on fréquente ceux qui en ont. Voulez-vous devenir vertueux et homme de mérite, attachez-vous à ceux qui le sont; ne les quittez point; entretenez-vous avec eux le plus souvent qu'il vous sera possible : fixez continuellement sur eux vos regards. C'est à l'aspect des chefs-d'œuvre des Raphaël et des Michel-Ange que les jeunes peintres s'enflamment et redoublent leurs efforts. De même un jeune homme, en contemplant

les modèles qu'une société choisie offrira sans cesse à ses yeux, sentira son cœur s'échauffer d'une douce émulation et brûler du désir de les imiter.

Le célèbre de Vic, vice-amiral, et ami de Henri IV, lorsqu'il arrivait dans une ville, s'informait toujours quels étaient les hommes les plus recommandables par leur mérite et allait aussitôt les voir. De quelque condition qu'ils fussent, il les amenait dîner ou souper avec lui.

On acquiert des mœurs avec les personnes qui en ont; on prend des manières polies et gracieuses avec les gens aimables et bien élevés; on étend son esprit et ses connaissances avec les hommes spirituels et savants. François Ier, qui fut en France le père et le restaurateur des lettres, peut servir d'exemple pour ce dernier point. Il savait beaucoup sans avoir presque jamais étudié. Mais durant son repas, à son lever, à son coucher, et tout le temps qu'il ne se donnait pas aux affaires ou à la chasse, il entretenait des hommes vraiment savants qui l'instruisaient.

Liez-vous de bonne heure avec les personnes polies, instruites, d'un esprit juste et d'un goût sûr. Introduisez-vous et aimez à aller dans ces maisons respectables où tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, ne respire que les bonnes mœurs, la politesse et la décence. Mais souvenez-vous que pour y être admis il faut avoir de la conduite et de la sagesse, un maintien réservé et modeste qui prévienne, un esprit doux et orné qui serve de recommandation. Voyez les honnêtes gens, estimez-les, et travaillez à vous en faire estimer. Liez-vous étroitement avec eux; le profit est sûr, et ces nœuds durent toujours. Bientôt vous sentirez les heureuses

et fécondes influences qu'ils verseront sur vous. Leur commerce polira vos manières, augmentera vos connaissances, perfectionnera votre esprit et formera votre goût. Tout ce qui ne sera ni grand, ni beau, ni délicat, ni poli, ni honnête, vous paraîtra insipide, méprisable, odieux. Quelle différence entre le commerce de ces hommes choisis, avec qui, pendant la plus longue vie, on trouve toujours à profiter, et celui des libertins, des grossiers, des gens sans mœurs, sans religion, sans politesse, avec lesquels il y a toujours beaucoup à perdre! La société des premiers perfectionne et fait honneur, celle des autres corrompt et déshonore. « Celui qui fréquente les sages, dit Salomon, deviendra sage lui-même; et l'ami des insensés deviendra semblable à eux. »

Heureux celui qui, libre d'ambition, et n'ayant besoin ni de protection ni de grâces, peut dire comme le poëte :

> Je ne vais point, des grands esclave fastueux,
> Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.
>
> RACINE *le fils*.

Si vous êtes obligé de les voir, n'en approchez ni trop rarement ni trop souvent. « Traite les grands comme le feu, disait Diogène, et n'en sois jamais ni trop éloigné ni trop près. »

On vantait beaucoup le bonheur de Callisthène, de manger à la table d'Alexandre. Diogène répondit : « C'est en quoi je l'estime malheureux, puisqu'il est obligé de manger à l'heure et au goût d'un autre. »

IX.

Jamais ne parlez mal des personnes absentes.
Badinez prudemment les personnes présentes.

Dire du mal des absents, c'est une lâcheté : celui qui parle mal de ceux qui ne peuvent se défendre, ressemble à celui qui, les armes à la main, attaquerait un homme désarmé. Mais la médisance n'est pas seulement une lâcheté, c'est une indignité et une bassesse. Si l'on y ajoute la calomnie, c'est un crime ; et de la médisance à la calomnie il n'y a qu'un pas. Un fait raconté par dix bouches différentes n'est plus le même. Tout médisant est donc presque toujours un calomniateur, et tout calomniateur est un fripon et un malhonnête homme.

Celui qui ôte l'honneur ou qui contribue à le faire perdre est un meurtrier d'autant plus criminel, qu'il ôte injustement ce qui pour un honnête homme est plus cher que la vie. L'empereur Caracalla, qui avait fait mourir les médecins parce qu'ils n'avaient pas abrégé la vie de son père, ayant tué son frère Géta entre les bras de sa mère, sous de faux prétextes, voulut obliger Papinien, le plus célèbre jurisconsulte de son temps, à composer un discours pour excuser ce meurtre devant le sénat ou devant le peuple. Mais ce grand homme lui répondit : « Prince, il est plus facile de commettre un parricide que de l'excuser, et c'est un second parricide que d'ôter l'honneur à un innocent, après lui avoir ôté la vie. » L'empereur, irrité de sa réponse, lui fit trancher la tête.

C'est un graud malheur pour les gens de bien, même les plus irréprochables, d'être exposés aux traits envenimés de la calomnie. Si elle ne peut détruire entièrement l'estime et la réputation, elle les affaiblit et en diminue l'éclat. Elle est comme le feu qui noircit ce qu'il ne peut consumer.

Les maux que cause la langue médisante, ou sont irréparables, ou ne sont presque jamais réparés. Un coup de langue est bien prompt, mais souvent les blessures en sont mortelles. On ne saurait être trop circonspect dans une matière aussi délicate que celle de la réputation et de l'honneur. Les personnes qui en ont craignent de la faire perdre à ceux qui en sont le moins dignes, comme on le voit par le beau trait que nous allons rapporter. Alphonse, roi d'Aragon, alla chez un joaillier avec plusieurs de ses courtisans. Il fut à peine sorti de la boutique, que le marchand courut après lui pour se plaindre qu'on lui avait volé un diamant de grand prix. Le roi rentra chez le marchand avec toute sa suite, et se fit apporter un vase plein de son. Il ordonna que chacun de ses courtisans y mît la main fermée et l'en retirât tout ouverte. Il commença. La cérémonie faite, il fit vider le vase sur la table, et le diamant fut retrouvé. Le soin qu'eut ce prince de sauver l'honneur de celui qui avait commis le vol, et le moyen ingénieux qu'il employa, font l'éloge de sa grandeur d'âme et de son esprit.

L'exemple de ce prince, si attentif à ne pas ôter l'honneur et la réputation, doit confondre bien des personnes qui sont si peu scrupuleuses sur ce point. On les voit d'un air satisfait déchirer la réputation des autres, se plaire à nommer les personnes, ou à les désigner de manière à ne pas s'y méprendre; se

moquer des absents, les tourner en ridicule, grossir leurs fautes, et publier partout les secrets vrais ou faux des familles. On accuse surtout les femmes d'avoir ce défaut et d'être presque toutes médisantes. Ce n'est pourtant point par horreur du vice; celles qui médisent le plus ne sont pas moins vicieuses que les autres; et si elles n'avaient pas des défauts, elles ne prendraient pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres; mais la curiosité les porte à savoir tout ce qui se passe, et l'on n'aime guère à savoir que pour avoir le plaisir de l'apprendre à d'autres. La légèreté naturelle les empêche de faire réflexion à leurs paroles, et elles ont médit presque avant de s'en apercevoir. L'oisiveté et l'envie de parler font chercher dans la médisance des sujets d'entretien. Sans la médisance, combien de personnes n'auraient rien à dire!

Il y en a aussi qui ne parlent si volontiers des défauts des autres, que pour faire croire qu'ils ne les ont point ou qu'ils n'en ont pas d'aussi grands; mais l'amour-propre est souvent ici sa dupe, car on ne manque guère de venger sur leurs défauts ceux qu'ils ont censurés dans les autres; n'invitons pas la malignité à chercher en nous de quoi nous humilier et nous confondre; il est bien difficile de ne pas lui donner prise par quelque endroit, et il n'y a guère d'occasions où l'on fît un mauvais marché de renoncer au bien qu'on dit de nous, à condition de n'en point dire de mal.

C'était donc une fanfaronnade ou une défaite de l'amour-propre, toujours ingénieux à se tromper, que la réponse de Boileau-Despréaux. Lorsqu'on lui représenta que s'il s'attachait à la satire, il se ferait des ennemis qui auraient toujours les yeux sur lui

et ne chercheraient qu'à le décrier : « Eh bien! répondit-il, je serai honnête homme, et je ne les craindrai point. » Mais ignorait-il donc qu'il est bien difficile d'être toujours honnête homme dans le métier qu'il faisait? Le meilleur poëte satirique ne manque-t-il pas essentiellement à la probité lorsque sans égard il immole ses contemporains à la risée de son siècle et de la postérité, comme on a reproché, avec assez de justice, à Despréaux de l'avoir fait? Aussi ce poëte, qui s'est immortalisé par son *Lutrin*, son *Art poétique* et ses *Épîtres*, aurait-il une gloire plus pure, s'il n'eût composé ses *Satires*.

Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois permis, qu'il ne soit utile même de critiquer les mauvais auteurs, et de prendre en main la défense du bon goût contre ses ennemis, comme on peut démasquer l'erreur, l'hypocrisie pernicieuse, et faire connaître les gens dangereux, afin qu'ils ne nuisent à personne. Mais c'est qu'un satirique ne reste presque jamais dans les justes bornes. La satire, d'abord modérée et légitime, devient bientôt outrée, piquante, personnelle et partiale. Sous prétexte de venger le bon goût, on se venge soi-même, on satisfait son ressentiment et sa haine. Pour réjouir le lecteur, on aiguise les traits de la satire, on mord, on déchire sans ménagement. On n'épargne plus lorsqu'une fois on se voit applaudi dans ses premiers essais, et malheureusement la satire ingénieuse l'est presque toujours. Elle plaît à notre malignité, qui aime surtout à voir tourner en ridicule, parce qu'il n'y a guère d'abaissement plus grand, ni plus irrévocable; car on a honte d'estimer dans la suite ceux dont on s'est moqué. C'est pour cela que la réputation de Quinault a encore aujourd'hui tant de peine

à se rétablir, et que celle de Cotin n'a pu se relever. Qu'on lise néanmoins l'*Histoire de l'Académie française*, et l'on verra que les Cassagne, les Cotin, dont les noms remplissent si souvent les mordants hémistiches de ce cruel et trop ingénieux satirique, méritaient, à plusieurs égards, l'estime publique qu'il leur a fait perdre.

Cassagne était assez bon poëte et prédicateur estimé. L'ode qu'il fit à la louange de l'Académie française l'y fit recevoir à l'âge de vingt-sept ans ; et le poëme qu'il publia l'année suivante, où il introduit Henri IV donnant des instructions à Louis XIV, lui acquit l'estime de M. Colbert. Il était sur le point de prêcher à la cour, lorsque Boileau ayant mis son nom avec celui de Cotin dans sa troisième satire, ce trait piquant le fit renoncer à la chaire et l'interrompit au milieu de sa course. Après avoir fait les derniers efforts pour regagner l'estime du public par ses ouvrages, il succomba sous le poids de l'étude et du chagrin. Ses parents, avertis que sa tête se dérangeait, furent contraints de le mettre à Saint-Lazare, où il mourut âgé seulement de quarante-six ans. Triste effet de la satire, et qui devait rendre bien amer pour l'auteur lui-même le plaisir qu'elle pouvait d'ailleurs lui donner.

Quant à l'abbé Cotin, il aurait eu le tranquille sort de tant d'autres qui ne valaient pas mieux que lui ; mais il avait eu le malheur de déplaire à Molière et à Boileau. Ces deux écrivains également mordants attaquèrent le malheureux Cotin de la manière que tout le monde sait ; et Cotin, accablé des traits perçants du satirique et de la scène de *Trissotin*, ne put s'en relever.

Boileau avait donc plus de raison qu'il ne pensait,

de dire lui-même au commencement d'une de ses satires :

> Muse, changeons de style, et quittons la satire ;
> C'est un méchant métier que celui de médire.

Ce qu'il ajoute n'est pas moins vrai :

> A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal :
> Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.

Si vous êtes jaloux de votre propre bonheur et de l'estime des hommes, ne médisez point. Il y en a qui croient plaire ou briller par là, mais on les déteste et on les méprise. Et qui le mérite mieux ? Car si c'est l'envie ou la haine qui fait parler le médisant, comme il arrive presque toujours, quelle bassesse ! Si c'est de sang-froid et sans intérêt qu'il fait, contre des personnes dont il n'a reçu aucun mal, tout ce que l'emportement et la vengeance pourraient lui suggérer de plus cruel contre des ennemis déclarés, quel caractère noir ! De quelque côté donc qu'on envisage le médisant, on ne peut que le mépriser et le haïr.

Ce n'est pas assez de ne point médire, on doit encore fermer l'oreille à la médisance. Celui qui l'écoute est presque aussi coupable que celui qui la dit : il s'en fait le complice. Aussi le Sage nous recommande-t-il de ne point prêter l'oreille aux langues médisantes : « Faites, dit-il, comme une haie d'épines à l'entrée de vos oreilles, et n'écoutez pas la méchante langue. » Le plus sûr moyen de la faire taire est de ne pas l'écouter. « Le vent d'aquilon dissipe la pluie, dit Salomon, et le visage triste fait taire la langue médisante. »

Ceux qui ont autorité sont obligés de fermer la bouche au médisant : « Ne permettez pas, disait saint Louis à son fils, que personne ait la hardiesse

de prononcer devant vous aucune parole qui puisse porter qui que ce soit au péché, ni d'attaquer par la médisance la réputation des autres, soit qu'ils soient présents ou absents. » Louis XIV, qui avait toutes les qualités d'un grand roi, ne s'était pas seulement interdit la médisance, toujours indécente dans la bouche d'un prince, mais il la désarmait lorsqu'elle osait paraître devant lui. Un petit-maître voulant jeter un ridicule sur l'incapacité d'un jeune seigneur, dit à ce prince qu'on ferait un gros livre de ce que ce seigneur ne savait pas. Le roi, prenant un air sévère, dit à ce railleur : « Et l'on en ferait un fort petit de ce que vous savez. »

Si vous avez entendu quelque parole contre la réputation du prochain, gardez-vous de la répéter, et, comme dit l'Esprit saint, faites-la mourir dans vous-même. Le mal que nous apprenons des autres doit être enseveli chez nous, quand il n'y a pas de pressante nécesssité à le redire. Lorsqu'on disait à la vertueuse reine de France, épouse de Louis XV, quelque chose qui blessait l'honneur du prochain, elle refusait d'abord de le croire. La chose devenait-elle publique, elle excusait ou plaignait la personne, et n'en parlait plus.

On ne doit pas moins respecter la mémoire des morts que la réputation des vivants. On parlait, en présence de milord Bolingbroke, de l'avarice dont le duc de Marlborough avait été accusé, et l'on citait des traits sur lesquels on appelait au témoignage de Bolingbroke, qui avait été l'ennemi déclaré du duc. « C'était un si grand homme, répondit Bolingbroke, que j'ai oublié ses vices. »

Il est si rare et si difficile de rire des autres sans les choquer, qu'il vaudrait mieux s'en abstenir en-

tièrement. L'amour-propre est si délicat, qu'il est presque impossible de le toucher sans le blesser, à moins qu'on ne le fasse avec beaucoup de légèreté et de prudence. Il faut que le badinage soit mêlé de tant d'égards et d'estime, que la personne qui en est le sujet en soit moins offensée que flattée.

On doit aussi bien examiner ceux avec qui l'on badine. Les grossiers, les ignorants et les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire qu'on se moque d'eux ou qu'on les méprise. « Il ne faut jamais, dit la Bruyère, hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis ou qui ont de l'esprit. »

En général, il faut rarement badiner. Il est vrai que le badinage, quand il est juste, léger et finement renvoyé, est le sel de la conversation, qui devient insipide et ennuyeuse quand on n'y rit pas. Mais il faut bien de la prudence pour se tenir dans la modération et pour ne point passer jusqu'à l'excès : il faut bien du jugement pour ne rien dire de déplacé, et beaucoup d'attention sur ses paroles pour ne pas laisser échapper le moindre mot qui puisse blesser.

Ne vous mêlez donc pas de rire ni de jouer avec les autres, si vous n'êtes entièrement sage, et si vous n'avez l'art de le faire discrètement et avec grâce. Usez d'une grande prudence. Observez soigneusement l'humeur, le temps, le lieu et les occasions ; ce qui est bien reçu aujourd'hui ne le sera pas demain. Assaisonnez donc le badinage avec une louange ; en mettant de son parti l'amour-propre des autres, on est sûr de ne jamais déplaire ; mais c'est là précisément ce qu'on ne fait pas. Les badinages les plus doux, les plus modérés, les plus

innocents, dégénèrent presque toujours. Parmi les traits que décoche une humeur enjouée, il y en a toujours quelques-uns de plus perçants qui pénètrent jusqu'au cœur. Il en est de ces jeux d'esprit comme des jeux de main.

Celui qui aime à plaisanter ne sera pas longtemps estimé; et s'il y joint la raillerie, comme il arrive ordinairement, il se rendra méprisable et odieux. Le pire de tous les caractères est celui de railleur : il se fait beaucoup d'ennemis, et n'a aucun ami; souvent même il change les meilleurs amis en ennemis irréconciliables.

On pardonne, on rend quelquefois son amitié à ceux qui ont fait quelque injustice ou quelque affront; mais la raillerie est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins, parce qu'elle est le langage le plus certain du mépris. Elle porte à l'amour-propre le coup le plus sensible, parce qu'elle nous ôte la bonne opinion que nous avons de nous-même, et qu'elle veut nous rendre ridicule aux yeux des autres et à nos propres yeux : c'est une injure déguisée; et ce qui la rend encore plus humiliante, c'est qu'en même temps qu'elle nous abaisse, elle semble élever celui qui nous raille au-dessus de nous; elle le rend pour ce moment en quelque sorte notre supérieur et notre maître.

La raillerie est toujours mal reçue de celui à qui elle s'adresse, et ne fait guère d'honneur à celui qui raille. Avec des inférieurs ou de petits esprits, c'est une honte; avec un grand ou un supérieur, il y a du risque; quant aux égaux, ils la rendront avec usure, et couvriront souvent le rieur de confusion, car lorsque celui contre lequel on lance le trait, sait le renvoyer adroitement à celui qui l'a

fait partir, il l'expose à la risée, et le charge lui-même du ridicule qu'il voulait jeter sur un autre.

Il ne faut pas même railler ses amis, si l'on veut les conserver. Racine aimait à railler, et il était alors amer et piquant. Ses meilleurs amis ne trouvaient pas grâce auprès de lui, quand il leur échappait quelque chose qui lui donnait prise. Despréaux, accablé un jour de ses railleries, lui dit après la dispute : « Avez-vous eu envie de me fâcher? — Dieu m'en garde! répondit son ami. — Eh bien! reprit Despréaux, vous avez donc tort, car vous m'avez fâché. » Une autre fois Despréaux ayant avancé à l'Académie quelque chose qui n'était pas juste, Racine ne s'en tint pas à une simple plaisanterie, qui part souvent du premier feu de la dispute; il la poussa si loin, que Despréaux fut obligé de lui dire : « Je conviens que j'ai tort, mais j'aime mieux avoir tort que d'avoir raison comme vous l'avez. »

Il y a des gens qui ne peuvent parler sans railler, ni railler sans offenser. Leurs mots âcres et mordants, leurs railleries mêlées de fiel et d'absinthe les rendent odieux; car si l'on rit quelquefois d'un trait satirique et piquant, on déteste presque toujours ceux qui le disent.

Il y a de petits défauts qu'on abandonne volontiers à la censure et dont nous souffrons facilement qu'on nous raille; ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres : encore faut-il bien de l'esprit et de la finesse pour badiner joliment, et beaucoup de supériorité sur la personne qu'on badine, afin qu'elle n'ait pas droit de s'en offenser, ni lieu de croire qu'on manque au respect qui lui est dû.

On peut rire d'un homme vain et orgueilleux qui

va, pour ainsi dire, au-devant de la raillerie. Mais il y a de la honte à se moquer d'un sot, comme il y a de la puérilité et de la sottise à se railler des difformités du corps. Celui qui insulte à la nature mérite qu'on lui fasse un reproche plus grand et plus sensible, celui de n'avoir ni esprit ni savoir-vivre. Un seigneur à cordon bleu, dont le génie passait pour être fort petit, voyait briller un gros diamant au doigt d'une dame qui n'était pas belle, et qui avait la main assez maigre et décharnée. Il dit en riant à un de ceux qui étaient avec lui : « J'aimerais mieux la bague que la main. — Et moi, repartit la dame qui l'avait entendu, j'aimerais mieux le licou que la bête. »

Le véritable usage de la raillerie, lorsqu'on peut l'employer, ne doit être que de montrer le ridicule d'un vice ou d'un défaut dont on peut se moquer. Quel sujet de railler, pour certaines gens, qu'une personne dont le corps a quelque difformité, quelque imperfection ! quelle matière à plaisanterie ! quel champ pour faire briller leur esprit, ou plutôt pour montrer qu'ils n'en ont point ! Un sot raillait un homme d'esprit sur la longueur de ses oreilles : « Il est vrai, lui répondit la personne raillée, j'ai des oreilles trop grandes pour un homme ; mais convenez aussi que vous en avez de trop petites pour un âne. »

X.

Consultez volontiers, évitez les procès.
Où règne la discorde apportez-y la paix.

Cette maxime renferme un des conseils les plus

prudents que puisse donner la sagesse : en le suivant on évitera de faire bien des sottises. « Ceux qui font tout avec conseil, dit le plus sage des rois, sont conduits par la sagesse. A tout âge, en tout état, sur toute matière on peut tirer un grand fruit des conseils des autres. Quelque habile et quelque éclairé qu'on soit, on est souvent, pour ses propres affaires, comme un médecin malade qui a besoin d'en consulter d'autres. On voit des gens très-habiles prendre l'avis de personnes d'un esprit inférieur, mais capables de réflexions judicieuses qui peuvent échapper aux plus éclairés. Le moins habile peut quelquefois instruire celui qui l'est le plus. L'homme d'esprit, qui que ce soit qui parle, écoute ce qu'on lui dit, et en profite. Il sait tirer de chacun quelque étincelle ou quelque rayon, et de ces petites lumières réunies il fait naître autant de jour qu'il lui en faut. »

Écoutez tout le monde, assidu consultant,
Un fat quelquefois ouvre un avis important. DESPRÉAUX.

Aimez donc à demander conseil, et observez pour règle de ne jamais prendre une grave décision sans avoir consulté. Plus les intérêts sont grands et les suites importantes, plus le conseil est nécessaire. Un conseil sage empêche souvent de faire de grandes fautes. Tandis que la passion tient nos yeux fixés vers notre but, nous ne voyons pas ce qui est autour de nous et ce qui nous suit : un ami fidèle et éclairé nous le fait voir. Henri IV, n'étant encore que roi de Navarre, voulait épouser la comtesse de Guiche. Il demanda à d'Aubigné son sentiment sur ce mariage, et contre la sage maxime de ne faire jamais connaître à ceux que l'on consulte de quel côté l'on penche, il lui témoigna la grande envie

qu'il avait de prendre ce parti. Ce prince en disait assez pour déterminer d'Aubigné à lui donner un conseil conforme à son inclination. Mais incapable de le flatter et de trahir son devoir, d'Aubigné lui répondit avec une noble hardiesse, et lui déclara qu'il manquerait à son devoir en commettant un pareil acte de faiblesse.

Henri IV ne s'offensa point de la liberté avec laquelle d'Aubigné lui avait parlé. Il le remercia même de son conseil généreux; et, ce qui est encore plus grand, il le suivit. Quel trésor pour un roi qu'un conseiller de ce caractère! C'est ce même d'Aubigné qui se défendit d'écrire l'histoire de Henri III, à laquelle ce prince voulait l'engager. « Je suis, dit-il, Sire, trop votre serviteur pour écrire votre histoire. »

Lorsque vous demandez conseil, faites-le sincèrement, car bien des gens ne consultent que pour avoir des approbateurs. Ils ne demandent un avis que quand ils se promettent de l'avoir tel qu'ils le souhaitent. Pour vous, soyez sincèrement disposé à bien recevoir les conseils qu'on vous donnera, quelque contraires qu'ils soient à vos vues, quelque peu flatteurs, quelque durs même que vous les trouviez. Laissez une entière liberté de vous dire ce qu'on pense, autrement il est inutile que vous consultiez. Apelles, qui fut le plus grand peintre de l'antiquité, exposait ses tableaux aux yeux du public après les avoir faits, et se cachait derrière, afin, disait-il, d'entendre la critique sincère qu'on en ferait, et d'en mieux connaître les défauts.

Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

DESPRÉAUX.

Ce ne sont pas seulement les auteurs qui doivent demander volontiers des conseils et les recevoir avec docilité, ce sont encore, comme nous l'avons déjà dit, tous ceux qui veulent se conduire sagement; mais beaucoup de gens se font une mauvaise honte de se soumettre aux avis des autres, et un faux honneur de ne se gouverner que par eux-mêmes. Un prince disait qu'il aimait mieux faire une sottise de son cru qu'une belle action sur l'avis d'un autre. En parlant ainsi, il faisait moins son portrait que celui de bien des hommes, et surtout des jeunes gens qui n'aiment ni à demander des conseils ni à en recevoir, parce qu'ils croient toujours penser mieux que les plus sages et les plus éclairés. Mais on fait bien des fautes lorsqu'on est jeune et qu'on ne prend conseil que de soi-même. « Mon fils, dit le Sage, ne faites rien sans conseil, et vous ne vous repentirez point de ce que vous aurez fait. »

Il n'y a que l'insensé qui se fie à lui-même. Moins on a d'esprit et de capacité, plus on est d'ordinaire orgueilleux et suffisant. On se persuade qu'on en sait plus que les autres; on croirait s'abaisser et faire l'aveu de son infériorité, si l'on consentait à suivre les conseils qu'un autre aurait donnés.

Ce défaut paraît peu de chose dans son principe; cependant les effets en sont terribles. De là naissent la présomption, la bonne opinion de soi-même, l'attachement opiniâtre à son sentiment, vices qui annoncent la petitesse d'esprit, la fatuité, la sottise. De là les faux jugements, les mesures mal prises, les démarches inconsidérées, qui souvent sont suivies de la honte et du ridicule. Les plus détestables sujets ne sont devenus tels que pour avoir refusé d'en-

tendre et de suivre les conseils des personnes qui les portaient au bien. Tant que Néron suivit les sages conseils de Burrhus et de Sénèque, tout l'empire retentit de ses louanges; mais, dès que la flatterie l'eut corrompu, il devint l'exécration de l'univers.

Écouter avec joie les conseils et les remontrances de personnes âgées, c'est la marque d'un esprit bien fait qui aspire à la perfection. Faites-vous donc toujours un honneur et un devoir de prendre et de suivre les bons conseils de ceux qui ont plus de sagesse et d'expérience que vous. L'expérience qu'on n'acquiert que par ses fautes est un maître qui coûte trop cher. N'imitez pas ces jeunes gens qui ne deviennent sages qu'après s'être épuisés à faire des folies, qui, dans tout ce qu'ils ont à faire, ne consultent jamais qu'eux-mêmes ou des jeunes gens comme eux, et ne trouvent de bon sens qu'aux personnes qui sont de leur avis.

Défiez-vous de vous-même et de votre jugement; mais ne vous fiez pas à toutes sortes de personnes ni à toutes sortes de conseils. Tous ceux que l'on consultent vantent leurs avis, mais tous les avis ne sont pas également bons; les démêler et les bien connaître est le chef-d'œuvre de la prudence, et il n'y a peut-être pas moins d'habileté à savoir discerner un bon conseil qu'à se bien conseiller soi-même.

L'homme sage ne rougit point de consulter les autres, mais il ne se rend point esclave de leurs opinions; il les pèse, les apprécie, et se détermine d'après ses propres réflexions. Ne vous croyez donc pas toujours obligé de suivre les conseils qu'on vous donne: écoutez-les comme ami, examinez-les comme juge, exécutez-les comme maître. Rejetez les mauvais, profitez des bons, et entre les bons préférez

les meilleurs. Si celui qui vous a donné un conseil se choque de vous en voir suivre un autre, il vaut mieux qu'un seul homme s'offense injustement que de donner à plusieurs de justes raisons de se plaindre. Il est des gens qu'il est fâcheux d'avoir consultés quand on ne suit pas leurs avis : ils s'en choquent et en font des reproches. Cela doit vous rendre attentif à bien connaître les personnes avant d'ouvrir votre cœur.

La première qualité que doivent avoir ceux dont on recherche le conseil, c'est d'être instruits et d'avoir des connaissances : c'est la lumière dont on a besoin quand on se trouve dans les ténèbres. Adressez-vous donc à des personnes sages, prudentes, habiles dans la matière qui doit faire le sujet du conseil, et, par préférence, consultez les vieillards; le conseil leur appartient, et l'exécution à la jeunesse.

Une seconde qualité qui n'est pas moins essentielle dans les conseils, c'est le désintéressement; il est assez rare, et l'on doit sur ce point se défier quelquefois de ses enfants, de ses domestiques, de ses amis mêmes. Quelque fidèles que vous paraissent ceux dont vous prenez les avis, en écoutant leurs sentiments attachez-vous à épier leur cœur et à pénétrer leurs intentions. Sachez quels sont leurs besoins, leurs inclinations, leurs intérêts. Tel paraît vous conseiller uniquement pour votre bien, qui ne le fait que pour le sien propre. Combien d'affaires entreprises d'après des conseils de cette sorte ont ruiné l'entrepreneur et enrichi le conseiller !

Lorsque l'empereur Charles VI confia, en 1717, au prince Eugène la conduite de la guerre qu'il soutenait contre les Turcs, il lui dit que, quelque confiance qu'il eût en ses talents, il voulait établir au-

dessus de lui un chef qu'il dût consulter et au nom duquel il agirait. Le prince, un peu étonné, demande quel est ce supérieur. Charles lui présente à l'instant un crucifix enrichi de diamants avec cette inscription : JÉSUS-CHRIST, GÉNÉRALISSIME. « N'oubliez jamais, prince, ajouta-t-il, que vous allez combattre pour la cause de celui qui a répandu sur la croix son sang pour le salut des hommes. C'est sous ses auspices que vous allez attaquer et vaincre ses ennemis et ceux du nom chrétien. » En effet, le prince Eugène remporta sur eux, la même année, près de Belgrade, cette fameuse victoire où plus de vingt mille des infidèles restèrent sur le champ de bataille, et qui fut bientôt suivie de la paix que les Turcs furent contraints de demander.

Ne consultez pas ordinairement beaucoup de personnes. La multitude des conseils, ainsi que le grand nombre de recettes dans les maladies, produit l'incertitude et l'irrésolution : on ne sait plus ce qu'on doit faire, parce qu'on a trop voulu le savoir. Bornez-vous donc, pour l'ordinaire, à prendre conseil de quelques personnes éclairées et d'une probité reconnue, qui vous soient uniquement attachées, qui connaissent vos vrais intérêts, et qui les aiment.

Consultez volontiers, et conseillez difficilement. S'il est aisé de donner des conseils, il ne l'est pas également d'en donner de bons. Combien de fois aussi n'arrive-t-il pas que ceux qui paraissent les meilleurs ont des suites funestes qu'on aurait pu naturellement prévoir ! Et, quoiqu'on ne doive pas toujours juger des conseils par l'événement, qui peut tromper les vues les plus prudentes, il est toujours désagréable d'avoir été la cause, même innocente, du malheur de son ami.

Ne donnez vos conseils qu'avec beaucoup de discrétion et de prudence. La charité engage, la justice oblige, en certaines rencontres, à prévenir, lorsque nous le pouvons, les folies ou les malheurs du prochain : l'Écriture nous avertit de ne pas retenir la parole qui peut lui être salutaire et de ne point cacher notre sagesse ; mais cette sagesse elle-même doit nous conduire et présider aux conseils utiles que nous donnons, afin de ne les donner qu'à propos quand on nous les demande ou qu'on est disposé à les bien recevoir. N'ayez donc pas, comme quelques-uns, la vanité ou la fureur de donner des conseils à tout le monde et en toute occasion. Les conseils, ainsi que les louanges, sont peu estimés quand on les prodigue.

En général, et à moins que vous n'y soyez obligé, si l'on ne vous demande pas votre avis, ne le donnez point, et ne soyez pas fâché que l'on consulte d'autres que vous. Les plus sages conseils ne réussissent pas toujours, et le blâme, quoique mal à propos, en retombera sur vous seul. Vous aurez quelquefois donné trop légèrement des conseils décisifs sur la fortune, sur le choix d'un état, sur une résolution qui engage la liberté ; et toute la vie vous serez tourmenté par vos propres regrets, ou par les reproches des personnes que vous aurez rendues malheureuses.

Ce n'est pas néanmoins lorsqu'on vous demande un conseil et que vous êtes en état de le donner, que vous ne puissiez et ne deviez le faire en bien des occasions. On doit se prêter à conseiller et à diriger ceux qui ont besoin de lumières et de secours, comme on doit faire l'aumône à ceux qui se trouvent dans la nécessité. Mais qui que ce soit qui vous con-

sulte, ne craignez pas de lui faire connaître son devoir. Que nulle considération humaine ne vous porte à déguiser vos sentiments. Ayez le courage de dire, même aux grands, non ce qui leur plairait, mais ce qu'ils doivent faire, et ne soyez pas assez lâche pour trahir jamais la vérité.

On ne saurait avoir trop d'horreur des procès ; ils sont la ruine des familles, la source de mille inquiétudes, de beaucoup de peines et de péchés. Sous prétexte de défendre son droit, on se permet des reproches déshonorants, des paroles offensantes qui ne font pas la cause meilleure, mais rendent les plaideurs plus envenimés. On emploie la supercherie et la chicane : si l'artifice réussit, ce succès engage à s'en servir encore dans de nouveaux procès, qu'on entreprend ensuite plus facilement, et peut-être sans assez consulter le bon droit et la justice. Perd-on quelqu'un de ces procès, car il est bien difficile de les gagner tous, on en conçoit un dépit, un ressentiment qui dure quelquefois toute la vie, et sème pour toujours, entre des proches, une haine scandaleuse qui se perpétue dans les familles.

On s'expose donc, en plaidant, à perdre la charité et l'union, l'honneur et la probité. Le gain d'un procès peut-il balancer tant de pertes ? et l'espérance de le gagner, espérance si incertaine, si trompeuse, si souvent démentie par l'événement, peut-elle rassurer assez contre la crainte de perdre avec son bien ce qui vaut mille fois plus que toutes les richesses ?

Nous avons droit, il est vrai, de demander ce qui nous appartient ; Dieu a établi pour cela des tribunaux dans la société, qui ne serait qu'une troupe de

brigands et une succession de meurtres et de crimes sans l'exercice de la justice. Mais la raison et la sagesse permettent-elles de poursuivre ses droits avec tant d'animosité et de rigueur, lorsqu'on risque par là de faire tort aux intérêts de son âme? Les biens du monde, ces biens si fragiles, si périssables, sont-ils dignes d'être mis en parallèle avec ceux qui sont promis au détachement et à la modération?

Aimez donc la paix. Il n'est pas aussi honorable de vaincre ses ennemis que de n'en point avoir; et il est moins glorieux de renverser la fortune de ses adversaires que de gagner leur cœur. Prêtez-vous volontiers à toutes les voies honnêtes d'accommodement. C'est gagner un procès que de ne pas le poursuivre.

Quoique la justice ne se vende point, il en coûte souvent beaucoup pour l'obtenir; et après l'avoir obtenue, on est presque toujours moins riche qu'auparavant.

Craignez les procès; mais ne paraissez pas trop les craindre, ce serait le vrai moyen d'en avoir. Faites bonne contenance, mais toutefois ne négligez rien de ce qui dépendra de vous pour n'en avoir jamais; c'est être fou que de les aimer; c'est une sottise, quand on peut les éviter, que d'en avoir; mais c'est une extravagance d'en avoir avec ses proches, de les ruiner ou de se ruiner soi-même pour enrichir des étrangers.

Évitez encore d'intenter des procès pour des sujets légers, et qui deviennent considérables par l'entêtement qui les accompagne, et par les frais qui les suivent. Ne rendez pas publique votre honte ou votre déshonneur qu'on ignorait, en portant aux tribunaux des insultes qu'il fallait dissimuler ou mé-

priser. On exhortait Socrate à demander réparation d'un outrage que lui avait fait un brutal. « Eh quoi ! répondit ce philosophe, si un cheval ou un âne m'avait donné un coup de pied, voudriez-vous que je l'appelasse en justice ? »

Réconcilier des parents ou des amis brouillés ensemble, rapprocher des époux désunis, rétablir la concorde dans les familles, accommoder des procès, c'est une chose aussi belle devant les hommes qu'elle est agréable à Dieu. Un curé trouva dans sa paroisse plus de cent procès lorsqu'il y entra ; à sa mort, il n'y en restait plus qu'un : il avait terminé et pacifié tous les autres. Aussi ses funérailles furent-elles honorées des regrets et des larmes de tous ses paroissiens qui le regardaient comme un saint et comme leur père.

Faites-vous toujours un plaisir de rétablir la paix, la concorde, la bonne union ; et si vous avez réussi, croyez que c'est une des plus belles et les plus glorieuses actions de votre vie. Plus vous y aurez trouvé de difficulté et de peine, plus vous aurez de mérite et de gloire ; car, il faut l'avouer, cela n'est pas toujours facile. Il y a des cœurs si aigris, si envenimés les uns contre les autres, qu'il est quelquefois bien difficile de les apaiser. Il y a des esprits si opiniâtres qu'on ne peut les rendre dociles à la voix de la raison. Il y a des caractères si discordants, qu'il est comme impossible de mettre entre eux quelque harmonie.

« Évitez, dit l'Ecclésiastique, de passer pour un semeur de rapports, et prenez bien garde que votre langue ne devienne pour vous un piége et un sujet de confusion : car la langue double sera punie par

de rigoureux châtiments, et le semeur de rapports s'attirera la haine, l'inimitié et l'infamie. » Qu'arrive-t-il en effet? On s'explique, on se justifie; les amis reviennent, les frères se réconcilient, tout se pardonne entre les époux, on répare ce qu'on avait dit dans un moment de chagrin; et ceux que le semeur de discordes avait mis en mauvaise intelligence s'accordent à le haïr.

Au fond, à bien examiner les rapports, en est-il de fidèles? ne sont-ils pas tous défigurés et empoisonnés? n'est-ce pas presque toujours la haine ou l'envie qui porte à les faire? Rien n'est donc plus méprisable, plus haïssable que ces sortes de gens. « Il y a, dit Salomon, six choses que le Seigneur hait, et son âme déteste la septième : les yeux altiers, la langue sujette à mentir, les mains qui répandent le sang innocent, le cœur qui médite de noirs desseins, les pieds légers pour courir au mal, le témoin trompeur qui profère des mensonges, *et celui qui sème des divisions entre les frères*. — Quand il n'y aura plus de bois, dit-il encore, le feu s'éteindra, et quand il n'y aura plus de semeurs de rapports, les querelles s'apaiseront. »

Une personne sage se gardera donc également et de faire de mauvais rapports et de les écouter. Celui qui en fait trouble le repos des autres, et celui qui les écoute nuit à sa propre tranquillité. Une personne malintentionnée, voulant brouiller Platon avec un de ses disciples, lui dit que ce disciple avait tenu des discours défavorables contre son maître. « Je n'en crois rien, répondit Platon, et l'on aurait bien de la peine à me persuader qu'un homme que j'aime de si bonne foi eût l'âme assez lâche et assez ingrate pour me décrier comme vous me le dites. » Mais voyant

que l'autre appuyait par de grands serments ce qu'il avait avancé : « Il faut, reprit-il, que j'aie effectivement les défauts dont vous me parlez; et celui que vous voulez me rendre suspect a jugé à propos qu'on m'en avertît. »

En fermant l'oreille aux faiseurs de rapports, on leur ferme bientôt la bouche. L'attention avec laquelle on les écoute les encourage. Mais les écoute-t-on avec indifférence, marque-t-on du mépris pour ce qu'ils disent, on les déconcerte, et on leur ôte l'envie de faire de nouveaux rapports; c'est la conduite que tiennent à leur égard les hommes prudents. On vint dire un jour à un célèbre philosophe qu'on ne l'avait pas épargné dans une compagnie, et qu'on avait dit de lui mille choses qui lui auraient fait de la peine s'il les avait entendues. Il reçut ce rapport d'une manière qui dut bien surprendre celui qui le lui faisait : « Si l'on me connaissait bien, lui répondit-il, on pourrait en dire beaucoup plus sans que je fusse en droit de me fâcher. Je suis extrêmement obligé à ceux qui parlent ainsi de moi en mon absence ; s'ils en parlaient devant moi, comme ils le pourraient, je rougirais de honte et de confusion. Je vous prie de leur en témoigner ma reconnaissance. »

Gustave III, roi de Suède, signala les commencements de son règne par plusieurs beaux traits, entre lesquels on peut placer celui-ci. Une personne, ayant demandé à lui parler, dit qu'elle venait l'avertir qu'un homme en place formait des projets contre Sa Majesté. Le roi, n'ignorant pas que le dénonciateur était un ennemi du prétendu coupable, le renvoya en lui disant : « Allez vous réconcilier avec votre ennemi, et je pourrai ensuite vous écouter et vous croire. »

XI.

Avec les inconnus usez de défiance.
Avec vos amis même ayez de la prudence.

On ne saurait trop se défier des personnes que l'on ne connaît pas. Combien de fripons se cachent sous le manteau de l'honnête homme! Dans les premiers siècles, où la bonne foi régnait sur la terre, la défiance était presque inutile; mais aujourd'hui, par la corruption de nos mœurs, elle est devenue nécessaire.

Ce qui ne l'est pas moins, c'est de la cacher. Il en est ici comme du secret; la vraie prudence est de ne pas même faire soupçonner qu'on se défie. En laissant trop voir la crainte qu'on ne nous trompe, nous découvrons souvent la manière dont on peut nous tromper. Des soupçons trop marqués outragent les honnêtes gens sur lesquels ils tombent, et engagent ceux qui ne le sont pas à se faire un plaisir malin de nous attraper. Il n'y en a pas qui soient plus souvent trompés que ceux qui paraissent trop craindre de l'être.

Quiconque est soupçonneux invite à le trahir. VOLTAIRE.

Celui qui se défierait de tout le monde, serait aussi injuste que malheureux. On ne doit se méfier que quand il y a un motif raisonnable de le faire, fondé sur quelques traits de mauvaise foi et sur le caractère connu de la personne. La qualité d'inconnu est aussi une raison juste et suffisante de se défier. Trop de confiance aux personnes que l'on ne connaît pas

assez expose souvent à être dupe. C'est ce qui arrive, surtout à ceux qui ont un grand fonds de probité. Plus on est honnête homme, plus on soupçonne difficilement les autres de ne l'être pas. Un bon cœur, une belle âme a de la peine à croire les autres capables de ce qu'elle ne voudrait pas faire; et ce n'est qu'après plusieurs expériences, qu'elle s'est convaincue enfin, à ses dépens, qu'elle a fait trop d'honneur à ceux qu'elle a cru lui ressembler.

Mais comment concilier deux maximes également sages, qui paraissent si opposées: se défier des hommes, et ne juger mal de personne? C'est de ne se permettre, comme nous l'avons dit, que des jugements fondés et des défiances légitimes. Nous ferions de la prudence un vice affreux, si elle nous portait à nous défier tellement de tous les hommes, que nous craignissions toujours de trouver dans chacun d'eux un méchant homme, un traître, un fripon: nous ne saurions nous former une telle idée sans détruire les principes de la justice et de notre propre bonheur. Mais néanmoins attendons-nous à trouver dans le monde peu de bonne foi, peu de probité, peu de désintéressement, peu de vérité, peu de justice. Nous prendrons ainsi, dans les occasions importantes, toutes les précautions que la prudence peut suggérer pour n'être la dupe de personne. Je dis dans les occasions importantes, car prendre ces précautions dans les petites choses, c'est le fait d'un petit esprit; et si c'est en matière d'intérêt, c'est en même temps petitesse et avarice.

Si la défiance est la mère de la sûreté, elle est aussi, quand elle est portée à l'excès, celle des soupçons cruels, des noires inquiétudes, des peines dévorantes, des chagrins mal fondés, avec lesquels

le bonheur n'habita jamais. On disait à Jules César que l'on conspirait contre lui : « Il vaut mieux mourir une fois, répondit-il, que d'avoir toujours à se défier. » D'ailleurs, s'il est vrai qu'on ne saurait montrer moins d'esprit qu'en se fiant à tout le monde, on ne saurait aussi montrer plus de petitesse d'âme qu'en se défiant de tous les hommes. Je mépriserais le premier, mais je me défierais du second : il est au moins d'une probité fort équivoque; et il est presque à parier que celui qui se défie de tout le monde est lui-même traître et faux. On ne juge souvent des autres que d'après soi-même.

Prenez donc le milieu entre les deux excès: penchez même, si vous le voulez, un peu plus du côté de la défiance. Tant d'autres se sont repentis de ne s'être pas assez défiés, que cela doit vous faire tenir sur vos gardes, et au moins jusqu'à ce que vous connaissiez. Combien de gens ne cherchent que des dupes ! Méfiez-vous surtout, comme disent les Italiens, de celui qui vous fait plus de caresses qu'à l'ordinaire : ou il vous a trompé, ou il veut vous tromper.

Le jeu est une des occasions où les jeunes gens doivent apporter le plus de défiance quand ils se trouvent avec des personnes qu'ils ne connaissent point, parce qu'il est plus facile et plus ordinaire d'y être trompé, et que les plus habiles mêmes le sont quelquefois.

Si tous les amis étaient tels qu'ils devraient être, la prudence avec eux ne serait pas une vertu nécessaire. Mais les vrais amis sont aussi rares que les faux amis sont communs. Aussi l'auteur de l'Ecclésiaste nous recommande-t-il de ne prendre un ami qu'après l'avoir éprouvé, et de ne pas nous fier sitôt

à lui. « Car, ajoute-t-il, tel est ami qui se change en ennemi ; tel est ami, qui prendra querelle avec vous et par haine découvrira des choses qui ne vous feront point d'honneur. »

Ayez, s'il est possible, beaucoup de bons amis ; il n'y a pas d'honnête homme qui ne désire et qui ne mérite d'en avoir plus qu'il n'en a ; mais n'ayez qu'un confident. On a dit qu'il doit en être du cœur de l'homme comme d'un habit magnifique et bien fait, qui peut prendre pour devise : *Agréable à tous, propre à un seul.* Tâchez, par vos manières polies et par votre disposition bienfaisante, d'être aimé et estimé de tout le monde : ouvrez vos mains et vos trésors à quantité de personnes ; mais n'ouvrez votre cœur et ne donnez votre confiance qu'à un seul. Encore ne faut-il le faire qu'après vous être assuré qu'il en est digne. Faites pour cela choix d'un ami sûr et d'une si exacte probité, que, venant à cesser de l'être, il ne veuille pas abuser de votre confiance. Jouissez avec lui sans mesure de toutes les douceurs de la plus sincère amitié, et croyez qu'il vous serait plus honteux de vous défier d'un tel ami que d'en être trompé.

Ne confiez néanmoins jamais, si vous êtes sage, certaines affaires à vos plus intimes amis mêmes, surtout lorsqu'ils peuvent trouver quelque avantage à profiter de votre confiance. L'intérêt est plus puissant que l'amitié. Il y a souvent des moments critiques pour l'amitié, comme pour l'innocence.

Un homme de province, étant venu à Paris pour y acheter une charge, déposa cinquante mille livres entre les mains d'un ami. Lorsqu'il eut arrangé et terminé son affaire, il alla redemander le dépôt qu'il avait confié. L'indigne ami fit l'étonné, et dit qu'il

n'avait rien reçu. L'autre, au désespoir, vint trouver le lieutenant-général de police, et lui exposa sa malheureuse situation. M. de Sartine lui demande s'il a pris un billet ou s'il y a des témoins. Il répond que, n'ayant pas cru devoir se défier de son ami, il n'avait tiré aucun billet, et qu'il n'y avait eu d'autre témoin que la femme de son faux ami. Le magistrat, après un moment de réflexion, lui dit d'entrer dans un cabinet voisin, et de l'y attendre. Il envoie aussitôt chercher l'infidèle dépositaire, et lui dit : « Il vient de me revenir par la police que vous avez reçu un dépôt de cinquante mille francs et que vous refusez de le rendre. » L'autre nia qu'il eût jamais reçu un tel dépôt de personne. « Je le veux pour un moment, reprit M. de Sartine ; mais pour mieux m'en assurer, écrivez à votre femme, qu'on dit en avoir été témoin, ce que je vais vous dicter : « Je vous prie, ma très-chère épouse, de remettre au porteur de cette lettre la somme de cinquante mille livres que j'ai reçue devant vous en dépôt de monsieur un tel. » Il fallut obéir et écrire le billet. M. de Sartine l'envoya par une personne sûre, qui rapporta la somme. Le traître ami, convaincu de sa fourberie, se jeta aux genoux du magistrat, qui lui fit une sévère réprimande. Pour achever de le couvrir de confusion, M. de Sartine fit paraître l'autre, auquel il remit ses cinquante mille livres, en lui recommandant de prendre mieux ses sûretés dorénavant.

XII.

Point de folles amours, ni de vins, ni de jeux :
Ce sont là trois écueils en naufrages fameux.

Les premiers soupirs d'un fol amour sont les derniers soupirs de la sagesse. Dès qu'on a commencé une fois à donner entrée dans son cœur à cette passion, que les progrès en sont rapides ! C'est là surtout qu'il faut s'opposer aux commencements, et que le remède vient trop tard lorsqu'on a laissé au mal le temps de se fortifier. Jeune homme, si vous êtes sage, résistez aux impressions naissantes, étouffez les premières étincelles. Il en est de l'amour comme du feu : il ne faut pas jouer avec lui, et il est plus aisé de le prévenir que de l'arrêter.

La jeunesse est le plus dangereux de tous les âges. Le temps où l'on a le plus besoin de réflexion, est celui où l'on en fait le moins. C'est, pour ainsi dire, une ivresse continuelle et la fièvre de la raison.

Le jeune homme se trouve entre deux écueils bien dangereux pour lui : la corruption du siècle, et ses propres passions. Pour les éviter, il ne lui faut pas moins que la prudence d'Ulysse, qui ferma ses oreilles aux voix perfides et enchanteresses des sirènes ; ou les conseils du sage Mentor et la docilité de son jeune élève. Encore faudra-t-il peut-être l'arracher malgré lui à la séduction et le précipiter dans la mer, pour empêcher sa fragile vertu de faire naufrage : tant il est difficile de triompher d'une passion qui n'a que trop de force et d'attraits !

La passion du vin n'est pas moins à fuir que celle de l'amour : toutes les deux sont le plus funeste écueil de la sagesse. « N'excitez pas à boire, dit l'Esprit saint, ceux qui aiment le vin, car le vin en a perdu plusieurs. Le vin bu avec excès produit la colère et l'emportement, et attire de grandes ruines : il est l'amertume de l'âme. »

Si le vin est le père de la joie, il l'est aussi de la fureur. S'il fait naître quelquefois des pensées vives, brillantes, ingénieuses, il produit aussi les idées les plus ridicules, les plus folles, les plus extravagantes. Il éteint par ses vapeurs ce noble flambeau que la nature nous a donné pour nous éclairer et nous conduire; ou il l'obscurcit de si épais nuages, qu'il ne jette plus qu'une sombre clarté. Privés de cette lumière, les yeux s'égarent, les pas chancellent, les idées se confondent, le jugement se trouble, les passions s'enflamment et portent aux excès les plus honteux.

Les Lacédémoniens, pour détourner leurs enfants de l'ivrognerie, leur faisaient considérer un esclave ivre. Quoi de plus propre en effet pour inspirer de l'horreur, que de mettre sous les yeux le triste spectacle d'un homme que le vin a privé de sa raison, de faire remarquer toute la laideur d'un état où l'on ressemble plus à une bête qu'à un homme, de rendre publiques toutes les sottises et toutes les extravagances dont alors on est capable?

On trouve encore quelquefois aujourd'hui, mais plus rarement qu'autrefois, quelques héros bachiques. Pour boire à leur santé, on est obligé d'altérer la sienne, et il faut s'enivrer pour leur prouver qu'on les aime. C'est là sans doute une amitié bien raisonnable, qui ne se prouve qu'en perdant la raison!

Si vous en rencontrez de tels, n'ambitionnez pas d'acheter à ce prix leur amitié; et, pour quelque chose que ce soit, ne vous enivrez jamais. C'est un principe, dit M. de Claville, dont il ne faut s'écarter dans aucun cas. Si dans des lieux, si dans des maisons où la vraie politesse n'est pas encore connue, on veut vous forcer, soyez inébranlable. Échappez aux sollicitations, usez de ruses, laissez boire les autres, et si c'est chez vous-même, ne ménagez pas votre vin, mais ménagez-vous. Soyez à table gai et de bonne humeur, mais soyez prudent.

« Le vin, dit le Sage, a été créé dès le commencement pour réjouir l'homme et non pour l'enivrer. Le vin pris avec modération est la joie de l'âme et du cœur. La tempérance dans le boire est la santé de l'esprit et du cœur. »

L'effet de l'intempérance, au contraire, est de ruiner la fortune et la santé : elle dégrade l'homme, aliène, au moins pour un temps, la plus noble de ses facultés et l'abrutit à la fin. C'est ce qui faisait dire au philosophe Anacharsis que la vigne portait deux sortes de raisins, les uns doux et les autres amers.

« Ne regardez pas le vin, dit Salomon, lorsque sa couleur brille dans le verre; il entre agréablement, mais il mord ensuite comme un serpent, et il répand son venin comme un basilic. Le vin est une source d'intempérance, et l'ivrognerie entraîne avec elle bien des désordres. Quiconque y met son plaisir ne deviendra jamais sage. »

Soyons donc sobres et modérés, évitons la débauche; nos plus chers intérêts nous y engagent. L'Esprit saint nous avertit que celui qui aime les festins sera dans l'indigence, et que celui qui aime le vin et la bonne chère ne s'enrichira point. « Ne vous

trouvez pas, dit-il, avec les grands buveurs ni avec les gens de bonne chère ; ceux qui passent le temps à boire et à se régaler deviendront pauvres, et celui qui aime à dormir ne sera vêtu que de haillons. »

Mais ce qui doit faire craindre encore plus de s'abandonner à ce vice, c'est qu'il n'est presque pas possible de s'en corriger quand une fois on a eu le malheur d'en contracter l'habitude. Cette inclination se change en nature; et pour en triompher il ne faut pas moins que le courage et la constance héroïque de Charles XII, roi de Suède. Ce qu'il fit à ce sujet donne de ce monarque une plus haute idée que la plus éclatante de ses expéditions. Il avait un jour dans l'ivresse perdu le respect qu'il devait à la reine sa mère ; elle se retira dans son appartement pénétrée de douleur, et y resta enfermée le lendemain. Comme elle ne paraissait pas, le roi en demanda la cause. On la lui dit. Il fit remplir un verre, et alla trouver cette princesse. « Madame, lui dit-il, j'ai appris qu'hier dans le vin je m'étais oublié à votre égard. Je viens vous en demander pardon; et, afin que je ne tombe plus dans cette faute, je bois ce verre à votre santé ; ce sera le dernier de ma vie. » Il tint parole, et depuis ce jour il ne but plus de vin.

Il est sans doute permis de jouer, comme nous aurons bientôt occasion de le dire. Il est même nécessaire à ceux qui sont dans le monde de savoir le jeu, pour s'amuser quelquefois ou amuser les autres. Ce que la sagesse défend dans cette maxime, ce n'est donc pas absolument le jeu, mais deux grands vices qui se glissent souvent dans le jeu : la fureur des jeux de hasard et la passion du jeu.

Parmi les différentes sortes de jeux, il y en a où le hasard décide de tous les coups : c'est l'intérêt qui y préside, et non l'amusement. Il y en a où la science seule du joueur emporte le prix, comme aux échecs : ces jeux-là sont plutôt des études que des jeux. Il y en a d'autres où la science du joueur et la fortune triomphent tour à tour : ce sont les plus beaux jeux : l'application qu'ils demandent occupe l'esprit sans le fatiguer ; et les caprices de la fortune, ménagés par la science du joueur, y produisent un véritable plaisir qui se soutient sans l'attrait d'un gros intérêt. Ces jeux qu'on appelle des jeux de commerce, sont presque les seuls qu'on dût se piquer de bien savoir, parce qu'on est le maître de n'en faire qu'un amusement. Il n'en est pas de même des jeux de hasard, qui ont si souvent de tristes effets. Si vous êtes sage, vous vous ferez une loi de n'y jouer jamais.

Évitez avec le même soin de vous attacher avec passion à quelque jeu que ce soit. Platon, trouvant un de ses disciples qui jouait avec trop d'attache, lui fit une réprimande; le disciple s'excusa, en disant qu'il ne jouait qu'un petit jeu. « Mais, lui dit Platon, comptes-tu pour rien la passion de jouer que ce petit jeu te fait contracter ? » Cette passion ne tarde pas à augmenter, et s'accroît, comme le feu, par les aliments qu'on lui donne. Le jeu qui devient passion se changera bientôt en fureur. On commence par jouer peu ; mais bientôt la perte irrite ou le gain enflamme. On fait succéder les profusions énormes à de légers gains, ou l'on veut recouvrer ses pertes par des excès accumulés qui en attirent de nouvelles. L'obligation de payer les dettes énormes du jeu, dettes qui sont toujours les premières et souvent les

seules acquittées, fait engager ou aliéner les fonds; et de là souvent la ruine subite des maisons les plus opulentes. La passion du jeu est un des plus terribles fléaux qui conspirent à la désolation des familles. Combien de joueurs a-t-on vus prospérer? Pour deux ou trois aventuriers ou quelques heureux joueurs dont on vante les succès, que de milliers d'autres réduits à une honteuse misère!

Jouer par l'espoir du gain, c'est jeter son bien dans la mer pour aller le recueillir sur le rivage. S'exposer sans nécessité à une grande perte, c'est puérilité, c'est sottise. Mais risquer le nécessaire pour avoir le superflu, abandonner au sort d'une carte ou d'un dé sa fortune, son rang et son état, ceux de sa femme et de ses enfants, n'est-ce pas folie et fureur? Que reste-t-il à celui qui a perdu au jeu tout son bien? Les regrets, les larmes et le désespoir. Qui pourrait compter toutes les personnes que la passion du jeu a ruinées, et qui, ayant joué et perdu leur argent, leurs revenus, leurs terres, leurs hôtels et leurs équipages, se sont livrées à des transports de rage et se sont donné la mort, en vomissant contre elles-mêmes les plus affreuses imprécations, et contre Dieu les plus horribles blasphèmes! Quelle horreur ne doit-on pas avoir d'une passion qui est capable de porter à de tels excès?

L'homme raisonnable ne se livrera pas à la folle espérance d'une espèce de fortune qu'on fait rarement, et qu'on ne fait presque jamais sans crime. Il n'est permis qu'à un fou ou à un fripon de jouer gros jeu: l'honnête homme qui le joue ne le sera pas longtemps; il est trop difficile d'y garder toute sa probité.

Nous venons de parler des trois passions qui font le plus de ravages dans le monde, de celles qui ruinent la pureté de l'âme et la santé du corps, de celles qui sont presque toujours la source trop féconde de tous les autres vices. Pour échapper à leurs séductions, faites descendre du ciel, par l'ardeur de vos prières, ces armes puissantes qui vous feront triompher. Employez souvent les remèdes que la religion vous présente; et pourquoi rougirais-je de le dire! pourquoi dans ce siècle même craindrais-je de parler le langage de la religion, puisque je parle à des chrétiens? Non, ce n'est que par l'usage fréquent des sacrements, qu'on pourra résister à tous les assauts de l'esprit impur, et remporter la plus difficile de toutes les victoires. Si l'on néglige ces sources abondantes de grâces, et si l'on s'en éloigne, exposé sans force et sans défense à de continuelles attaques et abandonné à sa propre faiblesse, on ne se soutiendra pas longtemps, et l'on tombera bientôt dans les désordres les plus épouvantables.

Interdisez-vous la lecture des ouvrages licencieux; ils salissent l'imagination par des images voluptueuses, qui s'y impriment d'autant plus facilement qu'elle est plus pure et plus vive, et ils laissent dans la mémoire des traces importunes qui ne s'effacent jamais.

Évitez encore ces divertissements nocturnes, ces assemblées bruyantes où se réunissent un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe pour se divertir, où le moindre abus est de passer les nuits au milieu des plaisirs et des pompes du monde, et d'où l'on sort presque toujours moins pur qu'on n'y était entré.

Le préjugé pour les danses et les bals, ainsi que

pour les spectacles, est si universel et si fort, que ce serait sans doute trop nous flatter, que d'espérer pouvoir faire revenir de leur prévention la plupart de ceux que le prestige a séduits. Mais il est de notre devoir et dans les vues de cet ouvrage de faire connaître et de combattre tout ce qui peut corrompre les mœurs.

M. de Claville, tout porté qu'il est à permettre aux jeunes gens les plaisirs, convient lui-même qu'une mère qui mène sa fille au bal, sans songer à tous les périls qui l'environnent, prouve bien qu'elle aime plus ses propres plaisirs que la vertu dans ses enfants. « Quelle envie de plaire, ajoute-t-il, toujours dangereuse dans une personne libre et souvent criminelle dans celle qui ne l'est plus, inspirent ces sortes d'assemblées ! »

Un autre auteur, qui a écrit avec le plus grand succès pour l'éducation de la jeunesse, Mme le Prince de Beaumont, en permettant la danse entre personnes du même sexe, condamne le bal sans exception ; et ses raisons paraissent bien fortes. « Écoutez, dit-elle aux jeunes demoiselles qu'elle instruisait, et parlons franchement. Nous naissons toutes faibles et portées au mal. Parmi les penchants corrompus qui dominent dans notre cœur, celui de plaire est sans doute le plus violent. C'est lui qui produit chez les femmes l'amour de la parure, la jalousie, la vanité. Or le lieu où ce désir de plaire prend une nouvelle force, c'est le bal. On n'y va guère que pour cela, si l'on s'examine à fond.

« Ce n'est pas tout. Vous vous accoutumerez à aimer le bal : vous aurez un violent désir d'y aller le plus souvent que vous pourrez. Qu'en arrivera-t-il ? Vous vous échaufferez le sang, vous détruirez votre

santé en changeant les heures du sommeil. Pendant que vous dormirez, vos enfants, si vous en avez, vos domestiques auront toute liberté; vous ne pourrez veiller au bon ordre de votre maison : il faudra l'abandonner à un autre, et vous deviendrez coupable de toutes les fautes qui se commettront chez vous. »

Mme le Prince de Beaumont n'approuve pas davantage la fréquentation des spectacles. « Je trouve, dit-elle, qu'à la comédie on dit bien des sottises. Il est vrai qu'il n'y en a pas dans les tragédies; mais dans les meilleures il y a des sentiments bien opposés au christianisme; on y approuve la vengeance, on y loue l'ambition; et puis au commencement de la plus pure tragédie il y a un prologue qui quelquefois ne l'est guère, et à la fin une petite pièce qui ordinairement est infâme. Je soutiens qu'une personne qui aime son salut ne doit point aller à ces sortes de pièces. »

Le théâtre, de l'aveu même de ses plus zélés partisans, n'est-il pas destiné à remuer et à enflammer les passions? N'y dispose-t-on pas l'âme à des sentiments trop tendres, qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu? Les applaudissements ne sont-ils pas le plus souvent réservés aux passages les plus opposés à la saine morale, à ceux qui couvrent des obscénités du voile le plus transparent!

Les mauvaises leçons, les maximes corrompues, qui révoltent d'abord, perdent insensiblement, et à force d'être répétées, ce qu'elles avaient de plus révoltant; on les adopte presque sans qu'on s'en aperçoive : l'esprit se gâte, et le cœur se corrompt peu à peu, de même que le visage se noircit au soleil. Mais quoiqu'on ne sente plus la corruption d'un air

infect, parce que l'organe est vicié ou qu'il y est fait, en est-il moins contagieux et moins funeste à la santé ?

Nous avons connu une personne qui répétait souvent, quelque temps avant sa mort, qu'une des choses qui lui faisaient le plus de peine était d'avoir dans sa jeunesse, à l'exemple des autres, fréquenté les spectacles. Qu'il est doux aux derniers moments de sa vie de n'avoir rien à se reprocher ! Mais quel jugement terrible n'auront pas alors à craindre les pères et les mères qui, par leurs leçons ou par leur exemple, auront inspiré à leurs enfants le goût et l'amour du théâtre ! Obligés encore plus que les autres à s'interdire la fréquentation des spectacles et des bals, si pernicieuse surtout pour la jeunesse, ne se rendent-ils pas coupables devant Dieu de toutes les suites qu'elle peut avoir à l'égard de leurs enfants ? et n'est-ce pas sur eux principalement que tombe la malédiction lancée par Jésus-Christ contre ceux qui sont une occasion de chute pour les petits et les faibles ? Pères faibles, mères imprudentes, gouverneurs et guides indignes de l'être, en conduisant aux spectacles vos enfants ou vos élèves, vous leur présentez vous-mêmes la coupe empoisonnée du plaisir et de la volupté ! N'y boiront-ils donc pas assez tôt sans vous ? Leurs passions ne s'éveilleront-elles pas assez d'elles-mêmes ? faut-il encore les faire naître d'avance et les irriter ?

On ne veut, dira-t-on, les y conduire ou y aller soi-même qu'une fois pour satisfaire sa curiosité. Mais si le théâtre est défendu à celui qui fait profession d'être chrétien, il l'est pour cette fois même que vous voudriez en excepter ; et où en serions-nous pour les mœurs si sous ce prétexte il fallait

tout connaître et tout voir? Qui peut d'ailleurs répondre que ce qui est attrayant de sa nature, ne fera pas naître en lui le désir de le voir plus souvent? et pourquoi se donner un désir de plus pour avoir ensuite tant de peine à le réprimer, ou pour s'exposer au danger d'y succomber encore?

A la place de ces grands plaisirs, trop dangereux pour n'être pas souvent criminels, et trop vifs pour être trop longtemps agréables, substituez les plaisirs purs et toujours satisfaisants de l'esprit et de l'âme. Ceux-ci sont bien au-dessus de toutes les satisfactions qu'on trouve si rarement dans les divertissements du monde. Ces divertissements peuvent bien charmer pour un moment nos chagrins, interrompre un peu le cours de nos ennuis, et fixer quelques instants la joie fugitive; mais ce n'est que pour rendre nos chagrins plus insupportables, nos ennuis plus accablants, et nos regrets plus amers. Ils glissent, pour ainsi dire, sur la superficie de notre âme sans la pénétrer, et ne font qu'agiter le cœur sans le remplir. Ils n'offrent qu'une image trompeuse du bonheur, et non le bonheur lui-même, qu'on ne trouvera jamais que dans l'exercice de la vertu. C'est à elle qu'il appartient de faire goûter des plaisirs infiniment plus agréables et plus flatteurs que tous ceux que peuvent donner les vains amusements du monde ou la satisfaction brutale des sens. Quelle joie douce et pure naît surtout de l'attachement inviolable à son devoir, et du renoncement aux plaisirs défendus! Elle est inaltérable comme la vertu qui la produit, et n'est jamais sujette à de fâcheux retours.

Sans vouloir interdire les délassements et les plaisirs permis, il faut du moins qu'ils le soient, il

faut qu'ils ne nuisent point à la piété ni aux mœurs, qu'ils n'aient rien de contagieux, qu'ils n'inspirent point le goût de la frivolité, de la dissipation, et l'oubli de ses devoirs.

Pour vous, plus éclairé et plus sage, laissez aux hommes efféminés ou stupides et grossiers des plaisirs qui leur sont communs avec la bête, des plaisirs qui les dégradent et les avilissent, et qui sont bien plus une preuve de l'infirmité humaine, qu'une marque de la distinction et de l'élévation de l'homme. Ne mettez jamais votre gloire dans ce qui fait votre honte, et ne cherchez pas dans la défense même un nouvel attrait à la volupté. Placés sur la terre comme dans le jardin destiné au séjour du premier homme, si l'auteur de notre être, pour de justes et sages raisons, nous défend l'usage d'un fruit, acceptons avec reconnaissance ceux qui ne nous sont point interdits. Jouissons de ce qui nous est offert, sans nous croire malheureux par ce qui nous est refusé. Gardons-nous de porter une main téméraire à l'arbre qui nous est défendu, et d'en cueillir le fruit qui deviendrait pour nous un fruit de mort. Respectons la loi. Nous devons à la majesté de Dieu le tribut d'une soumission parfaite à ses ordres : nous devons à sa sagesse l'hommage d'une persuasion intime, que s'il daignait nous découvrir les mystères de ses conseils, nous applaudirions aux motifs de sa conduite. Ces sentiments respectueux, un plaisir constant les accompagne, une heureuse tranquillité les suit, et en est dès cette vie même la récompense.

XIII.

Sobre pour le travail, le sommeil et la table,
Vous aurez l'esprit libre et la santé durable.

Cette maxime renferme trois règles de conduite bien sages et aussi importantes pour l'âme que pour le corps, comme on le verra par le développement que nous allons en donner.

Sobre pour le travail. La plupart de nos infirmités et de nos maladies viennent de nos excès. Trop de fatigue ruine le corps, trop d'étude épuise la tête, et trop d'affaires accablent l'esprit. « Mon fils, dit le Sage, ne vous engagez pas dans une multiplicité d'actions, car si vous entreprenez beaucoup d'affaires, vous y ferez bien des fautes; si vous les suivez toutes, vous ne pourrez y suffire; et si vous allez au-devant, vous en serez accablé. »

Ce n'est pas qu'il faille négliger ses affaires ou en abandonner le soin à d'autres : faites-les au contraire par vous-même le plus qu'il vous sera possible; mais ayez en cela, comme en tout le reste, de la modération et de la sagesse. Les affaires vous sont données comme une occupation pour votre esprit : n'en faites pas son supplice. Interrompez votre application par quelque délassement. Travaillez rarement plus de deux heures de suite sans y mêler quelques moments de repos, vous retournerez avec plus de plaisir et de goût à vos occupations; votre mémoire sera plus prompte, votre esprit plus pénétrant, votre jugement plus net; vous regagnerez bientôt le temps que vous paraîtrez avoir perdu; les affaires

n'en iront pas plus lentement et ne s'en feront que mieux; vous conserverez votre santé, que des travaux trop longs, trop continués, ne manqueraient pas d'altérer ou d'affaiblir.

Une application continuelle n'est pas moins nuisible aux gens de lettres qu'à ceux qui ont beaucoup d'occupations et d'affaires. L'esprit s'use en quelque sorte comme le corps : les sciences sont des aliments qui le nourrissent et le consument. L'homme sage, réglant ses études sur les forces de son tempérament, n'ira pas sacrifier sa santé à des travaux immodérés, ni abréger inutilement ses jours par des efforts dont le but est d'avoir appris en six mois ce qu'un autre aurait étudié en deux ans. A quoi sert la science à celui qui se porte mal ou qui n'est plus? Le célèbre Pascal qui, à l'âge de seize ans, avait composé un *Traité des Sections coniques*, admiré de tous les géomètres, mena depuis l'âge de dix-huit ans une vie languissante et infirme, causée ou du moins augmentée de beaucoup par sa grande application à l'étude, et il mourut à trente-neuf ans. On sait que, sur la fin de sa vie, sa tête épuisée se dérangea, et qu'il croyait voir sans cesse un précipice à ses côtés. Moréri, premier auteur du Dictionnaire historique, fut de même la victime de son ardeur pour l'étude. L'assiduité avec laquelle il s'y livrait le fit mourir lorsqu'il n'était encore que dans sa trente-huitième année.

Mais si l'excès du travail est souvent pernicieux, l'excès du repos l'est encore davantage. L'inaction est comme la rouille, qui gâte beaucoup plus que l'usage : une clef dont on se sert souvent est toujours claire.

L'oisiveté corrompt ce qu'il y a en nous de plus

incorruptible et de plus divin. Une vie oisive étouffe les germes des vertus et ne produit que des crimes et des vices, comme une terre inculte ne donne que des ronces et des chardons. Les herbes les plus mauvaises naissent à l'ombre et dans les lieux stériles; les eaux croupissantes sont toujours infectes et malsaines. Celui qui ne fait rien pense à mal faire et fera bientôt mal. Il ne faut quelquefois à l'oisiveté qu'une heure, et moins encore, pour faire périr une vertu de plusieurs années.

L'occupation et le travail modéré ont encore un autre avantage, c'est de nous préserver de l'ennui, cet ennemi domestique de notre bonheur, et de faire couler les jours avec une rapidité qui étonne. C'est par l'oisiveté que l'ennui est entré dans le monde. On ne recherche les plaisirs, le jeu, les compagnies, que parce qu'on ne sait que faire. Celui qui aime le travail se suffit à lui-même.

Le sage n'est jamais oisif; il se fait quelques occupations honnêtes, pour remplir le vide que ses affaires peuvent lui laisser: persuadé que le travail le moins honorable déshonore encore moins que la paresse, il ne rougit d'aucun travail; l'oisiveté seule lui paraît honteuse. Si le loisir lui semble doux, ce n'est pas parce qu'on n'y fait rien, c'est parce qu'on y est le maître de choisir et de modérer ses occupations.

A la place du travail des mains, qui n'est ni de tous les goûts ni de tous les états, au défaut des affaires qui ne suffisent pas toujours pour remplir tous les moments, le sage sait se faire des occupations aussi agréables qu'utiles. Tantôt jouissant de lui-même dans une gracieuse solitude, il s'entretient, il s'instruit avec ces illustres auteurs dont les

ouvrages immortels composent sa bibliothèque et font ses délices; tantôt il se plaît à observer, à étudier la nature, dont le livre admirable, ouvert à tous les yeux, est lu de si peu; tantôt les productions différentes que la terre fait éclore de son sein et qu'elle prodigue à ceux qui se plaisent à la cultiver, l'occupent d'une manière toujours variée, toujours nouvelle; et élevant ses pensées jusqu'à l'auteur même de la nature, elles le remplissent d'admiration et de reconnaissance. S'il sort de sa retraite pour se livrer à la société, la justice, l'humanité, la bienséance s'empressent, pour ainsi dire, à lui servir de cortége, et marquent tous ses pas de quelque action vertueuse. Quelle occupation fut jamais plus belle et plus digne de l'homme!

Le sommeil. Les choses les plus utiles, les plus nécessaires même, peuvent devenir pernicieuses, et partout le mal est voisin du bien. Le sommeil est sans doute un des plus doux présents du Ciel. Il prévient les maladies, il répare les forces, il délasse des travaux, il tempère les amertumes et les peines de la vie. Mais si vous désirez que votre sommeil, conformément aux intentions de la Providence, soit doux et paisible, et qu'il soit pour vous un sommeil de santé, ayez soin de le régler suivant les conseils de la sagesse.

L'auteur de la nature a destiné pour sommeil le temps des ténèbres; ne choisissez pas le jour, et ne vous couchez pas lorsque l'aurore vient avertir les hommes de se lever. Ne vous imaginez pas que vous ne pouvez être heureux qu'en bouleversant l'ordre établi par la nature. Ne croyez pas au-dessus de vous d'être éclairé du même flambeau que l'univers, et ne mettez pas votre gloire à veiller, tandis que les

autres reposent. Affecter de se distinguer par là est une petitesse qui annonce celle du mérite; d'ailleurs il n'est pas égal pour la santé, comme nous le dirons plus bas, de veiller fort avant dans la nuit pour se lever ensuite très-tard.

La sagesse qui marque le temps du sommeil, en règle aussi la durée. On sait la maxime de l'école de Salerne :

Septem horas dormire sat est juvenique senique :
Sept heures de sommeil suffisent à tout âge.

Les médecins conviennent qu'une personne qui demeure pour l'ordinaire au lit dix et onze heures, en sort toujours moins saine; et les casuises disent qu'elle en sort presque toujours moins innocente et moins chaste.

Les personnes qui se lèvent tard nuisent beaucoup à leur santé en croyant la conserver. Le temps du matin est celui où l'air est le plus sain et le plus pur : il porte dans celui qui le respire, surtout à la campagne, une force et une salubrité dont on se ressent tout le reste de la journée. La fraîcheur de la rosée qui est si propre à se communiquer au sang, le parfum des fleurs qui est comme un baume volatil, et qui n'est jamais si sensible qu'au lever de l'aurore, tout cela fait couler dans les veines un principe de vie, que la chaleur d'un lit mollet et l'air corrompu d'une chambre longtemps fermée ne peuvent que détruire. Se coucher de bonne heure et se lever matin, comme l'a dit quelqu'un, c'est le meilleur moyen de conserver sa santé et sa fortune.

Le trop long sommeil ne nuit pas seulement au corps et à l'âme, il nuit encore aux biens et aux nécessités de la vie. La diligence et le travail apportent les richesses, mais la paresse et le som-

meil sont souvent suivis de l'indigence. « N'aimez point le sommeil, dit Salomon, de peur que vous ne tombiez dans le besoin : soyez vigilant, et vous serez dans l'abondance. Vous dormirez un peu, vous sommeillerez un peu, vous croiserez un peu les bras pour dormir, et l'indigence viendra vous surprendre comme un homme qui marche à grands pas, et la pauvreté se saisira de vous comme un homme armé. Mais si vous êtes laborieux, votre maison sera comme une source abondante, et l'indigence fuira loin de vous. J'ai passé, dit-il encore, par le champ du paresseux et par la vigne de l'homme insensé; j'ai trouvé que tout était plein d'orties, que les épines en couvraient toute la surface, et que la muraille était abattue. En voyant cela, j'ai fait mes réflexions, et je me suis instruit par cet exemple. »

Ce que la sagesse vous recommande encore, si vous voulez dormir heureusement et paisiblement, c'est d'éviter tout ce qui pourrait ouvrir les portes à l'insomnie : les inquiétudes de l'esprit, les mouvements tumultueux des passions, les excès de l'intempérance.

La juste mesure du repos, la régularité et la tranquillité du sommeil sont un des plus fermes appuis de la santé. Celui qui ne dort que ce qu'il faut, et dans le temps le plus propre au sommeil; celui dont l'âme n'est agitée par aucune passion violente, ni le corps surchargé par aucun excès, se couche et s'endort dans le même moment; son sommeil est tranquille et profond; il est difficile de l'en tirer. Mais aussitôt que la nature est satisfaite et que ses forces sont réparées, il se réveille, il est frais, sain, vigoureux et gai, comme on le voit d'ordinaire dans les artisans et dans les gens de la campagne. Il n'en est

pas de même des personnes du grand monde et de ces désœuvrés qui, pour prendre ou prolonger leur repos, consultent plus la mollesse que la nécessité, la paresse que le besoin, et le caprice que la nature. C'est en vain qu'ils attendent le sommeil, il fuit loin de leurs yeux; leur impatience même ne sert qu'à l'éloigner davantage.

Voyez aussi ces riches, ces voluptueux, ces hommes importants qui, chargés de veiller au repos des autres, n'en prennent jamais. Agités par les soins, les affaires, les projets, les plaisirs, les regrets du jour; échauffés par les aliments et les boissons, ils se couchent avec un esprit inquiet, un pouls précipité, un estomac chargé. L'inquiétude, l'embarras, la fièvre se couchent avec eux et les tiennent longtemps éveillés. S'ils s'endorment, c'est d'un sommeil léger, inquiet, troublé par des rêves effrayants et des réveils brusques. Ils se lèvent avec des palpitations, de la lassitude, de l'abattement, de la mauvaise humeur. Chaque nuit ainsi passée, au lieu de réparer leurs forces, les épuise; leur sang, loin de se purifier et de se rafraîchir, s'épaissit et s'enflamme: leur santé s'altère, se mine peu à peu: il survient quelque grande maladie qui n'a d'autre terme que le tombeau.

Voulez-vous donc que le sommeil porte dans vos membres la santé et la vie, fuyez la multitude des affaires, modérez vos passions, évitez les excès, et usez sobrement du sommeil même. Il ressemble aux remèdes, qui, trop multipliés ou réitérés trop souvent, ne font plus aucun effet.

La table. Ne ressemblez pas à ceux qui paraissent n'avoir point de plus importante affaire que de dîner le matin et de souper le soir, et qui ne semblent nés

que pour la digestion. Ne vivez pas pour manger, mais mangez pour vivre. Aimez les bonnes choses plus pour les autres que pour vous, et consultez moins votre goût que le leur. Préférez le plus sain au plus friand. Le choix et le goût des aliments, lorsqu'on n'a pour but que d'entretenir la santé et de se mettre en état de remplir ses devoirs, ne sont pas interdits par la sagesse, ils entrent même dans l'intention bienfaisante du Créateur, et l'on sait la réponse que fit un jour Descartes à ce sujet. Un riche, dont les connaissances étaient fort bornées, lui voyant manger quelques mets délicats : « Eh quoi ! dit-il, les philosophes mangent-ils de ces morceaux ? — Pourquoi non ? répondit Descartes. Vous imaginez-vous que la nature n'ait fait les bonnes choses que pour les ignorants ? »

Gardez-vous pourtant d'être ou de paraître trop délicat. Bien des gens font les délicats par vanité. Loin de donner dans une telle petitesse, quand même vous auriez le goût fin, sachez l'oublier à table, ou du moins le cacher. On ne trouve rien de bon quand on est trop difficile ; on souffre et l'on fait souffrir les autres par une délicatesse trop raffinée. Si un ragoût moins bon ou un plat moins bien accommodé vous donne de l'humeur, ceux que vous prétendez régaler ne pourront-ils pas dire de vous, comme le poëte comique :

> C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
> Qui gâte à mon avis tous les repas qu'il donne.
>
> MOLIÈRE.

Ce serait encore pis si vous portiez ce caractère chez les autres : peu de gens voudraient vous recevoir ; et quelque soin qu'on prît, quelque bonne chère qu'on vous fît, vous vous croiriez toujours mal ré-

galé. Le vrai savoir-vivre est de savoir s'accommoder aux temps et aux lieux. Les choses les plus délicates ne sont pas toujours les plus agréables, ou ne le sont pas longtemps, parce qu'il est difficile de les goûter avec cette modération qui augmente le plaisir en le réglant. La sage nature, qui nous avertit ordinairement avant de nous punir, a mis dans le plaisir de la table, comme dans tous les autres, le dégoût à côté de l'excès. Ce qui est trop délicat ou pris sans mesure ne flatte plus, parce qu'il a trop flatté.

Il est permis, il est louable même, sans avoir un soin inquiet et minutieux de sa santé, de ne pas la prodiguer. C'est sans contredit le plus précieux de tous les biens qui servent à la vie, celui que les hommes estiment le plus, et que souvent ils ménagent le moins. Sans la santé la vie est à charge; et c'est une grande extravagance que d'abréger sa vie, ou de l'attrister par tout ce qui n'est fait que pour la conserver ou pour l'égayer. Rien ne ruine plus la santé et n'abrége plus les jours que les excès de la bouche; ils sont plus meurtriers que l'épée. Alexandre, que tant de combats, de travaux, de fatigues n'avaient pu vaincre, fut vaincu par le vin et par la débauche : il mourut à Babylone, au milieu des plaisirs, à trente-deux ans.

Ne connaître et ne goûter de plus grands plaisirs que ceux de la table est un vice qui dégrade. Ne sommes-nous donc faits que pour manger et boire? et ne sommes-nous nés pour rien de plus élevé et de plus noble que pour les plaisirs animaux? Quelle gloire honteuse que celle qu'on tire de la capacité du ventre ou d'un appétit glouton! L'empereur Wenceslas fit gentilhomme un fameux buveur; et la récompense était digne de ce prince. Henri IV ne fit pas de

même. Un homme, qui mangeait autant que six, se présenta un jour à ce monarque, dans l'espérance qu'il en obtiendrait de quoi entretenir un si beau talent. Le roi, qui avait entendu parler de cet homme, lui demanda s'il était vrai qu'il mangeât autant que six. « Oui, sire, répondit-il. — Et tu travailles à proportion? ajouta le roi. — Sire, répliqua-t-il, je travaille autant qu'un autre de ma force et de mon âge. — Ventre-saint-gris! dit ce prince, si j'avais beaucoup d'hommes comme toi dans mon royaume, je les ferais pendre; de tels coquins l'auraient bientôt affamé. »

Qui doute que la force et la santé ne soient le partage de la sobriété et de l'exercice, comme la faiblesse et la maladie le sont de l'inaction et des excès de la table? Pourquoi voit-on une si grande différence, pour le tempérament, la santé et la force, entre le laboureur ou l'artisan et le riche, le voluptueux et l'homme de bonne chère? N'en doit-on pas chercher la cause dans la différence de leurs aliments et de leurs boissons? Le pain le plus grossier, les mets les plus simples, la boisson naturelle, font la nourriture des premiers. Le besoin, qui en fait tout l'agrément, en règle ainsi la qualité; et comme ces choses n'ont par elles-mêmes rien d'attrayant, on n'en prend jamais au delà du nécessaire : la digestion se fait aisément; au bout de quelques heures le besoin renaît, et on le satisfait avec le même plaisir.

Il n'en est pas de même des riches et des personnes du grand monde. On voit sur ces tables où règnent la magnificence, le luxe et la somptuosité, des viandes succulentes, des gibiers de haut goût, des pâtisseries délicates, des mets variés de différentes façons, et relevés par des aromates. Les vins

les plus fameux et les plus violents, l'eau-de-vie masquée sous les formes les plus agréables et les plus dangereuses, se trouvent à tous leurs repas. La sensation flatteuse de toutes ces choses excite souvent à en prendre au delà du besoin, et le trop en ce genre nuit encore plus que le trop peu; l'estomac surchargé digère mal, et toutes les fonctions du corps se dérangent.

La sobriété, au contraire, rend le corps dégagé et dispos, l'entretient dans une santé ferme et vigoureuse. Un roi de Perse envoya, dit-on, au calife Mustapha un médecin très-habile. Celui-ci, en arrivant, demanda comment on vivait à cette cour. « On ne mange, lui répondit-on, que lorsqu'on sent la faim, et on ne la satisfait pas entièrement. — Je me retire, dit-il, je n'ai que faire ici. »

La tempérance, qui est la source de la santé, l'est aussi de la longue vie. « L'excès de la bouche, dit le Sage, en a tué plusieurs; mais l'homme sobre vivra plus longtemps. » On a remarqué qu'on voyait plus de vieillards en Italie qu'en France; ce qu'on n'attribue pas seulement à la salubrité de l'air et à la douceur du climat, mais à la sobriété des Italiens.

La tempérance et le travail, dit le philosophe de Genève, sont les deux vrais médecins de l'homme : le travail aiguise son appétit, et la tempérance l'empêche d'en abuser. Un médecin demanda au père Bourdaloue quel régime de vie il observait; ce Père lui répondit qu'il ne faisait qu'un repas par jour. « Gardez-vous, lui dit le médecin, de rendre public votre secret, vous nous ôteriez toutes nos pratiques. »

Saint Charles Borromée, étant tombé malade à

Rome, se vit obligé de consulter les médecins; mais comme ils ne s'accordaient pas entre eux sur sa maladie, il profita de leur contradiction pour ne pas se mettre entre leurs mains et pour se faire lui-même un régime de vie. Il commença par retrancher de sa table tout ce qui tenait de la délicatesse et qui ne servait qu'à flatter le goût; et s'étant accoutumé peu à peu à une vie dure et sobre, il fut bientôt délivré de sa toux, de ses fièvres et de ses autres incommodités ordinaires. Il devint même si robuste, qu'on est surpris de la force avec laquelle il supporta les plus rudes travaux de l'épiscopat, auxquels son zèle le livrait.

La vie humaine, déjà si courte, semble tous les jours, pour la plupart des gens du monde, le devenir encore davantage. On regarde avec raison les épices et les aromates, présents funestes du Nouveau-Monde, comme une des causes principales de ce raccourcissement, parce que tout ce qui hâte le battement du cœur fait qu'il battra moins longtemps, et que les organes s'useront plus vite. A ces poisons, que l'art des cuisiniers prépare et varie de mille manières, comme s'ils craignaient qu'on n'en prît pas assez, joignez ces boissons fortes et brûlantes qui achèvent de porter le ravage et la flamme dans les entrailles, et il vous sera facile de juger quels effets pernicieux tout cela doit produire. Doit-on être surpris de tant de morts prématurées, de tant de morts subites dont nous entendons parler maintenant!

Timothée, illustre citoyen d'Athènes, avait fait chez Platon un souper frugal où il avait eu beaucoup de plaisir. L'ayant rencontré le jour suivant: « Ami, lui dit-il, vos repas me plaisent beaucoup, parce qu'on s'en trouve bien, même encore le lendemain. »

Voudra-t-on nous permettre de faire ici une réflexion ? On se pique d'être ou de paraître reconnaissant envers les hommes, et l'on oublie de l'être, on rougit de le paraître envers Dieu ! Pourquoi, dans tant de maisons où l'on se dit chrétiens, a-t-on abandonné la religieuse coutume de nos pères, d'élever son cœur et ses pensées vers le Ciel avant et après le repas, pour en faire descendre la bénédiction et y faire monter ses actions de grâces, pour sanctifier et ennoblir par la religion ce qui nous confond avec les animaux ? Faisons-nous toujours gloire de reconnaître et remercier la main bienfaisante qui répand sur nous ses dons avec tant de bonté, quelquefois avec tant de profusion : plus elle est généreuse à notre égard, plus nous devons être reconnaissants, et moins surtout nous devons abuser de ses bienfaits.

Ce qui est certain, c'est que la médecine n'a point de plus excellent remède pour prévenir les maux, que l'exercice, la tempérance et la gaieté. On demanda un jour à Leoniceni, célèbre médecin italien, par quel secret il avait conservé, pendant plus de quatre-vingt-dix ans, sa mémoire, tous ses sens, un corps droit et une santé pleine de force. Il répondit qu'il devait la vigueur de son esprit à la pureté de mœurs dans laquelle il avait toujours vécu, et la santé de son corps à sa sobriété et à sa gaieté. Celle-ci, pour être pure et constante, doit avoir sa source dans le contentement de l'esprit et dans la tranquillité de la conscience. La bonne conduite est la mère de la gaieté, et la gaieté la mère de la santé.

XIV.

Jouez pour le plaisir, et perdez noblement.
Sans prodigalité dépensez prudemment.

Le jeu est pour bien des personnes une agréable distraction. Il corrige l'amertume des peines, et délasse de la fatigue des affaires. Il est donc quelquefois permis, il est utile même de jouer; mais on ne doit, selon la belle pensée de saint Augustin et l'esprit du christianisme, prendre le jeu que comme une médecine, pour le besoin seulement, ou lorsque les circonstances en font comme une espèce de devoir à l'égard d'un malade, d'un ami ou d'un étranger qu'il est de la politesse d'amuser quelques moments. Un sage païen, dont toutes les maximes de morale semblent avoir été dictées par la plus saine raison, ne permet de jouer qu'après une grande application et des occupations importantes. Qu'eût-il dit de ces personnes du monde qui emploient, ou plutôt qui perdent tous les jours tant d'heures au jeu, sans qu'aucune occupation sérieuse justifie ce délassement, et pour qui même le jeu est si souvent une occasion de négliger leurs affaires, l'éducation de leurs enfants, le soin de leur salut et leurs autres obligations?

La sagesse, qui condamne si sévèrement tous les abus, ne peut approuver celui du jeu, la perte du temps, l'oubli de ses devoirs, le goût pour une vie inutile et dissipée, l'attache à ce genre de plaisir, que produit presque toujours un jeu fréquent. Si

elle nous recommande de jouer ici pour le plaisir, elle ne veut par là que nous défendre de jouer par intérêt, et d'en faire, comme tant de personnes, une affaire importante, une occupation sérieuse.

Voyez ce cercle de joueurs placés autour d'une table : quel air grave sur les visages ! quel morne silence ! Ils passent des journées et souvent des nuits entières sans se déplacer. L'aveugle et farouche hasard préside au jeu et y décide en souverain du bonheur ou du malheur, de la joie ou de la tristesse. A la place de la gaieté et du plaisir, bannis de ces lieux, on y voit le désir de gagner et la crainte de perdre, qui marchent toujours à la suite du gros jeu ; les plaintes, les regrets, les transports, quelquefois une joie maligne mêlée d'inquiétude, ou une flatteuse espérance qui souvent se change en désespoir. Qui pourrait peindre tous les divers mouvements qui s'élèvent tour à tour, ou se confondent ensemble sur le visage de ces joueurs, et qui annoncent le trouble et le désordre de leur âme ?

Changeons de scène, et transportons-nous dans une de ces honnêtes familles auxquelles se joignent quelques amis choisis, qui, après avoir employé la plus grande partie de leur temps à d'utiles occupations, ou dans les jours accordés par la religion au repos et au délassement, jouent ensemble quelque petit jeu, moins pour gagner et pour vaincre que pour se prêter mutuellement une distraction nécessaire, ou pour éviter d'autres parties de plaisir plus dispendieuses et moins innocentes. Nous y verrons régner la joie, la paix, la décence et la modération.

Comme eux, ouvrez votre cœur aux plaisirs permis, et ne vous refusez pas aux ressources gracieuses d'un honnête amusement. Interrompez

votre travail lorsque la raison et la nécessité le demandent. Jouez et délassez votre esprit; suivez votre inclination, et choisissez entre les jeux celui qui vous plaira davantage et qui sera le plus propre à vous divertir. Mais ayez pour maxime inviolable que le jeu soit toujours un plaisir pour vous. Ne jouez jamais, on ne saurait trop le répéter, ni gros jeu, ni jeu de hasard : un jeu où l'on est transporté du désir du gain et désespéré sur la perte, peut-il être la source d'un plaisir pur et délicat?

De combien de chagrins et de malheurs même ne devient-il pas souvent la cause! François Ier, roi de France, étant prisonnier en Espagne, joua un jour avec un grand et lui gagna une somme immense. L'Espagnol, piqué de sa perte, en payant le roi lui dit avec fierté : « Garde cela pour ta rançon. » Le monarque, irrité de l'insulte, lui donna sur la tête un coup d'épée dont il mourut. Les parents en demandèrent justice à Charles-Quint, qui, instruit de quelle manière la chose s'était passée, répondit : « Le grand avait tort, tout roi est roi partout. »

Ne mettez jamais au jeu que ce que vous pouvez y laisser sans intéresser votre fortune et votre conscience, sans vous préparer des sujets de chagrin et de repentir. Sachez, avant de vous embarquer, ce que vous avez envie de perdre; regardez-le comme perdu; et si la fortune vous fuit, ne courez pas après elle, et ne vous obstinez pas à rattraper votre argent lorsqu'il s'est échappé.

Défiez-vous même de la fortune lorsqu'elle vous favorise : craignez ses perfides caresses. On se livre aveuglément à un trompeur espoir qui, semblable à ces feux errants qu'on voit voltiger dans les lieux marécageux ou sur les tombeaux, ne brille de temps

en temps aux yeux du joueur que pour le conduire dans le précipice et causer sa ruine. Car voilà où se terminent la plupart des gros jeux ; c'est là presque toujours la triste destinée qui attend les joueurs de profession.

Ne jouez, comme nous l'avons déjà dit, que pour vous délasser, pour vous dérober à un ennui passager qui vous obsède, à des chagrins qui vous affligent, ou lorsque vous ne pouvez pas faire autrement. Mais surtout tâchez d'être beau joueur : cette qualité est rare ; celui qui l'a est modeste, et garde un silence respectueux lorsque le jeu lui sourit. Tranquille et de bonne humeur quand il perd, il ne se fâche de rien. Il voit d'un œil égal le bonheur et le malheur ; son air est toujours serein, et son front sans nuages : il paraît même plus gai dans la perte que dans le gain.

Rien n'est plus propre à faire connaître le caractère que le jeu ; le naturel y échappe et se démasque. Sachez donc si bien vous y posséder et y être tellement maître de vous-même, que vous ne vous exposiez pas à perdre en un moment toute la bonne opinion qu'on avait de vous. Ne perdez point de partie que vous ne gagniez quelque chose de plus précieux que votre argent, l'estime de ceux avec qui vous jouez.

Ce n'est pas qu'il faille jouer avec indifférence. Si trop d'attention au jeu décèle un fonds d'orgueil ou d'avarice, une trop grande inattention ne convient qu'à un fat ou à un évaporé, qui ne réfléchit pas que le jeu ne peut faire plaisir qu'autant qu'il est bien joué. Ayez, en jouant, l'air libre et aisé, sans distraction et sans indolence ; l'esprit attentif et appliqué, sans vive inquiétude pour le succès.

Ne vous plaignez ni de vous-même ni de vos associés. Ne vous disputez jamais sur le jeu, ou faites-le avec tant de politesse et d'égards, qu'on n'ait aucune peine à vous céder. Avouez vous-même votre tort dès qu'on vous le fait connaître, et, s'il le faut, relâchez de votre droit. Vous aurez gagné beaucoup si vous avez su vous faire estimer.

Que de regrets on se prépare quand on ne veut pas apprendre le secret de mesurer sa dépense sur sa fortune! La cause la plus ordinaire de la ruine de bien des personnes, c'est qu'elles règlent leur dépense sur leur état et non sur leurs moyens, sur leur ambition et non sur leurs richesses. Le luxe, enfant de la mollesse et de la vanité, conduit à la pauvreté par des chemins brillants et agréables; mais il n'y a que les fous qui le suivent.

Une espèce de luxe modéré entre dans les vues de la nature, qui a répandu sur la terre, comme dans les cieux, une magnificence égale à sa grandeur; elle n'a pas prodigué tant de bienfaits aux hommes pour leur en interdire l'usage. Mais ce que la raison nous défend, c'est un luxe excessif ou ruineux, c'est toute jouissance superflue qui n'est prescrite ni par le rang, ni par l'usage légitime de la nation où l'on vit, et dont le retranchement ne peut que mériter l'approbation des gens sensés. A quoi bon cette multitude de laquais insolents et paresseux qui jouent et dorment dans une antichambre? Que sert aux femmes cet excès ridicule de parures, cette folle passion des modes et des nouveautés qui coûtent si cher et qui passent si vite?

Je sais que la sagesse permet de suivre les modes qui ne sont qu'indifférentes, et qui ne blessent point

les mœurs ni ne dérangent la fortune. Quoiqu'elles ne naissent le plus souvent que de l'inconstance et du caprice, les personnes les plus sages se trouvent quelquefois obligées de s'y conformer et de s'y soumettre pour ne point paraître ridicules.

S'il est permis à certaines conditions de porter des habits riches et magnifiques, il est plus glorieux et plus estimable de rester un peu au-dessous de son état. La modestie et la pudeur seront toujours, pour les femmes mêmes, le plus bel ornement et la plus noble parure. C'était celle de la vertueuse épouse de Henri III, Louise de Vaudemont. Au milieu du luxe et du faste le plus indécent, elle ne se distinguait que par la simplicité de ses habits; ce qui donna lieu à une aventure assez singulière. Passant un jour par la rue Saint-Denis, elle entra dans une boutique d'un marchand de soie; elle y trouva la femme d'un président, magnifiquement parée et fort attachée au choix de quantité de superbes étoffes. La reine l'observa quelque temps dans cette occupation, et voyant qu'elle ne prenait pas seulement garde qu'elle était dans la boutique, elle s'approcha de cette dame, et lui demanda qui elle était. La présidente, qui se voyait sans comparaison beaucoup mieux vêtue que la reine, et qui avait tous ses sens occupés à considérer la beauté des étoffes qu'elle avait sous ses yeux, lui répondit brusquement qu'on l'appelait la présidente une telle. La reine lui dit alors en riant : « Madame la présidente, vous êtes bien brave pour une femme de votre qualité. » La présidente répliqua, sans détourner la vue de dessus les étoffes : « Ce n'est pas à vos dépens, Madame. » Quelqu'un de la suite de la reine avertit la présidente de prendre garde à qui

elle parlait. Elle leva les yeux sur le visage de la reine, et l'ayant reconnue, elle se jeta à ses pieds en lui demandant pardon. La princesse, l'ayant relevée, lui fit avec douceur une remontrance sur le luxe de ses habits, et lui donna des témoignages de sa bienveillance.

Les jeunes gens riches et ceux qui le sont devenus en peu de temps, sont ordinairement dissipateurs, parce qu'ils ignorent le bon usage des richesses. Ils s'imaginent aussi que la fortune, qui les a traités si favorablement, ne les abandonnera jamais : ils croient la tenir enchaînée dans leur maison; mais déliée bientôt par leur main prodigue, elle s'envole et ne revient plus.

Nous devons nous souvenir que, quelque maître que nous soyons des biens que nous possédons légitimement, nous avons nous-même un maître de qui nous les tenons : nous lui en rendrons un compte rigoureux, soit que par notre avarice nous les ayons rendus inutiles à nous et aux autres, soit que par notre prodigalité nous en ayons fait un mauvais usage, et que nous nous soyons mis dans l'impuissance de faire du bien aux malheureux.

Quoique la dissipation ne soit pas aussi universellement méprisée que l'avarice, parce qu'elle a quelque chose d'éclatant qui frappe les yeux de la multitude et les éblouit, le prodigue, qui a tout dépensé et qui n'a plus rien, est peut-être encore plus méprisé que l'avare. Dans le temps même de son abondance, ses profusions ne le garantissent pas toujours du mépris qu'il mérite. Entouré de faux amis et de fourbes qui feignent de l'estimer et de l'honorer, il reçoit l'encens trompeur d'une foule de libertins qui se divertissent à ses dépens, d'adu-

lateurs parasites qui le louent et le dévorent, de mendiants galonnés qui lui font l'honneur de manger son bien avec lui et le méprisent. Il s'attire, par une dépense excessive et par un faste ridicule, la raillerie de toute une ville qu'il croit éblouir; et il se ruine à se faire moquer de lui. Deux prodigues semblaient disputer entre eux lequel ferait de plus folles dépenses. « Il me semble, dit une personne d'esprit, que je les vois se faire des compliments à la porte de l'hôpital, pour s'inviter l'un l'autre à y entrer le premier. »

Il en est de la prodigalité comme du feu, qui se consume en dévorant ce qui doit l'entretenir. Réduit à une mendicité imprévue, le prodigue est bientôt obligé d'avoir recours aux autres. Mais toute ressource lui manque; car, si la libéralité fait des amis, la prodigalité ne fait que des ingrats. Ceux qu'il a nourris, engraissés, ne le connaissent plus. Des amis plus nobles qui l'auraient secouru, s'il n'avait été que malheureux, l'abandonnent. Livré à lui seul et à toutes ses réflexions, le souvenir de sa première situation le déchire à tout moment; mille fois plus malheureux que l'avare, parce qu'il sent tout son malheur, parce qu'il est nécessairement et malgré lui ce que l'autre du moins est librement et par choix, parce qu'il souffre d'autant plus d'être dénué de tout, qu'il a plus agréablement joui. Diogène, voyant un prodigue qui n'avait que des olives pour son souper : « Si tu avais, dit-il, toujours dîné de la sorte, tu ne souperais pas si mal. »

Le prodigue dépense comme s'il devait bientôt mourir, et l'avare épargne comme s'il devait toujours vivre. Plus même il avance vers ce moment fatal où tout doit lui être ôté, plus il s'y attache.

Mais la mort vient enfin l'arracher à ses trésors, et le force de les abandonner à des héritiers avides qui les attendaient avec impatience, et qui les dissiperont peut-être aussi facilement et aussi vite qu'il avait mis de peine et de temps à les amasser. N'aurait-il pas fait bien plus sagement d'employer pendant sa vie ses richesses à se procurer les choses nécessaires et utiles, à soulager des indigents, à faire plaisir à ses parents et à ses amis? Il se serait du moins fait honneur de ce qu'il possédait; il aurait mérité l'estime et la reconnaissance des hommes, et ses bienfaits l'auraient rendu heureux.

L'homme est si facile et si ingénieux à se tromper lui-même, que le prodigue ne se croit que généreux, et l'avare ne se croit que ménager. Soyez vraiment, toujours et tout ensemble, ce que tous deux se flattent d'être et ce qu'ils ne sont pas; ne soyez jamais ce qu'ils sont; tenez le milieu entre les deux excès. Soyez ménager pour l'ordinaire et généreux dans l'occasion, vous vous ferez honneur et vous serez toujours en état de vous le faire. Un prodigue se plaignait à Socrate de ce qu'il n'avait point d'argent : « Empruntez-en de vous-même, lui répondit ce philosophe, en retranchant de votre dépense. »

Une sage économie qui fait retrancher, quand il le faut, les dépenses nécessaires ou superflues, soutient les familles et les fait prospérer : la gloire et les richesses y entrent avec elle. Un fils disait un jour à son père qui avait acquis beaucoup de biens : « Comment, mon père, avez-vous fait pour avoir une si grande fortune? Pour moi, j'ai peine à gagner le bout de l'année avec tous les revenus du bien que vous m'avez donné en mariage. — Rien n'est plus

facile, lui répondit le père en éteignant une des deux bougies qui les éclairaient; c'est de se contenter du nécessaire, et de ne brûler qu'une bougie quand elle suffit. »

Conserver son argent pour n'en faire jamais un bon usage, c'est une avarice criminelle; ne le conserver dans un temps que pour s'en servir à propos, c'est une économie louable.

Nous avons dit qu'il fallait être généreux dans l'occasion, car ce n'est pas être prodigue que de l'être à propos. Cette noble maxime était celle de Jean Daens, célèbre marchand d'Anvers. Il était extrêmement riche. Ayant prêté à Charles-Quint deux millions, il invita ce monarque à un grand repas qu'il donna chez lui. Il le régala somptueusement; mais nul mets ne lui fut plus agréable que celui qu'il lui servit à la fin. Il se fit apporter sur un grand plat un petit fagot de bois odoriférant; il y mit le feu, et y brûla le billet que Charles-Quint lui avait fait. « Grand prince, lui dit-il, vous m'avez payé en me faisant l'honneur de venir manger chez moi. »

Une dépense bien placée a été pour plusieurs une source de fortune. C'est toujours la marque d'une personne qui pense bien, et la gloire qu'on en retire vaut infiniment mieux que la dépense qu'on a faite. Mais si l'on excepte quelques occasions rares, la prodigalité est le défaut d'un fou qui dissipe son bien et n'en fait aucun.

Tâchez de vous tenir également éloigné de la prodigalité et de l'avarice. A la suite de celle-ci marchent les inquiétudes outrées, les défiances injurieuses à la Providence divine, les frayeurs anticipées, les plaintes ennuyeuses et trop souvent répétées sur le malheur des temps, sur la facilité avec la-

quelle l'argent s'en va et la lenteur avec laquelle il vient; les petites précautions et les idées mesquines; la régularité servile à se rendre compte de riens; les détails déshonorants, et les épargnes minutieuses qui ne grossissent guère la fortune et causent mille fois plus de peine qu'elles ne valent. Le bien nous a-t-il donc été donné pour nous rendre malheureux! Une dame de notre connaissance, qui jouit d'une fortune assez honnête, et qui a encore plus de bon sens, nous disait à ce sujet : « J'achète tous les ans mon repos et ma santé par le sacrifice de quelques centaines de francs, dont j'aime mieux diminuer mon revenu que de me tourmenter, moi et les autres, par une vigilance inquiète à ne rien perdre. » Nous avons vu, au contraire, un seigneur très-riche qui n'était pas avare, mais minutieux. Les plus grandes pertes ne l'affectaient presque point, et les plus petites dans le détail du ménage dont il se mêlait trop, ou dans des journées d'ouvriers, le jetaient dans des emportements qui le rendaient odieux et insupportable, et qui, en lui bouleversant fréquemment les humeurs, n'ont pas peu contribué à abréger ses jours.

L'argent est un bon serviteur et un méchant maître. L'or qu'on tient renfermé dans ses coffres est de nul prix; il ne vaut qu'autant qu'on le fait valoir et qu'on s'en sert : on l'a comparé au fumier, qui n'est utile qu'autant qu'on le répand. Denis, roi de Syracuse, ayant appris qu'un de ses sujets avait caché dans la terre un trésor, se le fit apporter. Le Syracusain ne lui en donna qu'une partie et s'en alla avec le reste dans un autre pays, où il vécut plus libéralement qu'il n'avait fait. Denis, qui en fut instruit, le fit revenir : il lui rendit ce qu'il lui avait pris, et

lui dit : « A présent que vous savez bien user de vos richesses, vous méritez de les posséder. »

Il nous reste encore à dire un mot sur les dépenses de la table. Il y a des gens qui croient faire bonne chère quand ils la font grande. Mais excepté certains repas de cérémonie, où la qualité des personnes, la multitude des convives demandent plus d'apparat, préférez de suivre ce que dit un poëte :

Bonnes façons et peu de plats ;
Sans somptuosité, de la délicatesse ;
Propreté, bon vin, politesse :
C'est ce qu'il faut dans un repas.

Ayez donc dans les repas que vous donnez à vos amis (et il faut rarement en donner à d'autres) beaucoup de propreté sans affectation, beaucoup de liberté sans manquer à la politesse, une table servie selon votre état et vos moyens, mais jamais de somptuosité.

Socrate, ayant un jour quelques personnes à recevoir, répondit à un de ses amis qui paraissait être étonné de ce qu'il n'avait pas fait de plus grands préparatifs : « Si ce sont d'honnêtes gens, j'ai assez pour eux; s'ils ne le sont pas, j'en ai trop. »

Il y a autant de fatuité à faire le magnifique quand on ne doit pas l'être, que de petitesse à faire mal les honneurs de chez soi. Celui qui fait grande chère par orgueil croit en imposer, mais il se trompe : on ne paie que de mépris une magnificence mal placée. Rien cependant n'est plus commun aujourd'hui. On charge les tables de mets; chacun se pique d'émulation et d'honneur; on donne des repas magnifiques où rien ne manque que la gaieté; on mange somptueusement et ennuyeusement.

Nos pères étaient plus sages que nous. Ils man-

geaient moins magnifiquement et plus agréablement; ils n'admettaient de profusion que dans la joie; ils avaient peu de plats, mais beaucoup de gaieté, que nous avons remplacée par l'abondance des mets. Il semble qu'on ne s'invite que pour manger.

L'usage a tellement prévalu, que les plus avares mêmes se piquent de magnificence et préfèrent à la honte de paraître avares le supplice d'être prodigues. Donnez à manger sans prodigalité, mais toujours de bon cœur et noblement quand il le faut. C'est manquer à ses convives que de les mal régaler; on n'invite pas les gens pour leur faire faire mauvaise chère. Un avare, donnant un repas fort mesquin, disait à ses convives : « Mon repas ne vous causera point d'indigestion; » on lui répondit : « Vous vous trompez, car un pareil repas est fort difficile à digérer. »

Si vous êtes surpris par des convives que vous n'attendiez pas, donnez de bon cœur ce que vous avez; il vaut mieux leur donner un peu moins que de leur faire acheter par la faim et l'impatience quelques plats de plus. Dites-leur ce que disait en pareil cas un homme d'esprit : « Puisque vous n'avez pas jugé à propos de me faire avertir ou de venir plus tôt, vous dînerez avec moi; mais si une autre fois j'en suis prévenu, je dînerai avec vous. »

XV.

Ne perdez point de temps à des choses frivoles.
Le sage est ménager de temps et de paroles.

Dès qu'on passe le premier âge de la vie, destiné par la nature presque tout entier pour le corps, et que la raison commence à se dégager des ténèbres de l'enfance, le temps devient précieux. Celui de la jeunesse l'est infiniment. Les pères en seront comptables devant Dieu et devant les hommes encore plus que leurs enfants, parce que c'est à eux de leur en faire faire un digne usage.

Pour vous, jeune homme, qui voulez paraître un jour avec honneur dans le monde, préparez-vous à remplir dignement les emplois que la Providence vous destine. Faites des provisions pour l'âge mûr et pour la vieillesse, le temps de la jeunesse est le temps de semer si l'on veut recueillir. Du bon emploi de ce temps dépend pour l'ordinaire le bonheur du reste de la vie. Profitez des leçons de vos maîtres : les moments sont chers ; si vous attendiez plus tard, vous n'y reviendriez point. Qui sait si la fortune ou les honneurs ne vous attendent pas au bout de la carrière pour couronner votre diligence et récompenser votre ardeur ? Le célèbre M. Rollin avait un talent singulier pour former les jeunes gens et les animer à l'étude. M. le premier président Portail se plaisait quelquefois à lui reprocher qu'il l'avait excédé de travail. « Il vous sied bien de vous en plaindre, lui répondit M. Rollin ; c'est cette habitude

au travail qui vous a distingué dans la place d'avocat général, et qui vous a élevé à celle de premier président; vous me devez votre fortune. »

Appliquez-vous donc à l'étude dès votre jeunesse, c'est le seul chemin qui conduise au mérite et à la gloire. Aimez le travail, et ne soyez pas de ces jeunes désœuvrés qui se lèvent le matin pour se coucher le soir, et qui, promenant tout le jour leur pénible existence, ne savent que faire de leur temps ni d'eux-mêmes. Après avoir ainsi commencé leur honteuse et ennuyeuse carrière, ils la continuent de même, et meurent sans avoir vécu.

Heureux les jeunes gens qui connaissent mieux le prix de l'application et du travail, et qui savent mettre à profit les moments du plus bel âge de leur vie! Mais il y a pour la jeunesse un temps surtout bien critique, c'est celui où les jeunes gens, livrés à eux-mêmes, se félicitent d'avoir secoué le joug de l'éducation et font consister la liberté à éviter toutes les occupations sérieuses. Leurs études et leurs exercices finis, quelquefois avant que l'âge soit arrivé de prendre un établissement, ils ne savent quelles occupations se prescrire pour remplir le vide que leur laisse le défaut d'emplois et d'affaires.

Je le leur ai déjà dit : qu'ils fassent des provisions pour l'avenir; qu'ils préparent tout ce qui leur sera nécessaire pour l'état auquel ils se destinent; et, s'ils ont du temps de reste, qu'ils le consacrent à la lecture; elle est le plus utile des amusements. Lorsqu'on proposait à une princesse de beaucoup d'esprit le jeu ou quelque autre partie de plaisir, elle refusait, disant que cela n'apprenait rien. « Mais que ferez-vous? lui dit-on. — Je lirai, répondit-elle, ou je me ferai lire chez moi. »

Quels heureux effets ne produit pas la lecture? Elle enrichit la mémoire, embellit l'imagination, rectifie le jugement, forme le goût, apprend à penser, élève l'âme et inspire de nobles sentiments. Les bons livres sont des conseillers aimables, qui nous instruisent sans nous ennuyer, nous avertissent de nos défauts sans nous offenser, et nous corrigent sans nous déplaire. Alphonse, roi d'Aragon, disait que les livres étaient les conseillers qu'il aimait le mieux, parce qu'ils ne flattaient point, et qu'ils lui apprenaient ce qu'il devait faire.

Ce sont des amis complaisants qui s'entretiennent avec nous quand il nous plaît, et que nous quittons quand nous voulons. Au milieu d'un peuple rustique et grossier, ils nous font trouver les douceurs de la société la plus charmante; ils nous offrent les richesses les plus précieuses de l'esprit humain et les découvertes de tous les siècles. Ils sont une source d'agréments dans tous les états, dans toutes les situations de la vie; ils procurent mille plaisirs dans tous les âges, dans celui même qui n'en goûte presque plus; plaisirs qui se renouvellent sans cesse, que nous trouvons partout, que nous pouvons à tous les instants nous procurer.

La lecture suspend le sentiment des peines dont la vie humaine n'est jamais exempte, et fait oublier, au moins pour un temps, les chagrins qui se font sentir dans tous les états; elle est dans bien des occasions une grande ressource contre l'ennui; on n'est pas toujours avec des personnes qui plaisent, et il vaut mieux être seul qu'avec des gens qui ne plaisent pas. Mais la solitude est bientôt à charge quand on ne sait pas s'y occuper: qu'elle est douce,

au contraire, qu'elle est agréable quand on sait tour à tour s'amuser par le travail et par la lecture !

La lecture est pour l'esprit ce que l'aliment est pour le corps. C'est ce que fit entendre ingénieusement le duc de Vivonne à Louis XIV, qui lui demandait un jour à quoi pouvaient lui servir toutes ses lectures : « Sire, répondit ce seigneur, qui avait de belles couleurs et de l'embonpoint, les livres font à mon esprit ce que vos perdrix font à mes joues. »

Les bons livres nous transmettent les lumières de ceux que la distance des lieux empêche de voir et de consulter. Ils nous rendent présents les plus grands hommes de l'antiquité, qui, dans leurs ouvrages immortels, semblent converser avec nous et nous instruire. Ils procurent mille connaissances utiles ou agréables, et nous servent comme de flambeau pour nous conduire dans le cours de la vie.

Mais, pour recueillir plus sûrement ces fruits précieux, lisez avec choix; la vie est trop courte pour lire toutes sortes de livres : il y en a d'ailleurs de si dangereux, de si impies, qu'il y a beaucoup à craindre pour celui qui lit au hasard. Mais que dis-je? ne sont-ce pas ces livres-là même qu'on recherche avec le plus d'empressement, qu'on dévore avec le plus d'avidité? Que voit-on pour l'ordinaire entre les mains des jeunes gens? De misérables romans, dont la lecture si souvent dangereuse pour les mœurs, par le penchant à l'amour qu'elle inspire, serait toujours un grand mal quand elle n'aurait d'autres effets que de corrompre le goût, de nourrir la paresse naturelle de l'esprit, et de dégoûter des lectures plus sérieuses et plus utiles; des brochures frivoles qui n'ont d'autre mérite que celui de la nou-

veauté, des livres effrontément cyniques, qu'on ne lit que pour apprendre à ne plus rougir de rien, et qui n'apprennent que ce qu'on devrait toujours ignorer; des ouvrages impies, qu'on se hâte de lire parce qu'on espère y trouver de quoi calmer ses remords, parce qu'ils sont bien écrits, souvent parce qu'ils sont rares et défendus. N'y a-t-il donc pas d'autres bons livres, où l'on puisse se former l'esprit, se perfectionner le style, s'amuser agréablement? ou les a-t-on lus tous?

Ce n'est pas assez de lire avec choix, il faut lire avec réflexion. Lisez moins de livres, et lisez-les bien. Il en est des livres comme de la nourriture, qui ne profite que quand elle est prise lentement et bien digérée. Un homme se vantait à Aristote d'avoir beaucoup lu : « Ce ne sont pas, répondit ce philosophe, ceux qui mangent davantage qui sont les plus gras et les plus sains, mais ceux qui digèrent le mieux. » Il ne faut pas, si l'on veut se former l'esprit, lire beaucoup de livres, mais lire beaucoup le même livre quand il est excellent.

Ne lisez pas pour les autres, mais pour vous; voyez ce qui vous convient et ce qui peut vous servir de règle de conduite. Lisez, non pour devenir plus savant, mais pour être meilleur. C'est ainsi que vous devez lire l'histoire même, et non par un simple amusement ou par curiosité. Que vous servira d'être né après tant de grands hommes, si vous ne les prenez pas pour modèles? que vous servira d'être venu après tant de fous et de scélérats, si vous n'en devenez plus sage et plus vertueux?

Enfin lisez quelquefois avec un ami judicieux, et communiquez-vous mutuellement vos réflexions, vous en lirez avec plus de plaisir et avec plus de fruit.

En lisant à haute voix, vous aurez encore l'avantage de vous exercer à bien lire : talent rare, que la nature refuse souvent aux hommes mêmes qu'elle a comblés des dons du génie. Saint-Evremont disait qu'il n'avait pas vu en sa vie trois personnes qui sussent bien lire. Le grand Corneille lisait tout à fait mal. Racine au contraire lisait très-bien ; aussi Louis XIV aimait-il à l'entendre lire, parce qu'il avait un talent singulier pour faire sentir la beauté des ouvrages qu'il lisait. On devrait peut-être moins négliger cette partie de l'éducation. On peut se trouver souvent dans le cas de lire à haute voix, et il est aussi honteux pour soi que désagréable pour les autres de le faire mal.

On a dit qu'on devait être ménager de son bien et de sa confiance : on ne doit pas l'être moins de son temps et de ses paroles. La seule avarice qui soit permise est celle du temps. « Il n'y a rien de si cher que le temps, disait Théophraste, et ceux qui le perdent sont les plus condamnables de tous les prodigues. » Aussi le sage est-il toujours occupé. Il aime l'application et le travail, qu'il regarde comme un de nos plus grands besoins, comme l'ami des hommes et leur consolateur : aussi il l'aime et s'en occupe. Il se délasse d'un travail par un autre, ou par des lectures instructives et agréables qui, en ornant son esprit d'utiles connaissances, le garantissent de l'ennui inséparable de l'oisiveté ou de ces conversations oiseuses plus pernicieuses encore. Il a de bonne heure accoutumé son esprit à penser et à pouvoir se suffire. Il aime mieux pour l'ordinaire s'entretenir avec lui-même qu'avec les autres, parce qu'il n'est jamais moins seul, comme le disait un

ancien, que lorsqu'il est seul; et que d'ailleurs il a remarqué plus d'une fois, avec une personne de la plus grande piété, qu'il n'avait presque jamais été avec des hommes qu'il n'en fût revenu moins homme. Comme lui, fuyez les longues conversations, parce qu'elles sont presque toujours inutiles, ou ennuyeuses, ou criminelles. Les choses indifférentes ne plaisent guère, et celles qui donnent du plaisir ne sont pas toujours innocentes. Il faut avoir dans l'esprit bien de la ressource pour entretenir plusieurs heures de suite une conversation, sans répétitions, sans bâillements, sans médisances; et l'on réduirait au silence bien de grands parleurs si on les obligeait à ne dire que de bonnes choses.

Mais quelque rapide que soit le temps, combien de personnes le trouvent encore trop long, parce qu'elles ne savent à quoi le passer! On le déchire, on le perd à ne rien faire ou à faire des choses qui ne valent guère mieux. Quand il n'y aurait dans une vie oisive que la perte du temps, ne serait-ce pas assez pour la rendre condamnable devant Dieu? Nos années ne s'écoulent pas en vain. Toutes les minutes de la vie vont frapper à la porte de l'éternité. Les heures, disait un ancien, s'envolent au ciel pour y rendre compte de l'usage que les hommes en ont fait.

Dons à peine obtenus, qu'ils nous sont emportés;
Moments que nous perdons, et qui nous sont comptés.

Si la vie oisive et inutile est condamnée par les païens mêmes, combien plus doit-elle l'être par des chrétiens, qui savent qu'une destinée éternellement heureuse ou malheureuse, selon l'usage qu'ils auront fait de la vie, les attend à la fin de la courte carrière où ils marchent!

Le moment où il faudra rendre compte du temps qui nous a été accordé n'est pas éloigné. On meurt à tous les instants, à tous les âges, et la plus longue vie est courte. Mais prévenus, dans notre jeunesse, de ce préjugé si faux, que cinquante ou soixante ans de vie sont une espèce d'éternité, semblables aux enfants qui regardent une pièce d'or comme une fortune inépuisable, nous ne pensons alors qu'à jouir des délices et des agréments de la vie présente, sans songer à celle qui doit suivre, sans oser penser à la mort, dont la triste et affligeante idée troublerait nos plaisirs.

Cependant elle arrive au moment que nous l'attendons le moins, elle vient nous surprendre comme un voleur, elle nous dépouille des titres passagers et des richesses fugitives que nous possédions. Mais quand tout disparaît et s'anéantit autour de nous, éclat, dignités, fortune, amis, famille, société, nos œuvres seules ne nous abandonnent pas, elles nous accompagnent dans les régions de l'éternité. Voilà le seul trésor que nous emporterons dans le monde nouveau qui doit nous recevoir en sortant de celui-ci. De quelle importance n'est-il donc pas pour nous de songer à nous les procurer, ces richesses précieuses? Si l'on considérait bien que chaque moment de cette vie peut nous mériter une éternité de bonheur, pourrait-on se résoudre à le perdre si facilement?

Nos jours passent rapidement :
L'heure de notre mort s'avance ;
Et malheureux jouets d'une folle espérance,
Sans prévoir l'avenir, nous perdons le présent.
Jeunes, nous négligeons le seul bien nécessaire :
Le temps, ce trésor salutaire,
S'enfuit, échappé de nos mains.

Au sortir des jeux enfantins,
Les plaisirs, les honneurs, les richesses frivoles
Agitent tour à tour nos désirs incertains.
Mais, ô funeste erreur ! têtes vaines et folles !
Pendant que nous comptons nos trésors superflus ;
La mort vient nous abattre au pied de nos idoles ;
La mort !.... que de moments perdus !

Combien de personnes du grand monde meurent après avoir passé presque toute leur vie dans une espèce de prestige éblouissant et d'enchantement agréable en apparence, qui les a comme endormies et leur a fait oublier leur véritable destinée ! Mais si elles n'ont à présenter au tribunal du Dieu de vérité que des illusions et des songes, quel jugement doivent-elles en attendre, et quel sera leur étonnement à leur réveil !

XVI.

Sachez à vos devoirs immoler vos plaisirs.
Et pour vous rendre heureux, modérez vos désirs.

Nous avouerons, et tout homme qui a de la religion avouera certainement avec nous, que la vie d'un chrétien sur la terre doit être une vie de mortification et de pénitence. Il faut porter sa croix, renoncer à soi-même, se faire une guerre continuelle, et marcher sans cesse dans cette voie étroite qui seule doit conduire au ciel. Mais craignons de donner dans le rigorisme d'une morale outrée, d'être plus sages qu'il ne faut. Gardons-nous de représenter la religion comme un tyran dur et cruel qui ne se plaît qu'à entendre des gémissements et à voir couler des lar-

mes : une telle idée ne servirait qu'à inspirer de l'aversion pour elle. Si l'Écriture nous dit qu'il vaut mieux aller dans une maison de deuil et de tristesse, que dans une maison de festins et de divertissements, parce que dans la première on apprend quelle sera la fin de tous les hommes et ce que nous deviendrons nous-même ; elle nous dit aussi que nous pouvons jouer, nous délasser et nous récréer, pourvu que nous le fassions dans l'innocence.

« La sagesse, disait Mentor à son élève, n'a rien d'austère ni d'affecté ; c'est elle qui donne les vrais plaisirs, elle seule sait les assaisonner pour les rendre purs et durables ; elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses ; elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paraître enjouée quand il le faut. »

Il est donc certain, et il est admis dans la morale la plus exacte, que les divertissements honnêtes ne sont pas incompatibles avec la véritable sagesse. Mais si nous voulons que nos plaisirs soient dignes d'elle, et qu'elle les approuve, il ne faut pas y placer notre bonheur ni les goûter pour eux-mêmes. Nous devons les épurer, les ennoblir par la pureté de nos motifs, et les réduire par les bornes du délassement ou du remède. Ne les prescrivons pas tous sans réserve, mais aussi ne les admettons pas tous sans distinction ; ne les rejetons pas entièrement, mais ne nous y livrons pas sans mesure. Dans la morale, c'est entre les deux extrémités qu'est le chemin de la sagesse.

Si quelques plaisirs sont nécessaires, il en est sans doute de dangereux. Il y en a de si flatteurs, qu'il est bien difficile de ne pas s'y livrer avec excès, et de

ne leur jamais rien sacrifier de ce qui est dû à la vertu et au devoir. Il y en a dont le poison est si subtil et si trompeur, qu'on le prend avec avidité, et que, lors même qu'on en éprouve les funestes effets, on insulte à la simplicité de ceux qui les redoutent et les fuient. Il y en a qui, par des routes semées de fleurs, conduisent aux plus horribles précipices. Il faut donc savoir les choisir avec sagesse et les goûter avec modération. L'abus des plus innocents même est aussi funeste que l'usage modéré en est gracieux. Déridez la sagesse, à la bonne heure, et égayez la vertu, mais consultez-les toujours dans tous vos divertissements : les plaisirs les plus agréables sont ceux que le remords n'accompagne jamais.

Préférez les plaisirs doux et tranquilles : on les goûte mieux quand ils sont moins vifs ; d'ailleurs, la joie immodérée est courte ; les sentiments violents ne durent pas, l'âme ne peut y suffire, et le corps s'en ressent. Les plaisirs bruyants ne seront jamais ceux du sage. On les cherche pour se désennuyer, et l'on ne s'ennuie jamais tant qu'après les avoir pris. Ils laissent un vide qu'on croit remplir par de nouveaux plaisirs ; mais on s'en dégoûte bientôt comme des premiers. On court de plaisirs en plaisirs, parce qu'on ne peut être rendu un moment à soi-même, sans éprouver un ennui mille fois plus insupportable que celui qu'on a voulu éviter.

Le malheur est encore que ces grands plaisirs rendent tous les autres insipides, et l'on devient si à charge à soi-même qu'on ne peut plus s'en passer. Ainsi ce qui ne devrait être qu'amusement se change en passion. Ce qui n'était destiné qu'à délasser et à réparer les forces, fatigue, épuise, ruine la santé et

abrége les jours; car la vie s'use autant, et souvent plus, dans les plaisirs que dans les travaux. Démocrite disait qu'il était parvenu à une extrême vieillesse en ne donnant rien aux plaisirs du corps. Le sage, qui sait que la nature nous a rendus plus sensibles à la douleur qu'à la joie, renonce aux grands plaisirs, pour éviter les maux qui en sont la suite ordinaire.

Imitez son exemple: vous ne vous repentirez jamais de l'avoir suivi. Ne courez pas inconsidérément après toutes sortes de plaisirs, et ne prenez pas trop souvent ceux mêmes qu'il vous est permis de prendre. Privez-vous-en quelquefois, vous les trouverez plus délicieux; car telle est la triste destinée de l'homme jusque dans les plaisirs mêmes, que plus on les prend, moins on les goûte. Soyez toujours assez maître de vous-même pour ne pas vous y livrer avec trop d'ardeur. Il vient un temps où l'on est bien fâché de les avoir sentis avec trop de force et de passion. Les jeunes gens, qui se forment des plaisirs l'idée la plus riante, croient qu'ils ne les goûteront jamais assez tôt ni assez souvent: ils ont dans la suite tout le temps de reconnaître qu'ils se sont trompés.

Ce n'est pas que nous voulions leur défendre les plaisirs de leur âge, et que nous trouvions mauvais qu'ils se divertissent: ils doivent avoir cette aimable gaieté qui convient si bien à la jeunesse. Mais ce que nous leur recommandons, c'est de ne pas employer la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable, c'est d'allier toujours la sagesse avec leurs divertissements. *Il faut*, disait un ancien philosophe, *être jeune dans sa vieillesse, et vieux dans sa jeunesse;* être toujours gai, toujours sage.

A quelque âge et de quelque état qu'on soit, il faut se prêter aux divertissements sans s'y livrer, n'en prendre que de permis, et qui ne puissent nuire ni à soi-même ni aux autres.

Louis XVI, n'étant encore que dauphin, en donna un jour un exemple aussi beau que rare dans un âge et dans un rang où l'on ne connaît guère d'autre règle de ses plaisirs que de n'en point avoir. Il n'avait que quatorze ans, et suivait le roi à la chasse avec les princes ses frères. On entend crier tout à coup que le cerf est aux abois. Les princes, par cet empressement si naturel à leur âge, veulent être présents à la mort du cerf. Le cocher, pour servir leur impatience, veut traverser un champ de blé. Le dauphin, qui s'en aperçoit, se précipite à la portière, et commande au cocher de prendre un autre chemin. « Ce blé, dit-il, ne nous appartient pas, nous ne devons point l'endommager. » On s'écria rempli d'admiration : « Ah! que la France est heureuse d'avoir un prince si juste! »

C'est surtout aux devoirs sacrés et indispensables de notre état que nous devons immoler nos plaisirs. Exigent-ils, ces devoirs, qu'on leur sacrifie les plaisirs les plus agréables, les plus innocents même, il faut être déterminé à le faire dans toutes les occasions : telle est la loi de l'honneur et de la conscience.

Le devoir avant tout, et le plaisir après.

Tout doit être immolé au devoir; on doit aimer à le remplir, on doit le préférer à tout; les amusements les plus honnêtes, d'ailleurs, deviennent blâmables dès qu'ils demandent un temps qu'on doit mieux employer.

Tandis que les Anglais ravageaient les États de Charles VII, roi de France, ce prince faisait exécuter un ballet qu'il avait imaginé. « N'ai-je pas bien trouvé, dit-il à quelques-uns de ses courtisans, le moyen de me divertir? — Eh! oui, Sire, lui répondit un zélé et fidèle officier, il faut convenir qu'on ne saurait perdre une couronne plus gaiement. » Charles VII ne se fâcha point de la liberté de cette réponse, et il en profita pour travailler lui-même au rétablissement de ses affaires.

Un des meilleurs rois de Naples rendait tous les jours la justice à ses sujets, assisté de ses ministres et de ses conseillers. Dans la crainte que les gardes ne fissent pas entrer les pauvres, il avait fait placer, dans la salle même où il donnait ses audiences, une sonnette dont le cordon pendait hors de la première enceinte. Il arriva à ce sujet un trait assez plaisant que l'histoire nous a conservé, et qui ne prouve pas moins la bonté de ce prince que son amour pour la justice. Un vieux cheval abandonné de son maître vint se frotter contre le mur et fit sonner. « Qu'on ouvre, dit le roi, et faites entrer. — Ce n'est que le cheval du seigneur Capèce, » dit le garde en rentrant. Toute l'assemblée éclata de rire. « Vous riez! dit le prince, sachez que l'exacte justice étend ses soins jusque sur les animaux. Qu'on appelle Capèce. » Ce seigneur étant arrivé : « Qu'est-ce que c'est que ce cheval que vous laissez errer? lui demande le roi. — Ah! mon prince, répond le chevalier, ç'a été un fier animal dans son temps; il a fait vingt campagnes sous moi; mais enfin il est hors de service, et je ne suis pas d'avis de le nourrir à pure perte. — Le roi mon père, reprit le prince, vous a cependant bien récompensé. — Il est vrai, j'en suis comblé.

— Et vous ne daignez pas nourrir ce généreux animal, qui eut tant de part à vos services? Allez de ce pas lui donner une place dans vos écuries, qu'il soit tenu à l'égal de vos autres animaux domestiques, sans quoi je ne vous tiens plus vous-même pour loyal chevalier, et je vous retire mes bonnes grâces. »

Peut-on douter qu'on ne doive sacrifier ses plaisirs à son devoir, puisqu'on doit même, s'il le faut, lui sacrifier son repos, ses biens, sa vie, tout ce qu'on a de plus cher? Rotrou, le célèbre poëte dramatique, était revêtu de la première magistrature de la petite ville de Dreux, sa patrie, lorsqu'elle fut affligée d'une maladie épidémique. Pressé par ses amis de Paris de mettre sa vie en sûreté, et de quitter un lieu si dangereux, il répondit que sa conscience ne lui permettait pas de suivre ce conseil, parce qu'il n'y avait que lui qui pût maintenir le bon ordre dans ces circonstances. « Ce n'est pas, ajoutait-il en finissant sa lettre, que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Qu'il est beau, qu'il est grand de penser ainsi! et quel sort plus digne d'envie que celui d'une personne qui meurt en faisant son devoir!

Voulez-vous vivre heureux? sentez le prix des biens que vous possédez, et sachez en jouir. Mettez des bornes à vos désirs et à vos besoins. Contentez-vous du nécessaire: la modération vaut mieux que tous les trésors de la fortune, et la possession des richesses ne donne pas le repos qu'on trouve à n'en

point désirer. Quelqu'un disait un jour à Ménédème, philosophe grec : « C'est un grand bonheur d'avoir ce qu'on désire. — C'en est un bien plus grand, répondit-il, d'être content de ce qu'on a. » On jouit d'une heureuse tranquillité, inconnue à ceux qui sont agités d'une foule de désirs. Ceux-ci, en proie à une ambition aveugle ou à une cupidité effrénée, désirent sans cesse et ne sont jamais satisfaits. Jouets éternels d'une trompeuse espérance, ils empoisonnent le bonheur de leurs jours par de vains désirs qui les dégoûtent de leur état, les empêchent d'en remplir les devoirs et d'en sentir les avantages.

Rien n'est plus étonnant que de voir les hommes courir sans cesse après le bonheur sans pouvoir jamais l'atteindre. Au lieu de le chercher dans la modération de leurs désirs et dans la jouissance de ce qu'ils ont, ils croient toujours l'apercevoir dans des emplois, des richesses ou des plaisirs qu'ils n'ont pas : et lorsqu'ils les ont obtenus, honteux de ne l'y point trouver, et non guéris de leur folie, ils continuent toute leur vie à l'aller chercher dans d'autres objets, et meurent avec la douleur de ne se voir pas plus près du terme que le jour où ils avaient commencé à s'y diriger.

Le vaisseau battu d'une tempête affreuse, roulant au gré des flots en fureur et au milieu des éclairs, n'est pas plus agité qu'un esprit inquiet qui se livre à tous ses désirs. Celui, au contraire, qui sait les modérer et les tenir sous son empire, ressemble à un navire qui, poussé par une brise favorable, vole légèrement sur les ondes et arrive heureusement au port.

Il faut cependant savoir se borner. Il y a plusieurs années que vous dites : « Quand j'aurai fini cette

affaire, je serai content. » Vous en avez fini heureusement plusieurs, et vous êtes plus inquiet que jamais. Vous vous flattiez que, lorsque vous auriez obtenu cette place, cette dignité, vous seriez au comble du bonheur ; et dès que vous l'avez eue, vous en avez désiré une autre plus élevée dont vous vous voyez plus proche. Le désir augmente quand on le croit rempli, et l'on n'est jamais heureux ni content.

Tous les hommes cherchent le bonheur, et peu le trouvent, parce que la plupart le mettent dans la possession de ce qu'ils n'ont point ou de ce qui ne peut le leur donner. Il fuit souvent aussi ceux qui le poursuivent avec trop d'ardeur. Il en est du bonheur en quelque sorte comme de la santé : ceux qui le cherchent trop sont ceux qui le trouvent le moins.

Pères et mères, qui voulez rendre un jour vos enfants heureux, au lieu de leur répéter sans cesse les usages et les maximes du monde, les droits de leur naissance, les avantages des richesses, formez-les surtout à la vertu : ils seront toujours assez polis s'ils sont humains, assez nobles s'ils sont vertueux, assez riches s'ils ont appris à modérer leurs désirs.

Un des plus grands obstacles au bonheur de la plupart des hommes, c'est le désir trop vif des biens de la terre. Plus on a, plus on veut avoir. On est moins content de ce qu'on possède que jaloux de ce qu'ont les autres, et désireux d'en avoir encore davantage. « Mais, dit Salomon, l'homme qui se hâte de s'enrichir et qui porte envie aux autres, ne sait pas qu'il se trouvera surpris tout d'un coup par la pauvreté. » On perd souvent tout en voulant trop avoir.

Trois habitants de Balke, grande ville des Tartares, voyageant un jour ensemble, trouvèrent un trésor. Ils le partagèrent et continuèrent leur route en

s'entretenant de l'usage qu'ils feraient de leurs nouvelles richesses. Ils manquèrent de vivres, et il fallut envoyer à la ville voisine en chercher. Le plus jeune fut chargé de cette commission, et partit. Il se disait en chemin : « Me voilà riche, mais je le serais bien davantage si j'avais été seul quand on a trouvé le trésor : mes compagnons de voyage m'ont enlevé deux parts, ne pourrais-je pas les reprendre ? Cela me serait facile : je n'aurais qu'à empoisonner les vivres que je vais chercher. A mon retour je dirais que j'ai dîné à la ville : mes compagnons mangeraient sans défiance, et ils mourraient. Je n'ai que le tiers du trésor, et j'aurais le tout. » Cependant les deux autres voyageurs étaient assis à l'ombre, et ils disaient : « Nous avions bien besoin que ce jeune homme vînt s'associer avec nous. Nous avons été obligés de partager le trésor avec lui : sa part aurait dû nous appartenir, et c'est alors que nous serions riches. Il reviendra bientôt. Nous avons de bons poignards. » Le jeune homme revint ; ses compagnons l'assassinèrent. Ils mangèrent ensuite des vivres empoisonnés, ils moururent, et le trésor n'appartint à personne.

Ce qui devait satisfaire l'avarice, ne fait que l'irriter : c'est la soif de l'hydropique. L'avare, au milieu de ses trésors, est toujours malheureux, toujours pauvre, parce qu'il ne sait ni se borner ni jouir. Le sage, au contraire, l'homme modéré, avec peu est toujours riche, toujours noble et libéral, toujours heureux. « Si vous voulez rendre quelqu'un véritablement riche, disait un ancien philosophe, il ne faut pas ajouter à ses biens, mais seulement retrancher de ses désirs. »

L'homme heureux n'est pas celui qui n'a besoin

de rien, mais celui qui peut vivre sans ce qu'il n'a pas, et que la privation de ce qui lui manque n'affecte point.

Il est plus facile de réprimer un premier désir que de satisfaire tous ceux qui viennent ensuite, comme le disait le prince de Conti. Il se refusait aux goûts les plus innocents, à la curiosité même des peintures, où ses infirmités auraient pu trouver un délassement. Il répondit aux instances que lui faisait à ce sujet la princesse son épouse, qu'en se livrant à un goût on s'accoutume à se livrer à tous, et qu'il faut savoir ou ne pas du tout désirer, ou se passer souvent de ce qu'on désire.

Ce retranchement, ou plutôt cette modération de désirs, est en effet le seul moyen de nous rendre heureux. Nous ne prétendons pas néanmoins qu'elle puisse nous procurer une félicité pleine et inaltérable. Ce bien n'est réservé que pour l'autre vie, et la religion seule est chargée de nous conduire dans la route du bonheur qu'elle nous prépare au delà du temps. Cette vie-ci est une vie de tentations et de combats, de peines et de traverses, d'afflictions et de chagrins. La constitution de notre corps, la faiblesse de notre nature, l'activité des éléments, la variété des saisons, les différentes sortes d'esprits, de caractères et d'humeurs des personnes avec lesquelles nous sommes obligés de vivre, le choc des passions et des intérêts, toutes ces choses nous empêcheront toujours d'être ici-bas parfaitement heureux. Dieu l'a ainsi voulu, afin que nous ne nous attachions pas tant à la terre, et que nous portions nos vœux vers celui qui peut seul les remplir. Mais il est vrai aussi que, si quelque chose est capable de diminuer le nombre et la violence des maux que

nous avons à souffrir dans notre exil, c'est cette modération de désirs que nous recommandons. C'est elle qui peut nous rendre heureux autant qu'on peut l'être sur la terre, sans que le bonheur présent ruine les espérances de l'avenir. Elle est comme les heureuses prémices et le garant de la félicité qui nous est destinée dans le ciel, puisque rien n'est plus conforme à l'esprit de la religion que de mettre des bornes à ses désirs, de n'avoir aucune attache au monde ni à tous ses biens, dont l'apparence passe et s'évanouit comme l'ombre.

Lorsqu'on vint apporter le bâton de maréchal de France à M. de Castelnau, six heures avant sa mort, il répondit : « Cela est beau en ce monde, mais je vais dans un pays où cela ne me servira guère. » Nous devons penser de même. La grandeur, la gloire, les richesses, les honneurs distingués, rien de plus beau ni de plus flatteur en ce monde : mais en l'autre tout cela sera compté pour rien et ne servira même souvent qu'à rendre plus malheureux, parce qu'il aura rendu criminel. Que deviendront toutes ces choses frivoles qui paraissent successivement sur la scène du monde, et après lesquelles nous courons avec tant d'ardeur? que deviendront-elles quand le monde lui-même aura disparu? Il n'en restera plus aucun vestige : tout ira s'abîmer et se perdre dans les espaces immenses de l'éternité. La vertu, qui pourrait bien plus sûrement nous conduire à la vraie félicité que tous ces faux biens, la vertu, que nous négligeons, survivra seule à la ruine de l'univers et ne périra point.

XVII.

Ne demandez à Dieu ni grandeur ni richesse;
Mais pour vous gouverner demandez la sagesse.

Rien de plus brillant que les grandes dignités et les emplois honorables : on se voit élevé au-dessus des autres hommes, on commande à ses semblables, on reçoit leurs respects et leurs hommages. Mais perçons cette enveloppe éclatante : nous serons surpris de trouver que ces dignités et ces emplois ne sont le plus souvent que de grands fardeaux, de vraies servitudes, ou, pour me servir de l'expression d'un ancien philosophe, d'*honorables tortures*.

On a comparé avec raison ceux qui occupent les plus hauts rangs à ces corps célestes qui ont beaucoup d'éclat et n'ont point de repos.

Un seigneur disait à Henri IV que le bonheur d'être roi passait pour si indubitable, que lorsqu'on voulait exprimer qu'un homme était heureux, on disait ordinairement : Il est heureux comme un roi. « C'est, répondit ce grand prince, qu'on ignore tout le poids d'une couronne qui est portée dignement. »

« Ornement plus riche et plus noble que tu n'es heureux, disait Antigonus en considérant sa couronne; si l'on savait combien de soins, de périls et de misères t'accompagnent, lorsque tu serais par terre on ne daignerait pas seulement te ramasser. »

Ne croyons donc pas, avec le vulgaire imbécile, que les plus élevés des hommes soient les plus heu-

reux. Le bonheur est rarement assis sur le trône, comme l'avoua un jour Théodose le Jeune. Ce prince, s'étant éloigné de ses gens dans une chasse, arriva très-fatigué à une cabane. C'était la cellule d'un anachorète. Le solitaire le prit pour un officier de la cour et le reçut avec honnêteté. Ils firent la prière et s'assirent. L'empereur, jetant les yeux de toutes parts, ne vit dans la cellule qu'une corbeille où était un morceau de pain, et un vase plein d'eau. Son hôte l'invite à prendre quelque chose : le prince l'accepte. Après ce repas frugal, s'étant fait connaître pour ce qu'il était, le solitaire se jette à ses pieds. Mais l'empereur le releva, en lui disant : « Que vous êtes heureux, mon père, de vivre loin des affaires du siècle ! Le vrai bonheur n'habite pas sous la pourpre. Je n'ai jamais trouvé de plus grand plaisir qu'à manger votre pain et boire votre eau. »

L'empereur Charles-Quint fit le même aveu. Lorsqu'il se dépouilla de ses États en faveur de Philippe II, son fils, dans une assemblée composée des plus grands seigneurs de ses royaumes, il lui dit : « Mon fils, je vous charge d'un fardeau bien pesant. Je vous mets sur la tête une couronne dont les fleurons sont entrelacés d'épines bien piquantes : elle n'a qu'un faux brillant. Je n'ai pas goûté dans la royauté une seule heure de repos ; je n'y ai eu aucun plaisir qui n'ait été empoisonné. »

L'homme s'ennuie au milieu de sa gloire, de ses titres et de ses envieux. Ces honneurs qui auraient dû, ce semble, satisfaire son cœur, n'y portent que le dégoût et l'inquiétude. La fortune peut nous rendre plus puissants, mais non pas plus heureux. « Que ne puis-je, dit Mme de Maintenon dans une de ses lettres, vous peindre l'ennui qui dévore les grands,

et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer ! Je suis parvenue à la plus haute faveur, et je vous proteste que cet état me laisse un vide affreux. » Quoi de plus capable de détromper du bonheur prétendu des grandeurs humaines qu'un tel aveu, fait par une personne que la duchesse de Chaulnes appelait la plus heureuse des femmes ! Et cette pensée de Mainard n'est-elle pas aussi vraie qu'elle est ingénieuse ?

Toutes les pompeuses maisons
Des princes les plus adorables
Ne sont que de belles prisons
Pleines d'illustres misérables.

N'ambitionnez donc pas les distinctions et les honneurs : c'est y mettre un trop grand prix que de les rechercher avec empressement. Lorsque les emplois accordés par la Providence divine pour vous donner lieu d'exercer les talents qu'elle vous a confiés, viennent s'offrir à vous, recevez-les avec reconnaissance et remplissez-les avec honneur ; mais si l'on vous parle de les aller chercher, répondez avec autant de modestie que de grandeur d'âme, que les moindres dignités, quand elles sont offertes comme la récompense du mérite, sont dignes d'être acceptées, et doivent l'être ; mais que les plus grandes sont trop peu de chose pour être briguées, et que c'est cesser de mériter les honneurs que de demander ceux qu'on mérite.

Il est vrai que la plupart des grands, plus occupés d'eux-mêmes que des autres, ou assiégés par des solliciteurs qui leur arrachent les grâces, ne

pensent guère à prévenir et à placer le mérite modeste qui ne demande rien.

Mais il n'est pas moins vrai aussi qu'il vaut mieux ne pas obtenir les places dont on est digne, que d'avoir celles qu'on ne mérite pas. L'éclat des grands postes, qui rejaillit sur ceux qui les occupent, n'éclaire que leur honte s'ils sont incapables de les remplir. La fortune, ainsi que le soleil, fait briller les insectes, mais elle ne les rend pas moins vils. Un sot dans l'élévation est comme un homme placé sur une éminence du haut de laquelle tout le monde lui paraît petit, et d'où il paraît petit à tout le monde. A quelque haut rang qu'il soit, on méprise celui qui est vraiment digne de mépris, et on le méprise avec d'autant plus de plaisir, qu'il est plus élevé.

Les dignités ne conviennent bien qu'à celui qui est déjà grand par lui-même. Mais un tel homme ne s'empressera pas d'aller, comme tant d'autres, offrir son encens à l'idole de la grandeur. Il en connaît trop la vanité. Il sait qu'il ne faut qu'un instant pour la faire disparaître, et que bien certainement la mort, ce ministre de la majesté et de la justice divine destiné pour confondre l'orgueil humain, la brisera et la réduira en poudre.

Il laisse donc les autres briguer les grandes places, se revêtir des charges et des honneurs pour se distinguer de leurs égaux et s'élever au-dessus d'eux. Il aime mieux triompher de lui-même que de ses concurrents, et vaincre son ambition que ses rivaux.

Ce n'est pas qu'il faille mépriser les honneurs et les emplois distingués : on doit tâcher même de s'en rendre digne. Mais le sage se console, s'il ne les a pas, lorsque, pour y monter, il faudrait suivre ces

sentiers obscurs et tortueux par lesquels l'ambition conduit si souvent aux grands postes, et qui ne furent jamais le chemin de la vertu.

Lorsque la fortune nous néglige pour élever aux premières places des hommes méprisables et sans mérite, ce n'est pas nous qui sommes le plus à plaindre ; et c'est peut-être moins une injure qu'elle nous fait qu'un bon office qu'elle nous rend. Le changement de fortune change d'ordinaire les mœurs ; en quittant son ancien état, on y laisse sa vertu et son mérite ; et l'on ne cesse souvent de paraître digne des emplois honorables que lorsqu'on les a obtenus.

Il y a dans la vie de Tamerlan (nom qui signifie Timur-le-Boiteux) un trait qui montre bien ce que ce fameux conquérant pensait des honneurs et des dignités qui paraissent le plus dignes d'envie. Après avoir défait et pris Bajazet, empereur des Turcs, il le fit venir en sa présence. S'étant aperçu qu'il était borgne, il se mit à rire. Bajazet, indigné, lui dit fièrement : « Ne te ris point, Timur, de ma fortune ; apprends que c'est Dieu qui est le distributeur des royaumes et des empires, et qu'il peut demain t'en arriver autant qu'il m'en arrive aujourd'hui. — Je sais, lui répondit Timur, que Dieu est le dispensateur des couronnes. Je ne ris point de ton malheur, à Dieu ne plaise ! mais la pensée qui m'est venue en te regardant, c'est qu'il faut que ces sceptres et ces couronnes soient bien peu de chose devant Dieu, puisqu'il les distribue à des gens aussi mal faits que nous deux, à un borgne tel que tu es, et à un boiteux comme moi. »

Ne pourrait-on pas dire la même chose des richesses, à voir la manière dont le plus souvent elles sont

distribuées? Les plus heureux ou les plus habiles, quelquefois les plus méchants et les plus indignes, les attrapent. Les honnêtes gens n'ont souvent que de belles espérances : ils restent dans l'obscurité, tandis que d'autres, qui auraient dû n'en sortir jamais, s'élèvent et laissent bien loin derrière eux la vertu indignée. Aussi l'écume des mers s'élève sur leur surface, tandis que les perles restent au fond. Un financier, qui avait amassé de grands biens aux dépens de l'État, disait à un sage : « Il faut, je crois, bien de la force d'esprit pour mépriser les richesses. — Vous vous trompez, lui répondit le philosophe, il suffit de regarder entre les mains de qui elles passent. »

Peu de bien avec l'innocence et la probité vaut mieux que des tonnes d'or amassées par les mains de l'injustice. Le grand Turenne étant dans le comté de la Mark en Allemagne, on lui proposa de lui faire gagner, par le moyen des contributions, cent mille écus, sans que la cour en eût aucune connaissance. Il répondit en riant : « Après avoir eu beaucoup de ces occasions sans en avoir profité, je ne suis pas d'humeur de changer de conduite à mon âge. » On ne trouva dans ses coffres, à sa mort, que cinq cents écus.

A quoi servent les richesses quand on est dévoré de remords, ou que le trépas vient enfin les ravir à son injuste possesseur? Qui ne sait d'ailleurs que le bien mal acquis se dissipe vite, quoiqu'il profite rarement, et passe encore plus rarement à la troisième génération? Et puis, combien n'en coûte-t-il pas lorsqu'il faut, par la restitution, réparer ses injustices? Il est plus aisé de ne point prendre le bien d'autrui que de le rendre. Ce que nous possé-

dons semble en quelque sorte s'être identifié avec nous, et au moment même où on va en être dépouillé entièrement, on se résout encore avec peine à en faire le sacrifice. Un fameux usurier, se voyant près de mourir, fit enfin appeler un confesseur. Celui-ci, ayant trouvé que tout son bien était acquis par la voie injuste de l'usure, lui dit qu'il fallait absolument tout restituer. « Mais que deviendront mes enfants? dit le malade. — Le salut de votre âme, répondit le confesseur, doit vous être plus cher que la fortune de votre famille. — Je ne puis me résoudre à ce que vous exigez, reprit le moribond au désespoir, et j'en courrai les risques. » Il se retourne vers la muraille de son lit, et meurt.

Il n'est pas défendu sans doute de désirer de devenir riche si on le peut; mais il ne faut pas le souhaiter trop ardemment. Le désir de faire fortune est souvent un grand écueil pour la vertu. « Celui, dit l'Esprit saint, qui se hâte de s'enrichir, ne sera pas innocent. L'or, ajoute-t-il, en a précipité plusieurs dans le malheur, et son éclat a causé leur perte. L'or est un sujet de chute à ceux qui lui sacrifient : malheur à ceux qui le recherchent avec ardeur ! il fera périr tous les insensés. » Un philosophe ayant perdu tout son bien dans une société qui l'avait trompé : « Je me repose, dit-il, sur l'argent que j'ai perdu du soin de me venger de la mauvaise foi de mes associés. » Cratès, qui pourtant aurait pu en faire un meilleur usage, jeta tout son argent dans la mer. « J'aime mieux, dit-il, te faire périr que de périr par toi. »

Il est plus facile de se passer des richesses que d'en bien jouir. On dit communément, et tout le monde se le persuade, que si l'on était riche on

ferait un bon usage de ses richesses. Mais est-ce donc une chose si aisée? Est-il si facile qu'on le pense de résister continuellement à ses passions lorsqu'on a tant de moyens et d'occasions de les satisfaire? et ne faut-il pas bien de la sagesse pour ne faire jamais de son opulence qu'un usage permis et légitime? L'emploi que la plupart des riches font de leurs trésors devrait consoler de ne les pas avoir.

Les richesses sont des biens, sans doute; mais, par l'usage qu'on en fait, elles deviennent souvent plus nuisibles à l'homme que ce qu'il appelle les maux. On abuse de ces richesses qui donnent le pouvoir de faire bien des choses qu'il est bon de ne pouvoir faire. Au lieu de les employer à secourir les malheureux, à consoler l'affligé, à récompenser le mérite et la vertu, combien n'y en a-t-il pas qui s'en servent pour opprimer le pauvre, pour étaler un luxe orgueilleux et insultant, pour nourrir une sensuelle délicatesse, pour satisfaire enfin toutes leurs passions! Il me semble les voir, toutes ces passions, se rassembler en foule autour du riche, crier avec importunité, s'agiter avec fureur, le presser plus puissamment encore par leurs attraits, parce qu'elles lui voient entre les mains de quoi les apaiser. Comment résistera-t-il à tant d'ennemis? Que pourra sa faible vertu quand tous ses sens flattés se ligueront contre elle, et qu'il lui faudra lutter sans cesse contre ses plus doux penchants?

Mais je veux qu'il en triomphe : trouvera-t-il dans ses biens tout le bonheur qu'il en attend? Tourmenté par l'inquiétude ou par la satiété même de ses désirs, fatigué par les embarras de son état, dévoré par l'ennui, combien de fois ne portera-t-il pas envie aux plaisirs innocents et à l'heureuse tran-

quillité des conditions moins riches et moins éclatantes! Henri IV, du faîte des grandeurs, qui l'embarrassaient pourtant moins qu'un autre, faisait l'éloge de la médiocrité. Il trouvait heureux le gentilhomme qui, avec dix mille livres de rente et moins encore, savait vivre loin de la cour.

Une fortune médiocre suffit à nos véritables besoins; le reste n'est qu'ostentation et vanité. Il faut du bien sans doute; mais à quoi sert le superflu? On est riche avec peu de bien quand on sait se passer des choses inutiles. Archélaüs, roi de Macédoine, ayant offert de grandes richesses à Socrate s'il voulait venir à sa cour, ce philosophe lui répondit: « La mesure de farine se vend peu de chose à Athènes, et l'eau n'y coûte rien. »

Quand on a le nécessaire, c'est une folie de souhaiter de grands biens. Si l'on est plus riche, on dépense à proportion de ce qu'on a, et les fantaisies augmentent comme la facilité de les satisfaire. Combien de choses qu'on désire avec ardeur, parce qu'on les croit nécessaires, et qui pourtant ne le sont pas! Le trait si connu de Diogène, quoique sans doute porté trop loin, ne le prouve peut-être que mieux par sa singularité même. Ce philosophe, qui n'avait pour tout bien qu'un tonneau, une besace, une écuelle et une tasse, ayant aperçu un jeune homme qui buvait dans le creux de sa main, jeta sa tasse comme une chose peu nécessaire. Vous savez qu'Alexandre vint un jour le voir, et le pressa de lui demander ce qu'il voudrait. Mais ce philosophe, qui se chauffait alors aux rayons du soleil dans son tonneau, rejetant les offres de ce prince, le pria seulement de ne pas lui ôter par son ombre la chaleur du soleil.

Ce détachement des biens et des honneurs, qu'Alexandre admira et qui lui fit dire que s'il n'était pas Alexandre il voudrait être Diogène, n'était dans cet homme singulier, ainsi que dans la plupart des anciens philosophes, qu'un orgueil plus raffiné, qui lui faisait, comme le lui a reproché Platon, fouler aux pieds le faste par un autre faste. Ce n'est guère que dans les sectateurs de la religion chrétienne que peut être sincère le mépris de ces biens qui sont si chers au cœur de l'homme. Pour quelques exemples admirés, parce qu'ils étaient rares, que vante la philosophie païenne, et que la philosophie de nos jours a mieux aimé louer qu'imiter, combien d'autres, en plus grand nombre et plus parfaits, le christianisme n'offre-t-il pas!

On a vu dans tous les siècles, et dans le nôtre même, des personnes distinguées dans le monde par leur rang et par leur naissance, renoncer à l'agrément d'une fortune au moins suffisante, à la certitude d'un avenir encore plus flatteur, pour embrasser la pauvreté évangélique. Ils ont quitté avec joie des biens fugitifs et passagers pour s'assurer des biens éternels et infinis, promis surtout à ceux qui auront fait à Dieu un généreux sacrifice des richesses et des espérances de la terre.

Parmi une infinité d'exemples que nous pourrions citer, nous rapporterons celui du pieux prêtre Bernard. Né à Dijon, en 1588, d'une famille distinguée, il se livra d'abord aux plaisirs et aux amusements du monde; mais enfin touché de Dieu, il se dévoua tout entier au soulagement des pauvres, et leur donna tout son bien. Il refusa constamment les bénéfices que la cour lui offrit. Un jour, le cardinal de Richelieu lui dit qu'il voulait absolument qu'il lui deman-

dât quelque chose, et le laissa seul pour y penser. Le cardinal étant revenu une demi-heure après : « Monseigneur, lui dit le prêtre Bernard, après avoir bien rêvé, j'ai enfin une grâce à vous demander. Lorsque je vais conduire les patients à la potence pour les assister à la mort, les planches de la charrette sur laquelle on nous mène sont si mauvaises, que nous courons risque à chaque instant de tomber à terre. » Le cardinal rit beaucoup de cette demande, et ordonna aussitôt qu'on mît la charrette en bon état.

Ce saint homme, qui n'avait rien à demander pour lui-même, parce qu'il était détaché de tout, demandait souvent au contraire pour les malheureux. Ayant un jour présenté un placet à une personne en place qui était très-vive, cette personne entra en colère, et dit mille injures contre celui pour lequel M. Bernard s'intéressait : celui-ci insistant toujours, le seigneur irrité lui donna un soufflet. Sur-le-champ M. Bernard se jeta à genoux, et lui dit, en lui présentant l'autre joue : « Monseigneur, donnez-moi encore un bon soufflet sur celle-ci, et accordez-moi ma demande. » Le seigneur, confus de son emportement et plein d'admiration pour la vertu du prêtre Bernard, lui accorda tout ce qu'il voulut.

La fortune n'est jamais petite, quand on a peu de besoins et de désirs.

Heureux celui qui sait mépriser l'inutile et jouir du nécessaire ! Content avec un bien médiocre, il voit du port, à l'abri de la tempête, tous les naufrages qui surviennent sur la mer orageuse de la fortune. Grands postes, biens immenses, les hommes vous désireraient-ils si passionnément, si l'éclat dont vous

brillez ne les empêchait d'apercevoir les écueils semés autour de vous?

Le bien de la fortune est un bien périssable :
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable.
Plus on est élevé, plus on court de dangers.
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que des toits des bergers.
O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs;
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs!

RACAN.

Vous voyez bien des gens qui ont beaucoup plus de richesses et d'honneurs que vous n'en souhaitez pour vivre heureux, et qui ne le sont pourtant pas : pourquoi espèreriez-vous de l'être plus qu'eux? Celui qui n'a pas assez de ce qu'il possède est aussi pauvre que celui qui ne possède rien. Peu, au contraire, est beaucoup à celui qui se contente de ce qu'il a. Ainsi l'ont pensé les païens mêmes. Phocion, célèbre Athénien, avait dissuadé Alexandre de faire la guerre aux Grecs, parce que c'était sa patrie, et lui avait conseillé de tourner plutôt ses armes contre la Perse. Alexandre, après ses conquêtes, lui envoya par reconnaissance un présent de cent talents (1). Phocion demanda à ceux qui les lui présentaient, pourquoi Alexandre voulait faire à lui seul une si grande libéralité. « C'est, répondirent-ils, parce que vous êtes le seul dans Athènes qu'il ait reconnu pour homme de bien. — Si Alexandre, reprit Phocion, m'a connu tel dans la médiocrité de ma fortune, qu'il me laisse

(1) Le talent attique valait trois mille livres de France.

dans cette médiocrité, et du moins qu'il me permette de rester homme de bien. » En disant cela, il s'occupait à tirer lui-même de l'eau d'un puits, et sa femme faisait du pain. Il persista toujours dans la suite à refuser avec la même fermeté les présents d'Alexandre, quelques instances que ce prince lui fît. Il refusa également les grandes sommes qu'Antipater, un des successeurs d'Alexandre, lui fit aussi offrir; et comme on lui représentait que, s'il n'en voulait point pour lui, il devait du moins les accepter pour ses enfants : « Si mes enfants sont sages, répondit-il, ils auront assez de ce qui me suffit à moi-même; et s'ils ne le sont pas, ils en auront trop. »

« Heureux, dit le Sage, celui qui n'a point couru après l'or! qui est cet homme? et nous le louerons. » Le mépris de ce métal si recherché, si dangereux et si souvent funeste à l'innocence, est un des plus sûrs remparts de la vertu. Il est difficile de corrompre celui qui n'est pas avide de richesses, qui a peu de besoins et qui sait se contenter de ce qu'il a. La cour d'Angleterre avait intérêt à attirer un seigneur anglais dans son parti. Walpole va le trouver. « Je viens, lui dit-il, de la part du roi, vous assurer de sa protection, vous témoigner le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, et vous offrir un emploi plus digne de votre mérite. — Milord, lui répondit ce seigneur, avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous. » On lui sert au même instant un hachis fait du reste d'un gigot dont il avait dîné. Se tournant alors vers Walpole : « Milord, ajouta-t-il, pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la cour puisse aisément gagner?

Dites au roi ce que vous avez vu : c'est la seule réponse que j'aie à lui faire. »

Que ces exemples de désintéressement, de modération sont rares! et combien peu sont à l'épreuve de cet aimant puissant et enchanteur, qui sait tout attirer, tout vaincre et tout obtenir! Le maréchal de la Ferté étant arrivé à Metz, les Juifs vinrent pour le saluer et lui demander sa protection. On alla l'avertir qu'ils étaient dans l'antichambre. « Je ne veux pas voir ces marauds-là, répondit-il, ce sont eux qui ont fait mourir mon maître. » On leur dit que le maréchal ne pouvait pas leur parler. « Nous en sommes fâchés, reprirent-ils, nous aurions désiré extrêmement de lui offrir nos respects avec un petit présent de quatre mille pistoles. » On se hâta d'aller porter leur réponse au maréchal, qui dit aussitôt : « Faites-les entrer, ces pauvres diables; ils ne le connaissaient pas quand ils l'ont crucifié. »

Telle est la faiblesse des hommes qu'ils se laissent presque tous éblouir par l'éclat de l'or, comme s'il pouvait les rendre plus heureux. Cependant il suffirait d'examiner sans prévention la vie des riches pour apprendre à mépriser ce que nous adorons. Les richesses, qui devraient nous procurer l'aisance et la satisfaction, ne font d'ordinaire qu'ajouter quelque chose à nos soins et à nos peines. Craint-on de s'en servir et ne s'occupe-t-on qu'à les accumuler : c'est la vie honteuse et misérable de l'avare, qui se refuse à lui-même le nécessaire, qui se tourmente nuit et jour pour amasser des trésors dont il ne jouira jamais, pour entasser des richesses qui feraient encore après sa mort son supplice et la joie de ses héritiers. Tel était ce fameux avare anglais nommé Cuttler, dont parle Pope. Cet homme, très-riche

et encore plus avare, voyageait ordinairement à cheval et seul pour éviter toute dépense. Le soir, en arrivant à l'auberge, il feignait d'être indisposé, afin qu'on ne lui servît point à souper ; il ordonnait au valet d'écurie d'apporter dans sa chambre un peu de paille pour mettre dans ses bottes ; il faisait bassiner son lit, et se couchait. Lorsque le domestique s'était retiré, il se relevait, et avec la paille de ses bottes, et la chandelle qu'on lui avait laissée, il faisait un petit feu où il grillait un hareng qu'il tirait de sa poche. Il avait toujours la précaution de se munir d'un morceau de pain et de se faire apporter une bouteille d'eau. Il soupait ainsi seul et à peu de frais. C'est ce même Cuttler, qui, croyant donner un excellent avis au prodigue Villiers, duc de Buckingham, lui disait : « Que ne vivez-vous comme moi ? — Vivre comme vous ! chevalier Cuttler, répondit Villiers ; j'en serai toujours le maître quand je n'aurai plus rien. »

L'avare est un riche honteux qui ne s'occupe qu'à faire sentinelle nuit et jour auprès de son trésor, il se cache et cache son or ; il vit seul ; c'est un homme détaché de la société civile, c'est un criminel isolé. Il meurt presque toujours misérablement : et sa mort, en cela, ressemble à sa vie.

Veut-on, au contraire, faire usage de ses grandes richesses, et les dépenser avec éclat, on se jette dans le plus pénible esclavage ; on n'a plus un moment à soi ; le repos s'enfuit avec la liberté.

Que de peines et d'inquiétudes ne donnent pas les grands biens ! Que de moments d'humeur et de tristesse obscurcissent les beaux jours du riche ! Que de regrets surtout et de frayeurs n'a-t-il pas de la mort ! On a bien peu d'années à posséder les im-

menses richesses, quelque considérables qu'elles soient : il faudra bientôt les quitter; et plus le sacrifice est grand, plus il coûte. Ce sont comme autant de liens qui attachent à la vie. « O mort, s'écrie avec ce roi infidèle de l'Écriture le riche mondain près du tombeau où il va être dépouillé de tout, ô mort, que tu es amère, et qu'il est douloureux de se séparer de ce qu'on aime ! » Plus la vie a été douce et agréable, plus on se la voit arracher avec regret. Et peut-on même dire pour l'ordinaire qu'elle ait été douce et agréable ? Victime de ses intempérances et de ses excès, en proie aux douleurs et aux maladies, le riche souvent ne goûte aucun plaisir. La joie pure et douce fuit loin de son cœur. Les meilleurs mets de sa table sont moins pour lui que pour les autres. On se divertit, on se réjouit chez lui, tandis qu'il souffre et qu'il se plaint. Telle est la triste condition de bien des riches. A moins que l'homme opulent ne vive comme les personnes d'un état médiocre, ses richesses, loin de lui être avantageuses, ne font qu'abréger ses jours et le rendre malheureux.

Aussi le plus sage des rois, convaincu de la vanité des grandes richesses et les mettant bien au-dessous de l'heureuse médiocrité, ne demandait à Dieu que celle-ci : « Seigneur, lui disait-il, ne me donnez ni la mendicité ni les richesses, donnez-moi seulement ce qui est nécessaire pour vivre, de peur qu'étant dans l'abondance je ne sois tenté de vous renoncer et de dire : « Qui est le Seigneur ? » ou que, pressé par l'indigence, je ne dérobe le bien d'autrui. »

Il pensait avec raison que, si la grande pauvreté est quelquefois dangereuse, la multitude des riches-

ses ne l'est pas moins. L'indigence porte aux murmures et aux blasphèmes, engage à devenir le vil ministre ou l'esclave des passions des riches. L'opulence conduit à l'impiété, à l'oubli de Dieu et de ses devoirs. La pauvreté, lorsqu'elle n'est pas soutenue et anoblie par la religion, rend vil et malheureux ; les richesses enflent le cœur et le corrompent. L'état le plus sûr, le plus honorable et le plus doux, est donc de vivre, quand on le peut, entre l'abondance et l'indigence, et le plus loin qu'il est possible de ces deux extrémités. C'est entre l'une et l'autre qu'habite le bonheur avec la sagesse.

Mais c'est là une de ces vérités qu'on aura bien de la peine à persuader aux hommes. Ceux même qui paraissent le plus convaincus que le bonheur de cette vie ne consiste pas à posséder de grands biens se laissent prendre les premiers aux charmes de la fortune quand elle vient se présenter à eux. Amyot, qui fut précepteur de Charles IX, roi de France, était né si pauvre qu'il fut élevé dans un hôpital. Les bienfaits de son prince lui donnèrent de quoi vivre gracieusement. Il fut pourvu de l'évêché d'Auxerre, dont le revenu allait à plus de trente mille livres, et d'une riche abbaye. Un jour qu'il demandait encore à Charles IX un bénéfice considérable, le roi lui dit : « Eh quoi! mon maître, vous disiez que si vous aviez mille écus de rente vous seriez content; je crois que vous les avez, et au dela. — Sire, répondit Amyot, l'appétit vient en mangeant. »

Pierre du Vaire, évêque de Vence, avait bien plus de désintéressement. Son évêché était le plus petit de la Provence, et ne valait guère plus de six mille livres. On lui en offrit de plus considérables ; mais il les refusa toujours, disant qu'il ne croyait

pas qu'il lui fût permis en conscience de répudier son épouse, parce qu'elle était pauvre, pour en prendre une plus riche.

Si vous avez du bien, ne travaillez pas à en amasser beaucoup plus; en devenant plus riche, vous ne deviendrez pas plus heureux. Ayez de l'ordre dans vos affaires, de l'économie dans votre maison, une juste proportion entre vos revenus et votre dépense, et vous aurez toujours assez de bien pour vivre tranquillement et avec honneur. Si votre fortune est au-dessous de votre condition et de votre état, tâchez, s'il se peut, de l'augmenter, mais avec modération. Contentez-vous d'acquérir un honnête nécessaire : car, encore une fois, il faut tâcher de l'avoir; et la réponse d'un philosophe à Denis le Tyran est très-juste. Ce prince lui disait que le sage n'avait besoin de rien. « Oui, répondit-il, quand il a ce qu'il lui faut. »

Ayez assez de bien pour vous acquitter envers vous-même, envers votre famille et vos domestiques, des devoirs indispensables de la justice et de la sagesse chrétienne; mais n'en ayez jamais assez pour satisfaire à l'ambition et à vos autres passions. Que cette impuissance glorieuse soit un des exemples et un des héritages que vous transmettiez à vos enfants. Vous devez songer à leur procurer pour l'avenir une fortune honnête selon leur état; mais ce devoir, dont nous ne prétendons pas vous dispenser, et qui sert si souvent de prétexte à la cupidité, à l'avarice, remplissez-le avec sagesse. Ne travaillez pas à élever vos enfants beaucoup au-dessus de votre condition, ou à les rendre fort riches : plus on laisse de biens à ses héritiers, moins on est regretté d'eux. Si vous devez un jour leur laisser des richesses, lais-

sez-leur encore plus de vertus et de bons exemples ; si vous ne pouvez en amasser beaucoup, dites-leur cette consolante maxime du Sage : « Peu de bien avec la crainte du Seigneur vaut mieux que des trésors accompagnés de troubles et d'inquiétudes. » Répétez-leur souvent ces belles paroles du vertueux Tobie : « Ne craignez point, mon fils ; nous vivons dans la pauvreté, mais nous aurons beaucoup de bien, si nous craignons Dieu, si nous nous éloignons de tout péché, et si nous faisons de bonnes œuvres. »

La bonne conduite est le plus nécessaire de tous les biens et le plus précieux de tous les trésors ; elle procure les autres biens ou les conserve, et y supplée quand elle ne les a pas. Mais elle n'est donnée qu'à ceux qui ont reçu en partage la sagesse, et cette sagesse est elle-même un don de Dieu, qui ne l'accorde qu'à ceux qui la lui demandent. Adressez vous donc à lui pour l'avoir, et faites-lui souvent la même prière que lui fit Salomon.

Dieu lui ayant offert, lorsqu'il monta sur le trône, tout ce qu'il plairait à son cœur de désirer, il fit le choix le plus judicieux qu'on puisse jamais faire. Bien différent des autres hommes, qui dans leurs prières demandent tout à Dieu, excepté la sagesse, ce fut l'unique chose qu'il lui demanda. « Puisque vous voulez que je règne, lui dit-il, donnez-moi ce qui m'est nécessaire pour régner avec justice : un esprit droit, un discernement sûr, et avant tout ce cœur docile qui est en même temps le principe et un des premiers fruits de la sagesse. C'est la sagesse seule qui peut faire les vrais rois et les grands princes; c'est elle, Seigneur, qui conçut avec vous le dessein de former le monde, et qui en fit le chef-

d'œuvre de votre puissance : c'est par elle encore que vous le gouvernez depuis tant de siècles avec ce bel ordre qu'on ne peut considérer sans admiration, et qui porte si visiblement les traits divins de votre providence. Envoyez-la-moi donc aussi pour m'éclairer durant cette vie mortelle, pour diriger mes pas incertains au milieu des ténèbres et des précipices qui m'environnent, pour m'instruire de tout ce que je dois faire afin d'être agréable à vos yeux. »

Salomon eut le bonheur d'obtenir ce qu'il demandait. Dieu lui accorda la sagesse et avec elle tous les autres biens qu'il ne demandait pas. C'est aussi ce qui vous arrivera si vous êtes assez heureux pour obtenir la sagesse. Elle vous procurera tout ce qui vous est nécessaire pour passer heureusement cette vie, et vous tiendra lieu de tout le reste. Que peut-il manquer à celui qui est sage pour être heureux autant qu'il est permis de l'être sur la terre ? N'a-t-il pas cette tranquillité d'âme, qui est, selon l'expression de l'Écriture, comme un festin continuel, cette paix de la conscience et cette modération de désirs qui sont les plus doux fruits de la vertu ? Voilà ce qui le rend le plus heureux des hommes. Tout ce que la fortune peut donner, ne vaut pas ce qu'il possède, puisqu'il a la sagesse ; et que sont tous les biens du monde au prix d'elle ? « Que servent à l'insensé tous ses trésors, suivant la belle pensée de Salomon, puisqu'il ne peut en acheter la sagesse ? »

Mais ce bien précieux, c'est, après Dieu, aux parents à le procurer à leurs enfants par une vertueuse éducation, et c'est aux enfants à le mériter par une grande docilité. Il y a tout à espérer de celui qui est docile et qui reçoit ave attention les sages

leçons qu'on lui donne. Aussi cette qualité si nécessaire, qui est en même temps le principe et le fruit d'une b onne éducation, le dauphin, fils de Louis XV, avait eu soin de l'inspirer de bonne heure à ses enfants; et son fils aîné, le duc de Bourgogne, jeune prince de beaucoup d'esprit et d'une grande espérance, en donna un jour un bel exemple. Il avait contredit son gouverneur, et dans la vivacité de la dispute il s'échappa jusqu'à lui dire : « Nous verrons qui de nous deux aura raison. » Mais faisant aussitôt réflexion que cette sortie était contraire à la déférence et à la docilité qu'il lui devait, il ajouta sur-le-champ . « Ce sera vous sans doute, parce que vous êtes plus raisonnable que moi. »

Cette soumission est un des meilleurs moyens d'acquérir la sagesse et toutes les vertus. En ouvrant l'oreille aux bonnes instructions, elle les fait descendre jusque dans le cœur pour y répandre des germes féconds. « Mon fils, dit l'Ecclésiastique, aimez dès votre première jeunesse à être instruit, et vous acquerrez une sagesse que vous conserverez jusqu'à la vieillesse. Approchez-vous de la sagesse de tout votre cœur. Cherchez-la avec soin, et elle vous sera découverte. Et quand vous l'aurez une fois embrassée, ne la quittez point, car vous y trouverez à la fin votre repos, et elle se changera pour vous en un sujet de joie. »

Les lumières de la raison ont découvert aux païens mêmes cette excellente vérité, et l'on nous a conservé à ce sujet une belle fiction morale de Crantor, philosophe platonicien. Il disait que les divinités qui président à la richesse, à la volupté, à la santé et à la vertu, se présentèrent un jour à tous les Grecs rassemblés aux jeux olympiques, afin qu'ils leur mar-

quassent leur rang, suivant le degré de leur influence sur le bonheur de l'homme. La Richesse étala sa magnificence et commençait à éblouir les yeux de ses juges, quand la Volupté représenta que l'unique mérite des richesses était de conduire au plaisir. La Santé dit que sans elle les plus grands plaisirs sont amers, et que la douleur prend bientôt la place de la joie. Mais la Vertu termina la dispute, et fit convenir tous les Grecs que la Richesse, le Plaisir et la Santé ne durent pas longtemps sans elle, ou deviennent des maux pour qui ne sait pas en user avec sagesse. Le premier rang lui fut adjugé, le second à la Santé, le troisième au Plaisir, et le quatrième à la Richesse.

En effet, la sagesse seule, à parler exactement, mérite le titre de bien, puisqu'elle seule peut faire le bonheur de l'homme dans cette vie, et plus sûrement encore dans l'autre. Elle apprend à faire un noble et digne usage des richesses, ou à s'en passer sans regret quand on ne les a pas. Elle éloigne de nous les sources les plus ordinaires de nos peines, le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, en renfermant nos désirs dans l'étendue de ce qui est à notre portée, et en plaçant notre bonheur non dans une possession d'objets qui promettent une félicité qu'ils ne donnent jamais, mais dans l'accomplissement de nos devoirs. Elle écarte même de nous jusqu'aux douleurs, qui le plus souvent ne sont que les fruits de l'intempérance et des excès. Les plaisirs de l'esprit et du cœur que donne toujours une conduite vertueuse, et qui renaissent sans cesse dans une conscience pure et tranquille, marchent à sa suite et l'accompagnent jusque dans l'adversité.

Heureux donc mille fois l'homme qui a trouvé la sagesse! C'est à son école qu'il apprendra à connaître, à remplir tous les devoirs de l'honnête homme, et à mettre en pratique les excellentes maximes que nous venons d'expliquer.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE.

I. Soyez homme d'honneur, et ne trompez personne.
A tous ses ennemis, un cœur noble pardonne. 1
II. Aimez à vous venger par beaucoup de bienfaits.
Parlez peu, pensez bien, et gardez vos secrets. 26
III. Ne vous informez pas des affaires des autres.
Sans mystère apparent dissimulez les vôtres. 50
IV. N'ayez point de fierté, ne vous louez jamais ;
Soyez humble et modeste au milieu des succès. 52
V. Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne.
Ne faites rejaillir vos peines sur personne. 66
VI. Supportez les travers et les défauts d'autrui.
Soyez des malheureux le plus solide appui. 81
VII. Reprenez sans aigreur ; louez sans flatterie.
Ne méprisez personne, entendez raillerie. 89
VIII. Fuyez les libertins, les fats et les pédants.
Choisissez vos amis ; voyez d'honnêtes gens. 110
IX. Jamais ne parlez mal des personnes absentes.
Badinez prudemment les personnes présentes. 127
X. Consultez volontiers, évitez les procès.
Où règne la discorde apportez-y la paix. 137
XI. Avec les inconnus usez de défiance.
Avec vos amis même ayez de la prudence. 150
XII. Point de folles amours, ni de vins, ni de jeux :
Ce sont là trois écueils en naufrages fameux. 155
XIII. Sobre pour le travail, le sommeil et la table,
Vous aurez l'esprit libre et la santé durable. 167
XIV. Jouez pour le plaisir, et perdez noblement.
Sans prodigalité dépensez prudemment. 180
XV. Ne perdez point de temps à des choses frivoles.
Le sage est ménager de temps et de paroles. 193
XVI. Sachez à vos devoirs immoler vos plaisirs,
Et pour vous rendre heureux, modérez vos désirs. 201
XVII. Ne demandez à Dieu ni grandeur ni richesse :
Mais pour vous gouverner demandez la sagesse. 213

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

TOURS, IMP. MAME.

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

FEB 9 1935

JUN 12 1980

LD 21-100m-8;34

Blanchard, J
L'école des moeurs...

B6
v.2

FEB 9 1935 Beilharz F

471673

BJ1562
B6
v.2

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRAR

U. C. BERKELEY LIBRARIES